

all.

1

80

P.O. gall 931^e

Gowdon

B

LOUISE

OUVRAGES DE M. ÉDOUARD GOURDON

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES FAUCHEURS DE NUIT (2 ^e édition), 1 volume	2 fr.
HISTOIRE DU CONGRÈS DE PARIS, 1 volume grand in-8...	5 »

ÉDOUARD GOURDON

LOUISE

DIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^e, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées

1860



DÉDICACE

*L'usage de la dédicace à son meilleur ami
ou à son bienfaiteur paraissant revenir, ce
petit livre est dédié au Printemps.*

PRÉFACE

Le public a fait à ce livre un succès si rapide, et les journaux l'ont accueilli avec tant de cordialité, que j'éprouve le besoin, au moment de mettre sous presse cette nouvelle édition, de remercier la critique et le public.

Succès oblige.

Encouragé à croire que ce petit ouvrage avait, à défaut d'un mérite réel, un certain

intérêt, j'ai voulu, puisqu'il m'était permis de le revoir utilement, le rendre meilleur en le corrigeant. C'est donc une édition revue et corrigée que j'offre aujourd'hui.

J'ai reconnu pour fondées plusieurs des critiques dont *Louise* a été l'objet, et j'en ai fait mon profit. Il est vrai qu'elles étaient ordinairement accompagnées de tant d'éloges, que leur sincérité ne pouvait m'être suspecte. Quand la critique est loyalement et consciencieusement faite, elle n'est pas seulement un flambeau pour le lecteur, elle est un conseil pour l'auteur.

J'ai donc fait, en vue d'améliorer cette étude comme œuvre de goût, tout ce qu'il m'était possible de faire sans affaiblir le caractère original qu'on a bien voulu lui reconnaître, et qui est peut-être son principal attrait.

Parmi les critiques qui ont le mieux traité *Louise*, un ou deux lui ont reproché d'avoir

des tendances réalistes. « Je me demande, disait M. Jules de Saint-Félix, si du côté réaliste, le roman de *Louise* n'a pas des affinités avec les romans de *Fanny* et de *Madame Bovary*? Pour ma part, j'en serais désolé ; car, tout en rendant pleine justice à l'honorabilité des auteurs de ces deux livres, je déclare avoir une antipathie des plus prononcées pour cette littérature libertine et poitrinaire qui s'est produite depuis quelques années ¹. »

Vidons tout de suite cette question, qui est presque une question de moralité.

Nul ne peut, mieux que l'auteur d'un livre, connaître l'intention qui a présidé à l'éclosion de son œuvre. Eh bien ! j'affirme que, dans mon esprit, il n'est pas d'histoire d'amour plus pure que celle-ci. Qu'est-ce donc, après tout, que ce petit roman ? *Louise* aime autant qu'elle est aimée, les deux amants sont égale-

¹ *Constitutionnel* du 9 décembre 1859.

ment libres, leur fidélité est poussée jusqu'à l'exaltation, et jamais, dans aucune circonstance, la question d'argent n'est venue se poser entre eux. Il n'y a là ni dépravation ni calcul. Il y a l'amour, égal des deux côtés, jeune et violent, l'amour qui conduit au mépris de tout ce qui est puéril ou bas, à l'oubli de tout ce qui est faux, et à l'admiration de la seule chose visible qui soit vraiment belle : la nature, c'est-à-dire l'œuvre de Dieu. Voilà *Louise* en dix lignes ! Lisez-la avec des yeux purs, vous n'y trouverez pas autre chose.

Ce jugement est, du reste, celui qu'ont porté sur le livre tous les critiques consciencieux qui s'en sont occupés, et M. de Saint-Félix lui-même, après une vigoureuse sortie au nom de l'art, trop souvent méconnu par certains écrivains, se hâte d'ajouter : « Heureusement quelques beaux livres apparaissent de temps en temps, qui nous consolent et nous rassurent. J'en pourrais citer

plusieurs depuis peu. Je m'arrête aujourd'hui à celui de M. Édouard Gourdon. »

Un autre critique qui n'a pas, celui-là non plus, épargné la vérité à *Louise*, tout en lui donnant, comme genre, une illustre parenté avec *Werther*, *Ourika*, *Édouard* et *Adolphe*, M. J. Barbey d'Aurevilly a dit : « Voici un roman dont le succès a été rapide... Et cependant ce roman n'a rien de ce qui distingue les ouvrages aimés et recherchés, pour l'heure, par ce gros capricieux qu'on nomme le public. La *Louise* de M. Édouard Gourdon est une œuvre courte, fine, passionnée, sans grands événements extérieurs, un de ces livres dont le sens se perd un jour, mais se retrouve l'autre, car il est éternel comme le cœur, etc. ¹. »

Le *Journal des Débats* n'exprime pas une opinion moins favorable à l'idée morale du livre. Si M. F. Barrière déplore les désordres

¹ *Pays* du 28 décembre 1859.

du temps, il est bien loin d'associer *Louise*, même de simple intention, au dévergondage qu'il signale : « Quelques romanciers ont outré, dit-on, la peinture des désordres du jour; l'auteur du livre nouveau l'adoucit. *Louise* est donc une agréable fiction, qu'on peut et qu'on voudra lire¹. »

Le *Moniteur* lui-même, que sa qualité de journal officiel rend plus sévère qu'aucun autre, s'exprimait ainsi par la plume de M. Claudin : « Tout en maintenant à ce livre sa parenté très-proche avec les ouvrages que nous avons cités (*Madame Bovary* et *Fanny*), nous devons dire que sa donnée, bien que romanesque, n'a pas demandé le très-vif intérêt qu'elle présente à quoi que ce soit de scabreux et de risqué². »

Faut-il pousser plus loin les citations? Oui,

¹ *Journal des Débats* du 31 décembre 1859.

² *Moniteur Universel* du 8 décembre 1859.

s'il reste encore l'ombre d'un doute dans l'esprit d'un seul lecteur :

« Voici, disait la *Revue des Deux-Mondes*, un roman qui se distingue par des qualités sérieuses, et mérite d'être remarqué au milieu des inintelligentes copies de la réalité qui continuent à se produire. *Louise* est une étude psychologique où l'auteur s'est proposé pour modèle quelques-uns de ces chefs-d'œuvre d'analyse morale qui sont les véritables origines littéraires du roman ¹. »

Un autre recueil, dont l'autorité de parole n'est pas moins grande, et qui tend à justifier de plus en plus la réputation littéraire qu'il s'est acquise, la *Revue Contemporaine*, ne porte pas un jugement moins favorable : « Ce qui me plaît dans cette petite histoire sans prétention, dit M. A. Claveau, c'est qu'elle a le naturel sans en avoir la vanité ni l'importance. J'avoue,

¹ *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} décembre 1859.

pour ma part, qu'il me semble difficile de la louer autant qu'on la goûte, car elle est la simplicité même, et que dire de la simplicité ? On la déflore par la seule attention qu'on lui prête, et par les seuls compliments qu'on lui fait... Les personnages de ce roman ont le ton, les mœurs et le langage de la société la plus raffinée ; leur liaison est tout à fait de bonne compagnie... Une telle flamme de vérité circule à travers ce récit, qu'elle en échauffe les parties les plus calmes, comme elle en éclaire les passages les plus sombres. L'auteur a parlé une langue simple, élégante et naturelle comme ses héros, presque la langue de la conversation, avec je ne sais quel tour heureux que prennent les entretiens où l'on se surveille : voilà tout. Mais en ne se substituant pas à ses personnages, il les a peints si vivants, il a jeté sous nos yeux leur âme si palpitante, qu'il nous a identifiés avec eux, que nous prenons intérêt à leurs joies et à leurs peines comme à

des sentiments qui peuvent nous arriver tous les jours, que nous reconnaissons pour nous appartenir et dont nous suivons l'histoire avec notre propre cœur, etc. ¹. »

Enfin, M. Louis Énault, dans un article très-sérieux, dont je suis heureux de le remercier ici, surtout à cause des critiques fort justes que lui inspire, comme à M. J. Barbey d'Aurevilly, le dénouement de *Louise*, M. Louis Énault dit : « Ce livre est plein de cette poésie fine et délicate que l'on ne connaît plus guère aujourd'hui. Il s'adresse à l'âme plutôt qu'aux sens. Le vulgaire ne jettera sur lui qu'un coup d'œil indifférent; mais pour les âmes d'élite, il sera un ami précieux, un confident intime, qu'on n'ouvrira jamais sans se sentir ému ². »

Nous voilà bien loin, on en conviendra, du réalisme et de ses excès!

¹ *Revue Contemporaine* du 31 décembre 1859.

² *Nord* du 2 janvier 1860.

Et ce n'est pas tout.

On a fait à *Louise* l'honneur de s'occuper d'elle dans la plupart des journaux français et dans un grand nombre de journaux étrangers. Je n'aurais qu'à prendre au hasard dans toutes ces feuilles : pas une, même parmi les moins favorables, qui suspecte les intentions de l'auteur. Je choisis un grand journal étranger, *l'Indépendance belge*; notre principal journal d'art, *l'Artiste*; une publication spéciale que l'on trouve sur la table de tous nos salons, *le Monde illustré*, et enfin un de nos meilleurs journaux de province, *l'Aigle* de Toulouse.

Suivant le chroniqueur de *l'Indépendance* (*Pharès*, la troisième personne de la mystérieuse trinité), « *Louise* est une histoire d'amour douloureuse et vraie, qui rappelle *Adolphe* de Benjamin Constant. C'est une étude du cœur des femmes, pleine d'observation fine et émue, un récit bien fait, simplement et élégamment

écrit, et qui touche d'autant plus qu'il est naturel et sans affectation ¹. »

Dans l'*Artiste*, M. de Barthélemy dit, à propos de *Louise*, dont il cite quelques passages : « Nous tombons dans le domaine de l'imagination, section du réalisme, du réalisme aimable, j'ai hâte de l'ajouter ². »

Le chroniqueur du *Monde illustré*, M. Jules Lecomte, croit que « *Louise* ne peut manquer d'obtenir un véritable succès chez les lecteurs délicats... ³. » Et quant à l'*Aigle*, la plume de son collaborateur, M. de Sart, voit dans *Louise*, qu'elle place trop haut, une « œuvre de spontanéité, de foi morale et de sentiments intimes. »

Si je me suis complu à transcrire ici, non pas les éloges, trop nombreux et trop vifs,

¹ *Indépendance* du 3 décembre 1859.

² *Artiste* du 1^{er} janvier 1860.

³ *Monde illustré* du 10 décembre 1859.

donnés à ce livre, mais les jugements portés sur la pensée qui l'a inspiré, c'est que j'ai à cœur que tout lecteur le prenne, moralement, pour ce qu'il vaut et ce qu'il est en réalité. Je dirais à celui qui, l'ayant lu, prétendrait avoir trouvé certaines taches sur ses pages : Montrez-moi vos mains, d'abord ; car je me rappelle l'apologue des charbonniers et de la statue : autant de doigts noirs qui la touchaient, autant de prétendus défauts dans le marbre.

Louise est donc un livre moral. Son succès prouve encore une fois que l'on peut intéresser avec les éléments les plus simples, pourvu que l'on soit vrai. On s'est demandé si *Louise* était un roman ou une confidence, un souvenir personnel ? La plupart des critiques, comme M. Barbey d'Aurevilly, ont incliné vers le souvenir personnel, « ou du moins vers une de ces observations faites sur le vif, à côté de soi. » Le critique du *Constitutionnel* aurait voulu un avant-propos. « Toute jolie maison, dit-il, doit

avoir son péristyle. » Ceci est peut-être plus flatteur qu'exact ; mais M. de Saint-Félix est un Athénien. Quoi qu'il en soit, je n'ai point fait de péristyle, par la raison que j'ignorais que la maison fût jolie. C'est ordinairement le public qui apprend ces choses-là à l'auteur. Aujourd'hui, son empressement me donne plus de confiance, et me voici, l'équerre en main, traçant mes lignes et décorant mon entrée.

Rien ne m'a plus flatté, je l'avoue, que cette incertitude sur l'origine du livre et cette tendance, presque générale, à croire à une confidence. Si l'histoire de *Louise* peut prêter à dire qu'elle est une observation faite sur le vif, le souffle de vérité dont parle M. Claveau l'anime véritablement, et cet éloge me suffit. Mais au risque de causer quelques désillusions, je dois dire, puisque je suis presque sommé de me prononcer sur ce point, que *Louise* n'est qu'une fiction. En chair et en os, elle

n'a jamais existé, à moins qu'un autre que moi ne l'ait connue.

Il ne faut pas voir dans l'héroïne de ce roman une femme entretenue, encore moins, dans le récit dont elle est la principale figure, un plaidoyer destiné à justifier sa chute. La femme entretenue est celle qui spéculé sur son amour. Ce n'est pas là Louise. On ne saurait sans injustice la confondre, elle si fidèle, si délicate, si respectée, avec ces créatures qu'elle ne connaît que de nom. Quelle femme est donc Louise ? Une de ces femmes déclassées, comme il y en a beaucoup à Paris, dont la vie est une lutte, qui ont tous les beaux sentiments, mais qui portent jusqu'au tombeau la peine d'une première faute ou d'une fausse position. Elles ne sont pas du monde, quoique, dans le monde, bien des femmes, très-respectées, ne les valent pas ; elles ne sont pas non plus de la classe flétrie des femmes entretenues, car elles ont encore la pudeur et le respect

d'elles-mêmes. — Elles restent à nommer et à classer.

Il y aurait donc mauvaise foi ou aveuglement à prétendre que ce livre est un plaidoyer, une réhabilitation. C'est lui faire trop d'honneur pour le tuer. Je n'ai voulu ni plaider ni réhabiliter. Je n'ai eu qu'une seule ambition : intéresser le lecteur par un récit assez simple et touchant pour qu'on pût le croire vrai. Un critique l'a senti, et m'a rendu tout haut justice. « On sait gré au conteur, a-t-il dit, de ce qu'il ne pose aucune théorie particulière et de ce que son héros ne déclame point de paradoxes dans ses moments d'exaltation. Il n'invective pas non plus la société : à quoi bon ? Sans prétention à réformer quoi que ce soit, il ne plaît que mieux. D'ailleurs, ces diatribes inutiles sont d'assez mauvais ton, et *Louise* est un livre de bonne compagnie, qui se recommande par toutes les bienséances de la pensée et du style. »

Donc, *Louise* n'est pas l'histoire d'une femme entretenue, et je n'ai pas eu le plus petit désir de prendre en main la défense d'une cause à laquelle il me répugnerait de toucher.

Le critique du *Constitutionnel*, très-indulgent pour le livre, qu'il a lu, dit-il, « d'un seul trait, avec beaucoup d'émotion, et en croyant plus d'une fois relire les *Confessions* de Jean-Jacques, » se montre d'une grande sévérité pour l'héroïne du roman : « *Louise*, dit-il, a tous les contraires, de l'âme et des sens, de la loyauté et de la perfidie, de l'imagination et du calcul... Cette femme est rusée au fond ; elle a mené sa vie au gré de ses inclinations et de ses caprices, et avec une prudence toujours utile à son bien-être. Elle a eu un premier amant à qui elle avait juré fidélité. Elle en a eu un second à qui elle a prodigué les protestations les plus ardentes et les serments... Qui me dit qu'elle n'en prendra pas un troisième ? Quant à moi, je le déclare, si dans ma jeunesse,

j'avais rencontré une femme pareille, je l'aurais cordialement détestée... »

Voilà qui est net, et j'aime cette franchise, tout en trouvant l'honorable critique un peu bien dégoûté. Qu'il ne réponde pas trop de ce qu'il eût fait à vingt ans ! En matière d'amour et de passions, on peut affirmer sa sagesse plus dans l'avenir que dans le passé. Quant à moi, si je la rencontrais jamais, cette femme libre et fidèle, charmante plutôt que jolie, belle par l'âme plus que par le visage, dont le regard donne la force, la parole l'oubli, l'amour la foi, je m'attacherais à ses pas, et dans l'empressement de ma joie à confondre nos deux existences, j'oublierais peut-être de lui parler du passé, de crainte d'éveiller un de ces souvenirs douloureux qui gâtent le présent et tuent l'avenir. M. Michelet, dans son livre de la *Femme*, bien supérieur à son livre de l'*Amour*, dit avec autant de raison que de chrétienne indulgence :

« L'âme de femme, bien plus mobile, plus fluide que l'âme d'homme, n'est jamais si profondément corrompue. Quand elle a voulu sérieusement revenir au bien, qu'elle a vécu d'efforts, de sacrifices, de réflexion, elle est vraiment renouvelée, c'est un peu comme la rivière qui, à tels jours, fut gâtée ; mais d'autres eaux sont venues, et elle est claire aujourd'hui. Si la femme, ainsi changée, oubliant les mauvais rêves de ses fautes involontaires, où le cœur n'était pour rien, parvient à le trouver, ce cœur, si elle aime... tout est sauvé. Le plus honnête homme du monde peut avoir son bonheur avec elle, et s'honorer d'elle encore. »

Telle qu'elle est, mon héroïne vaut encore mieux que la femme dont parle M. Michelet. Elle n'a pas besoin d'être renouvelée, car elle n'a pas eu de « mauvais rêves. » Deux fois son cœur a parlé, il est vrai, et elle l'a écouté, mais deux fois en dix ans ! En dix ans, une

femme seule, libre et abandonnée à Paris a eu deux amants. C'est trop ! s'écrie M. Jules de Saint-Félix : « Qui me dit qu'elle n'en prendra pas un troisième ? » J'avoue que je n'oserais en répondre, surtout si, malgré ses malheurs, elle vit encore dix autres années. Il faut convenir cependant que le dernier chapitre du livre la laisse bien brisée, et qu'au moment où on la voit pour la dernière fois, on la croirait plutôt faite désormais pour la Mort que pour l'Amour.

A propos de ce petit livre, on a donc soulevé encore une fois, on le voit, le faux pavé du réalisme, et l'honorable critique du *Constitutionnel* a saisi l'occasion de nous faire sa profession de foi en matière de littérature et d'art. « L'école réaliste, dit-il, est la pire des écoles. » Je ne veux pas entreprendre de la défendre, n'ayant aucun titre pour cela, car je ne vois pas très-bien par quels côtés *Louise* procéderait de cette école, si école il y a. Mais

il me semble que l'on dit un peu aujourd'hui le Réalisme comme on disait il y a trente ans le Romantisme, toujours dans le même but, trop évident.

Si, en littérature et en peinture, réalisme veut dire, comme on semble le sous-entendre, la représentation fidèle du laid, personne, je crois, ne s'avouera réaliste ; mais si une œuvre, livre, pièce ou tableau, appartient au réalisme par ce seul fait qu'elle est vraie dans ses peintures, dans ses sentiments et dans ses situations, il faut porter à l'actif du réalisme tout ce que les arts et la littérature ont produit de plus beau, dans le présent comme dans le passé, y compris (j'en demande bien pardon au critique du *Constitutionnel*) tout Molière (même le *Tartuffe*, et sans oublier les *Précieuses Ridicules*, dont le réalisme un peu cru élève, à certains mots, tous les éventails jusqu'aux fronts), les chefs-d'œuvre de Racine et ceux de Corneille. Ceci équivaut à dire que réalisme serait synonyme

de vérité et par conséquent de beauté, et que tous les efforts de ceux qui tiennent une plume ou un pinceau devraient tendre à mériter cette glorieuse épithète de réaliste, qu'on vous jette aujourd'hui à la figure comme une injure, sous le prétexte que M. Courbet a peint les *Baigneuses* et comme si M. Courbet n'avait peint que les *Baigneuses*!

Ne vous y trompez pas ! Ce n'est pas avec le faux dans l'art, la convention ou la manière que vous faites des choses durables : c'est en vous inspirant de l'œuvre de Dieu telle qu'elle est et non pas telle que vous l'arrangez. Le public peut s'y méprendre un jour, mais une génération ne s'y trompe pas : ce qui traverse les siècles, c'est ce qui porte en soi le souffle de vie, c'est-à-dire la vérité.

En réalité, il me semble que l'on sera bien près de s'entendre sur les choses quand on voudra se mettre d'accord sur les mots. Au fond, ce que nous appelons, ce que nous dé-

sirons tous ardemment, c'est le succès de notre œuvre ; et le fanatisme pour telle ou telle forme littéraire qui a pu avoir son temps (comme la tragédie classique, par exemple), parce qu'elle n'était qu'une forme, ne pousse plus guère personne à s'immoler pour l'amour de son art devant un public absent. Désertant la poésie pour la prose, M. Jules de Saint-Félix lui-même écrit de charmants romans, et le dernier des tragiques, un de mes bons amis, médite en ce moment une comédie de mœurs en cinq actes, où il sera question de hausse et de baisse, et probablement aussi de quelque légèreté de femme. Que voulez-vous ? il faut être de son temps, sous peine de n'être rien du tout. Or, le temps (je le déplore comme vous !) est aux éblouissements d'une vie rapide. J'en suis désolé, scandalisé, révolté, mais je n'y puis rien. On veut au moins les apparences du bonheur, et l'on fait de la vie un steeple-chase dont la *Gazette des Tribunaux*, pur miroir réaliste, enregistre

froidement, pour l'édification des générations futures, les sauts périlleux, les chutes et les triomphes. Ne dites donc pas que c'est la littérature qui corrompt le milieu, mais renversez la proposition : la littérature n'est qu'un reflet. C'est un grand fleuve dont les eaux disent aux yeux la splendeur ou l'indigence de ses bords. Ressuscitez Molière : il y a gros à parier qu'il n'oubliera ni la Bourse ni les « Camélias. »

Nous ne produisons que de petites choses, parce que nous n'avons plus la foi qui seule inspire les grandes. Par exemple, nous faisons merveilleusement ce qui est petit. C'est la belle époque du genre. Voyez nos petits paysages, nos petits intérieurs, nos petites photographies-portraits, et voyez aussi nos petites pièces et nos petits livres ! On donne au public ce qu'il demande ; et de même qu'on ne peint plus de grands tableaux, parce que les appartements sont trop exigus (les anciennes gens disent qu'ils sont *bas de cerveau* !), on n'écrit plus de grands

ouvrages parce qu'ils manqueraient de lecteurs. Ceci est la vérité toute simple, je ne dis pas toute nue, de crainte qu'on ne m'accuse encore une fois de réalisme.

On fait petit parce que la miniature et l'aquarelle conviennent bien à ce que l'on voit. Pourquoi M. Meissonnier, qui peint d'admirables bons hommes, hauts d'un centimètre, est-il si recherché? Vous n'allez probablement pas voir un danger dans sa peinture minuscule? On sert l'art et la littérature en globules, et le public, sauf de très-rares exceptions formant un groupe sérieux mais isolé, se déclare satisfait.

Le malheur, c'est qu'en même temps qu'a disparu temporairement cette majesté dans l'œuvre, on a aussi perdu le rire. On n'a plus même assez de gaieté pour composer un bon vaudeville, une chanson gaie, un fin quatrain. Le Caveau meurt de consommation, et rien n'est plus triste que les théâtres où

sont les bouffons. Ceci est grave, le franc rire étant la dernière chose qui remonte du cœur aux lèvres. Aujourd'hui on fait des mots, des sentences, des aphorismes, mais c'est là de l'esprit de croque-mort.

Le chêne est tombé, et avec lui le joyeux chèvrefeuille, tout plein d'abeilles et de papillons, qui entourait, égayait et parfumait son tronc.

La critique m'a conduit loin ; mais pourquoi s'avise-t-elle d'écrire une phrase comme celle-ci : « Louise a tous les contraires, de l'âme et des sens. » Les *contraires* ! voilà un trait de lumière sur ce grand malentendu à propos d'écoles qui menace de se prolonger. Réfléchissez-y mûrement, et quand vous aurez reconnu que l'âme et les sens, loin d'être deux contraires, c'est-à-dire deux oppositions, forment une association intime, où l'un des deux associés doit commander à l'autre, il est vrai, mais où les deux s'obligent et se

complètement réciproquement, vous aurez rendu à la vérité dans l'art un hommage que vous lui marchandez aujourd'hui ; vous permettrez à l'art d'être plus humain sans rien perdre de son origine divine, et vous pardonnerez, même au réalisme, quand il aura pour passeport le bon goût.

Si nous étions encore au temps où l'on inscrivait une épigraphe au frontispice de son livre, je placerais volontiers les trois lignes que voici sur la première page du mien, pour me justifier de ne pas avoir fait de Louise une femme jolie, particularité réaliste qui paraît avoir surpris quelques lecteurs :

« Il faut, il faut absolument, dit M. Michelet, que la femme soit gracieuse. Elle n'est pas tenue d'être belle. »

Si Louise est gracieuse, il lui est donc permis de ne pas être jolie. Je voudrais pouvoir répondre aussi facilement à un autre reproche, très-sérieux celui-là, qui m'a été adressé de divers côtés, et que je trouve formulé nettement par deux critiques dont le jugement a du poids : MM. J. Barbey d'Aurevilly et Louis Énault. L'un et l'autre accusent le dénouement du livre au nom de l'idée et de l'art. « La critique, dit M. Barbey d'Aurevilly, est obligée d'intervenir au dénouement pour en montrer l'indécision et le vague, étonnants dans un esprit qu'on sent très-net, même quand, le long du roman, il est le plus dans ces parages de la rêverie qui appartiennent à l'amour. M. Édouard Gourdon, dont le talent est onglé, n'a pourtant pas eu le *coup d'ongle* de la fin qui fait tourner l'œuvre et la lance!... Il y avait trois dénouements possibles à cette histoire d'amour... » Le critique prend la peine de les exposer tels qu'il les entend, et il ajoute :

« L'auteur a cru peut-être les avoir mis tous les trois en un seul dans son roman, mais en les fondant ainsi, qu'il nous permette le jeu de mots, parce qu'il a un sens sérieux, il les a trop véritablement fondus. Du tout il n'est resté qu'une nuée ! Une nuée, quand il fallait l'éclair qui descend dans l'ombre du cœur, et en illumine le mystère. Aussi, l'esprit qui a soif de clarté, l'esprit impatienté, peut-il fermer le livre, mécontent, inassouvi et regrettant l'intérêt qu'il a pris à toute cette histoire, et l'émotion que l'auteur a su lui donner. Tel est le défaut de ce livre. Vous avez l'émotion, vous n'avez pas l'idée. Vous n'avez pas la mâle et rayonnante conclusion. Et encore une fois, cela est d'autant plus surprenant que l'auteur n'est pas un de ces esprits sans direction et sans force menés par leur sujet plus qu'ils ne le mènent. C'est un homme de très-peu d'entraînement, de très-peu d'échevèlement, un esprit qui se contient très-bien, même quand

il est le plus pathétique. Partout on sent en M. Édouard Gourdon un homme qui, comme écrivain, a la parfaite possession de lui-même. Quand il parle ou qu'il peint l'amour, c'est une plume positive et consciente qui rappelle M. Alexandre Dumas fils, ce travailleur à l'emporte-pièce, sobre, mordant et sec, chez qui l'observation ne monte jamais jusqu'à l'idéal, qui n'est cependant qu'une observation supérieure. »

Ce reproche, même ainsi entouré d'éloges, me touche parce que je le sens sérieux.

M. Louis Énault est tout aussi net : « En terminant la lecture de ce livre, dit-il, la dernière impression que l'on éprouve est douce et amère tout à la fois ; on voudrait une séparation moins cruelle ; cet amour si pur, si sublime dans son commencement et que quelques mots suffisent pour détruire, attriste l'âme et lui fait ressentir un inexprimable malaise. C'est une rose à peine entr'ouverte, qui

exhale les plus doux parfums ; vous approchez pour la cueillir, il en sort une guêpe qui vous pique. »

J'ai un si profond respect de la critique quand je la sens sincère, que j'éprouve un véritable regret à donner cette nouvelle édition de mon livre sans en avoir éclairé le dénouement par l'une des explications dont parle M. Barbey d'Aurevilly : par exemple, l'opiniâtreté imprudente de la mère causant la mort de l'enfant, qui tue à son tour l'amour inspiré par Louise. Ce dénouement est bien en réalité celui du livre, et je n'aurais eu, pour le mieux indiquer, qu'à foncer les nuances ; mais au moment de le tenter, la crainte de rendre odieuse une femme que j'avais voulu faire intéressante, noble et dévouée m'a arrêté. Tel qu'il est, je le sens, le vague du dénouement enlève de son naturel à la séparation des deux amants ; on s'étonne de cette brusque rupture pour *si peu de chose* ; quelques femmes surtout en sont

scandalisées , et ne comprennent pas qu'*Elle* et *Lui* se soient ainsi entendus à un jour donné pour une séparation. On suppose que tout n'est pas dit, que ces adieux ne sont pas éternels, que Louise s'est arrêtée dans sa fuite, et qu'en tournant la page on reverra les deux amants, non plus sous leurs berceaux fleuris de Conflans, mais à Paris ou ailleurs. En résumé, il suffirait donc, peut-être, pour donner à cette petite étude le *coup d'ongle* de M. d'Aurevilly et tuer la guêpe de M. Énault, d'ajouter un dixième chapitre aux neuf que voici. Je ne renonce pas à ce moyen, et à dire un jour ou l'autre au public, pour peu qu'il me continue sa bienveillance, si la rupture fut définitive, ou bien si les deux amants se sont revus, ce qui, après tout, ne serait pas impossible, car il n'y avait en eux ni lassitude, ni dégoût.

Je m'arrête, car en voilà peut-être déjà trop sur un récit bien simple, qui, encore une fois, n'a d'autre prétention que de distraire

pendant deux heures le lecteur ou la lectrice dont la soirée n'est pas prise par un spectacle ou un bal. *Louise* ne se propose de rien prouver, rien de mal surtout, car l'amour vrai est spiritualiste, et *Louise* est l'histoire d'un amour vrai.

Heureux d'un succès dont la rapidité m'a surpris, j'ai voulu en remercier le public et la critique. J'ai cru que je devais aussi, puisque le livre ne passait pas inaperçu, tenir compte des observations qui me paraissaient fondées. Je l'ai fait et je le dis, sans fausse modestie je le répète, mais avec l'espoir que les grands juges me sauront gré de mon attitude devant eux.

E. G.

Janvier 1860.

LOUISE

I

La femme dont je vais vous parler, puisque vous voulez absolument que je vous conte cette douloureuse histoire, me dit mon ami, ne ressemblait en rien à celles dont s'inspirent ordinairement les poètes et les romanciers. En la voyant, personne n'eût songé à en faire l'héroïne d'une aventure d'amour, et quand je me reporte aux jours qui précédèrent notre liaison, mes souvenirs ne me retracent qu'imparfaitement les attrait qui me captivèrent. C'était peut-être sa main mignonne ou

son pied cambré et remarquablement petit ; peut-être aussi l'expression particulière de ses grands yeux bleus à certains moments, quand elle était heureuse et s'abandonnait à sa joie ; son regard devenait alors limpide et franc comme celui d'un enfant. Elle avait pourtant vingt-six ans, et lorsqu'elle passait dans la rue, à pied, vêtue d'une robe sombre et enveloppée dans un grand châle, on lui en eût donné trente. Mais parmi les passants de son chemin, bien peu la regardaient. A Paris les femmes jolies sont si nombreuses que les yeux n'ont pour ainsi dire pas le temps de se poser sur celles qui ne le sont ou ne le paraissent pas. Dans ses moments d'expansion, Louise disait volontiers, avec une expression de gaieté qui n'avait rien d'affecté, que son visage lui avait souvent gâté les triomphes de son pied.

N'allez pas croire qu'elle fût laide, pourtant ! Laide, elle n'eût pas fait de semblables aveux. Comme toutes les femmes qui se savent une puissance quelconque, elle avait parfois des accès de franchise dont un sot eût pu s'étonner, mais qui ne pouvaient lui faire aucun tort dans l'esprit de ceux

qui la voyaient assez souvent pour la bien connaître. En réalité, l'homme qui, l'ayant rencontrée à la promenade, ne lui avait accordé aucune attention, se fût montré beaucoup moins indifférent s'il l'eût vue chez elle.

Louise était de ce petit nombre de femmes qui, au rebours de presque toutes les autres, perdent beaucoup à être habillées, et n'ont jamais pu trouver ni une couturière ni une modiste qui sût, je ne dis pas ajouter à leurs charmes, mais simplement les laisser telles qu'elles sont. « Ma modiste est ma plus cruelle ennemie, » disait-elle en riant. Et c'était vrai. Elle avait un de ces visages que ni fleurs ni rubans ne peuvent accompagner, et qui tournent à la vulgarité quand on veut les embellir. Elle le savait, et cette conviction l'avait conduite à rechercher pour sa toilette les objets les plus simples : étoffes unies, nuances sombres, cachemires à petits dessins, peu de rubans et jamais de fleurs. Elle avait horreur de ce que les femmes appellent l'étalage.

Ce parti pris de simplicité était peut-être exagéré, et il lui nuisait certainement dans l'esprit de ceux qui font passer la robe avant la femme; mais peu

lui importait qu'on la prît pour une bourgeoise ou pour une duchesse. Elle ne paraissait pas jalouse de plaire, dans le sens que les hommes attachent ordinairement à ce mot.

Je n'ai jamais vu, en effet, de femme si peu envieuse des adorations banales du monde. Elle était véritablement insensible aux compliments. Quand ils portaient à faux, elle les accueillait par un sourire mélangé de mépris qui fermait la bouche aux plus intrépides ; quand, au contraire, ils étaient mérités, son regard semblait dire : « Quelle découverte vous faites là ! Il y a longtemps que je sais cela. » Elle n'était donc ni modeste ni coquette. Elle paraissait avoir placé tout son bonheur dans l'intimité. Je n'ai jamais rencontré de femmes chez elle. Sa société ordinaire, société très-fidèle et très-attachée, se composait d'un petit groupe d'hommes, connus pour la plupart, riches propriétaires ou fonctionnaires du dernier règne. Elle recevait aussi deux ou trois artistes en renom, qui venaient assidûment à ses mercredis.

Je ne connais rien de plus charmant que ces réunions peu nombreuses d'hommes bien élevés

chez une femme aimable et encore jeune. Louise recevait ses amis avec une grâce parfaite. Chez elle on était à l'aise comme chez soi. On arrivait vers neuf heures ; à dix heures elle préparait et servait elle-même le thé, et tout le monde s'en allait entre onze heures et minuit. On ne jouait pas ; on causait. Aucun sujet de conversation n'était proscrit, on parlait même politique, et, chose curieuse, due sans doute à la présence de la jeune femme et à la considération particulière qu'elle inspirait, non-seulement la discussion se maintenait toujours sur le ton d'une cordialité exquise, mais on savait se rendre aux arguments d'un adversaire et reconnaître tout haut qu'il avait raison. Ce petit salon présentait certainement un des côtés les plus attrayants de la société de Paris. Louise écoutait, se mêlait à la conversation par un mot heureux, et féminisait, pour ainsi dire, par la grâce et l'imprévu de ses observations, le mâle esprit de ses visiteurs. Douée d'une belle intelligence, elle savait aussi se taire et faire son profit des choses nouvelles qu'elle entendait.

Ce n'était ni un esprit fort, ni une femme savante, ni un bas-bleu. A vingt-six ans elle voyait la vie

comme beaucoup de femmes ne la voient qu'à quarante, c'est-à-dire qu'elle avait l'égoïsme de son bonheur. Elle demandait peu aux autres, mais elle exigeait ce qu'elle leur demandait. Pour être heureuse, elle s'était fait une règle de conduite, et elle mettait tous ses soins à n'en pas sortir. On la comblait de joie en se montrant assidu, prévenant; on la désolait par une négligence inexplicquée. Sa plus vive satisfaction était de voir tous ses amis autour d'elle, et, jusqu'au moment où son petit cercle se complétait par l'arrivée de quelque retardataire, on sentait bien que quelque chose lui manquait.

Sa vie s'écoulait ainsi sans secousses, chaque jour lui apportant la joie qu'elle souhaitait. On eût voulu lui donner une existence plus brillante, qu'elle aurait probablement refusé; mais aussi on en eût fait la femme la plus malheureuse du monde en lui enlevant une parcelle de son bonheur.

Je lui avais été présenté par un de ses amis qui était un peu le mien. Il en parlait comme d'une femme agréable, et vantait surtout les mérites et l'influence de la plupart des hommes qu'elle recevait. « Vous passerez chez elle, m'avait-

il dit, quelques bonnes soirées, et vous y ferez de belles connaissances. C'est une de ces femmes qu'il faut prendre pour ce qu'elles paraissent être, sans chercher à pénétrer le secret de leur vie. Pour nous tous qui sommes ses amis et qui lui donnons les soins qu'on donne à une femme du monde, c'est une veuve qui possède une fortune plus ou moins grande, mais indépendante et suffisante à ses besoins. Véritablement elle ne demande rien à personne, et si, en échange de la tasse de thé qu'elle vous offre et de l'excellent accueil qu'elle vous fait toujours, vous lui apportez un bouquet le jour de sa fête et un sac de bonbons le jour de l'an, elle se tient pour comblée et n'a pas assez de sourires et de paroles caressantes pour vous récompenser. Je ne lui connais pas d'amant, et je doute qu'elle en ait un parmi les hommes qui forment son cercle habituel. Tous ces hommes sont beaucoup plus âgés qu'elle, plusieurs sont déjà des vieillards. Quand je vous aurai introduit, vous représenterez la jeunesse et l'inexpérience dans la réunion. Entre nous, je vous dirai que je lui crois un attachement, provisoirement sinon définitivement rompu, mais auquel elle est

fidèle. Certaines circonstances, quelques propos tenus devant moi dans une autre maison, me portent à penser que son ami le plus cher n'est pas en ce moment à Paris, et qu'elle doit aux soins de ce protecteur la considération dont elle est entourée. Si ces propos sont vrais, il y a parmi ses amis les plus intimes quelques hommes qui sont dans la confiance, et ceux-ci ont sans doute formé le noyau de sa société. On rencontre ainsi dans Paris des femmes qui, parties d'un peu bas et tombées plus bas encore, ont été relevées par la tendresse d'un homme distingué, se sont fait un esprit à l'image du sien, ont vécu de sa vie, reçu ses amis, et se sont si bien habituées à aimer ce qu'il aimait, qu'après la rupture elles mettent une véritable passion à recueillir tout ce qu'elles peuvent des épaves du naufrage. A ce compte, le salon de M^{me} Louise ne serait que le radeau de son amour. Vous y viendrez, et vous jugerez par vous-même si l'image est juste. Tout ce que je vous ai dit d'elle jusqu'ici est à sa louange. Si vous voulez toute ma pensée sur son compte, j'ajouterai que je lui crois les défauts de ses qualités. Qu'elle ait peu ou beaucoup, elle doit

tenir énormément à ce qu'elle a ; et si elle n'est pas femme à courir les aventures pour augmenter son bien, je ne la crois pas non plus capable d'un dévouement ou d'une passion qui pourrait le compromettre. »

Mon introducteur ne s'était pas trompé. Je fus ravi de ces relations nouvelles, et le salon de Louise me parut un lieu plein d'attraits. Je n'aurais eu garde de manquer à une seule de ses petites soirées. Il est vrai que tout le monde, à l'exemple de la maîtresse de maison, me faisait bon accueil. Bien au-dessus de moi par leur fortune, leur position ou leurs mérites, les amis de l'aimable femme m'accordèrent bientôt leur affection et me traitèrent sur le pied de l'égalité. J'eus le bon esprit de ne pas me faire illusion sur la cause de ces démonstrations sympathiques, et de comprendre qu'elles étaient bien moins un hommage rendu à mes qualités personnelles qu'un acte de déférence envers Louise. On s'était aperçu qu'elle me témoignait de l'intérêt, et chacun lui faisait sa cour en se montrant bienveillant pour moi.

Je ne puis m'expliquer mon succès dans cette

réunion d'hommes sérieux que par un effet de contraste. J'étais de beaucoup le plus jeune de la société. Dans la discussion j'apportais une ardeur que tous avaient dépouillée depuis longtemps. Je me montrais plein de confiance et d'expansion. Ces défauts ou ces qualités furent sans doute une agréable nouveauté pour Louise, car elle s'appliquait à les encourager de ses regards. Quand je parlais, elle m'écoutait avec cette attention intelligente et polie qu'elle accordait aux autres, mais de plus ses yeux et ses lèvres prenaient une expression particulière d'approbation et de jouissance intimes. Elle me savait gré surtout de ce que je faisais ou disais pour amener le sourire sur ces visages peut-être un peu sérieux. Quand j'avais raconté quelque bruit de salon, quelque anecdote nouvelle, elle était la première à m'applaudir, et plus d'une fois je la surpris interrompant son petit service de maîtresse de maison, pour mieux m'écouter.

Je ne fis pas, naturellement, ces agréables découvertes tout d'abord. Les premières soirées que je passai chez Louise furent employées à étudier mon terrain, à connaître mes personnages, et ce ne fut

qu'après un certain nombre de visites que, sûr de moi et sachant comment m'y prendre pour être bien reçu, je pus observer les autres.

De ces observations je tirai la conséquence que j'étais arrivé chez Louise dans des conditions tout à fait favorables pour être distingué par elle; que cette société d'hommes mûrs, savants, riches, spirituels, honorables et aimables, lui était infiniment précieuse, mais qu'au fond elle lui laissait un grand vide dans l'esprit sinon dans le cœur; d'où il me paraissait résulter que tout autre jeune homme présenté à ma place aurait eu le même succès. « Ce qu'il lui fallait, me disais-je, c'était un contraste : des cheveux bruns et abondants parmi ces têtes chauves ou grisonnantes; une voix fraîche, un rire franc parmi ces voix que l'âge a décolorées; des yeux brillants et gais à côté de ces yeux voilés ou à demi éteints; un front pur et uni au milieu de ces fronts plus ou moins ridés et assombris. Voilà ce qu'il lui fallait, que ce fût Pierre ou Paul qui le lui apportât. J'ai été celui-là, mais je n'en dois ressentir aucune vanité. J'ai répondu à un besoin, voilà tout. Une femme de vingt-cinq ans et libre ne

peut pas faire son unique société d'hommes qui ont le double de son âge. En dehors des intérêts humains, la jeunesse va nécessairement à la jeunesse. Dans son salon je suis son pendant, je la complète; elle vit mieux parce qu'elle sent à côté d'elle une âme sœur de la sienne par les impressions et les désirs... Mais tout autre homme de mon âge, peut-être même plus laid, présenté à ma place, aurait été aussi bien accueilli... »

Même après avoir acquis la conviction du rôle important que je jouais dans le côté visible de la vie de Louise, je ne songeais nullement à en faire la conquête. D'abord je ne la trouvais pas jolie; ensuite, cette existence méthodique, cet entourage presque solennel m'effrayaient un peu. Je m'étais fait volontiers le frère de Louise, j'éprouvais même un vif plaisir à me sentir dans sa confiance, mais je ne désirais pas être son amant.

Je ne l'avais jamais vue que le soir, chez elle, à la lumière de son salon, et je l'avais peu regardée, c'est-à-dire que, tout en ayant décidé dans mon esprit qu'elle manquait de beauté, j'aurais été fort embarrassé si, hors de sa présence, on m'eût dit

de dépeindre ses traits. C'est à peine si j'avais remarqué qu'elle était blonde et grande. Il en est ainsi de presque toutes les femmes dont le visage ne nous émeut pas : nous les regardons sans les voir et pouvons nous rencontrer pendant des années entières avec elles sans savoir si elles ont les yeux bleus ou gris.

Un jour (on était à la fin de l'hiver et ma présentation remontait déjà à trois mois), je reçus un billet de Louise, le premier qu'elle m'eût écrit. Elle me priait d'aller la voir dans la soirée. Elle avait, disait-elle, un service à me demander. C'était un vendredi et elle recevait le mercredi. L'idée que j'allais probablement me trouver seul avec elle pour la première fois, me traversa le cerveau, mais ne s'y fixa pas. Je ne lui prêtai aucune arrière-pensée et pris son billet au pied de la lettre. A huit heures on m'annonçait chez la jeune femme. Cette fois elle me reçut dans son boudoir, une pièce de son appartement que je ne connaissais pas. Louise fut presque froide ; elle se montra plus réservée que dans son salon et me traita moins bien que devant ses amis. Je sentis cette nuance, qui

me choqua même un peu d'abord, mais qui laissa intact le très-vif désir que j'avais de lui être agréable. Je m'empressai donc de lui dire que j'étais tout à sa disposition. Il s'agissait de l'accompagner le lendemain dans un magasin où elle craignait une contestation à propos d'un châle qu'elle avait renvoyé.

— Je n'ai pas voulu, me dit-elle, mettre un de mes hommes graves dans cette confiance de chiffons, et j'ai pensé que vous voudriez bien me rendre ce petit service.

Il fut convenu que je viendrais la prendre le lendemain à deux heures, et nous parlâmes d'autre chose.

Nous parlâmes du temps, ce sujet de conversation de ceux qui n'en ont pas d'autre et de ceux qui ont à se dire des choses qui tiennent tant au cœur qu'elles ne peuvent pas tomber des lèvres. Louise me parla d'elle, peut-être pour m'encourager à lui parler de moi. Elle attendait impatiemment la fin de l'hiver. Il lui tardait de voir du soleil dans le ciel et de la verdure sur les arbres. Elle comptait quitter Paris aux premiers beaux jours

pour aller habiter une campagne des environs. Où irait-elle ? elle n'en savait encore rien. Je lui demandai si ces absences étaient dans ses habitudes, et comment elle pourrait se passer de sa petite cour d'hommes distingués. Elle me répondit que tous ses amis se dispersaient au printemps ou un peu plus tard, les uns pour se rendre dans leurs terres, les autres pour voyager à l'étranger, et qu'elle mourrait d'ennui si elle restait à Paris dans son appartement désert.

— La campagne, me dit-elle, a des compensations. Elle fait à vos yeux une fête perpétuelle qui peut vous tenir lieu de beaucoup de choses. Elle vous occupe quand on l'aime, et emplit votre temps. Je ne m'y ennuie jamais. Je m'y fais un petit entourage de bêtes ou de choses à soigner : coqs, poules, pigeons, lapins et fleurs. Je jette un peu de variété dans mon existence par quelques voyages à Paris, et je vois ainsi les journées et les semaines s'ajouter les unes aux autres, uniformes et un peu monotones peut-être, mais douces et rafraîchissantes.

J'étais surpris de l'entendre parler ainsi, et je me demandai si cette pastorale était bien sincère. Je

lui croyais au fond une de ces organisations moyennes et un peu vulgaires qui ne savent pas se suffire à elles-mêmes, qui redoutent autant l'isolement que le tumulte, et qui ont besoin, pour être heureuses, d'une demi-lumière et d'un demi-mouvement. Pourtant elle parlait avec tant de simplicité, et l'expression de son regard était en si parfait accord avec ses paroles, que je rejetai bien vite l'idée d'une petite comédie de femme. Et puis, me disais-je, pourquoi chercherait-elle à se montrer à moi autrement qu'elle n'est ? Elle avait cru sans doute saisir sur mon visage l'expression d'un sentiment peu sympathique à son idée de villégiature, car elle ajouta après une pause :

— Pour vous, Parisien pur sang, vous ne comprenez et vous n'aimez probablement que Paris. Si vous le quittez, c'est au cœur de l'été, quand il se quitte tout à fait lui-même pour se disperser aux Pyrénées, aux bains de mer ou dans les eaux d'Allemagne, et je gage que vous y revenez avec ivresse dès le mois de septembre. Il vous faut le boulevard, les premières représentations, votre club, les soupers. Quand le hasard vous conduit aux champs,

vous y regrettez la poussière et les vapeurs d'asphalte de la grande ville. Je ne vous en fais pas un reproche, car la plupart des jeunes gens sont comme vous. Paris est un enchanteur qui se fait aimer autant par ses défauts que par ses qualités.

Son ton légèrement railleur me piqua. J'eus un instant l'idée de la quitter sans rien faire pour qu'elle me connût mieux. Elle s'aperçut sans doute de mon hésitation, car elle me dit d'une voix douce et pénétrante, que je ne lui connaissais pas :

— Me serais-je trompée?

— Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu faire si bon accueil à un homme que vous jugez si léger? Le portrait que vous venez de peindre n'est pas le mien. J'aime Paris comme tout homme intelligent doit l'aimer. Je l'aime pour sa beauté, ses richesses intellectuelles incomparables, ses trésors artistiques, ses merveilles industrielles, tout ce qui en fait la première ville du monde; je l'aime aussi pour sa vie facile, également douce au pauvre et au riche; je l'aime surtout pour cette indulgence extrême qui fait qu'un homme comme moi peut, sans être bien connu, être admis dans la société, et pres-

que dans l'intimité d'une femme comme vous ; mais je ne suis pas fanatique de Paris au point d'oublier le reste de la création. Même à Paris, je salue dans un homme illustre le pays qui l'a vu naître, dans un vin généreux le coteau qui l'a produit, dans la guirlande qui entoure votre cou les humbles mains qui l'ont faite, dans une belle peinture les beautés naturelles dont l'artiste s'est inspiré. Voyez si vous avez été injuste à mon égard, et dites si ce n'est pas moi qui aurais quelque chose à vous pardonner ?

J'avais un trop vif désir de la persuader pour ne pas observer l'effet de ma tirade. Sans doute qu'elle me crut sincère, car son visage s'éclaira d'un doux sourire, tandis que ses yeux, attachés sur les miens, y recueillaient toute l'expression de vérité que je n'avais pu mettre dans mes paroles. Quand j'eus fini, elle me tendit la main et me dit avec un certain embarras qu'elle cherchait à déguiser :

— Nous nous connaissons à merveille maintenant ! Pardonnons-nous, et ne regrettons pas cette petite confession réciproque, puisqu'elle nous montre l'un à l'autre tels que nous sommes. On peut se rencon-

trer pendant des années entières dans le monde sans se connaître assez pour s'apprécier dans la mesure de ce qu'on vaut. Quelle bonne idée j'ai eue de vous inviter à venir me voir ce soir, et quel plaisir vous me faites d'être venu ! Mais ceci me rappelle votre promesse : c'est bien entendu pour demain à deux heures, n'est-ce pas ?

Pendant qu'elle parlait ainsi, j'avais gardé sa main dans les miennes. Cette main, ne l'ai-je pas dit ? était une petite merveille. Elle sortait blanche, fine, douce, potelée et légèrement rosée vers l'extrémité des doigts, d'une manche boutonnée sur le poignet. Louise la retira doucement ; elle sonna, demanda le thé et se leva pour le préparer sur un guéridon placé entre nous deux.

Du fond du fauteuil où j'étais assis, je me mis alors à l'observer attentivement. Décidément elle n'était pas jolie ! Pourtant, en prenant isolément chacun de ses traits, on n'avait nul grave reproche à adresser à aucun d'eux. Elle n'était ni sèche ni froide, et ses yeux savaient s'animer de la plus caressante lumière. Que lui manquait-il donc pour qu'elle fût belle ? Je me le demandais inutilement.

J'accusais sa société ordinaire de vieilles gens, milieu pernicieux peut-être pour une jeune femme ; j'accusais aussi la trop grande sévérité de sa toilette. En poursuivant ainsi mentalement la solution d'un problème qui me paraissait piquant, je n'avais, je vous le jure, aucune arrière-pensée, aucun vague désir de possession. Je voyais Louise, non pas d'un œil indifférent, mais d'un œil désintéressé. J'éprouvais près d'elle ce sentiment pénible, presque douloureux, qu'éprouve un connaisseur en présence d'une œuvre d'art qui n'est pas sous le jour nécessaire à sa beauté.

Quand je quittai la jeune femme, j'avais encore l'esprit tout rempli de ces idées. Elle s'était probablement aperçue de ma préoccupation, mais elle ne m'en avait rien dit, peut-être parce qu'elle se l'expliquait d'une certaine façon. Dans tous les cas, elle devait être à cent lieues de la vérité.

Au moment où nous allions nous séparer, elle me remercia de nouveau et me congédia par une cordiale poignée de main.

La démarche qu'elle avait paru craindre, et que

nous fîmes le lendemain à l'heure convenue, ne présenta rien de particulier.

J'aurais pu croire, question d'amour-propre à part, qu'elle avait forgé ce prétexte pour s'assurer, par une première épreuve, si elle pouvait disposer de moi. « Je lui conviens peut-être, pensais-je, non pas comme amant, elle n'y a jamais songé, mais comme ami et confident. » Il s'agissait, je l'ai dit, du renvoi d'un châte qu'elle avait acheté et payé. Elle était trop connue dans la maison pour que ce caprice ne lui fût pas pardonné. On lui rendit son argent de la meilleure grâce du monde, et on l'accompagna respectueusement jusqu'à la porte. On n'eût fait ni plus ni mieux pour une duchesse. Il est vrai que rien dans sa personne ne pouvait autoriser qu'on la traitât légèrement, car rien au monde ne ressemblait moins qu'elle à une femme légère.

Le temps était froid mais beau. Au moment de remonter en voiture, je lui demandai en riant si elle n'avait pas d'autres affaires contentieuses à régler en ville, et je lui offris de profiter du soleil pour faire un tour au Bois. Elle accepta après quelque difficulté. Elle ne voulait pas, disait-elle, abuser de

mon temps, et prétendait me rendre à la liberté sur-le-champ.

Au Bois, nous reparlâmes campagne. Je lui dis que, puisqu'elle était décidée à louer aux environs de Paris, elle devait s'en occuper sans retard. Mais de quel côté diriger ses pas ? Il faut se préoccuper du pays avant de chercher le gîte. Le choix d'une maison de campagne, même pour n'y passer qu'une saison, est chose délicate. Aux champs, on hait bien vite ce qu'on n'aime pas, parce qu'on a tout son temps pour le haïr. Le problème consiste donc à trouver une demeure, château ou chalet, qui vous plaise pendant six mois. Quand le lieu est trouvé, il y a la question du voisinage, celle de l'ombre et du soleil, celle de la poussière et celle des eaux. Tel nid au fond d'un valon vous paraîtra charmant par un beau soleil, qui sera un affreux trou à crapauds les jours de pluie, et une piscine brumeuse le soir. Vous avez un jardin délicieux, bien encadré d'arbres, et vous vous réjouissez de la liberté dont on y jouit, lorsque vous vous apercevez un jour qu'il est traîtreusement dominé par le kiosque du jardin voisin, d'où le propriétaire, placé en vedette, observe con-

sciencieusement vos faits et gestes. Il n'en faut pas davantage, quand on a des nerfs, pour prendre une maison de campagne en aversion et l'abandonner.

Nous étions descendus sur le bord du lac, et nous en suivions le sentier en nous disant tout cela. Nous tombâmes même d'accord qu'une personne seule ne pense jamais à tout, et que pour s'exposer moins aux regrets d'un mauvais choix, il était prudent de se mettre en quête à deux. De là au projet de faire ensemble de charmantes excursions aux environs de Paris, il n'y avait que l'épaisseur d'un mot, et ce mot je le dis. Je l'invitai à disposer complètement de moi, lui affirmant que je serais ravi de m'associer à ses recherches. J'ajoutai, pour achever de triompher de la vive opposition qu'elle me fit, que je m'étais moi-même chargé de trouver une maison de campagne pour une de mes parentes. Elle vit bien que je mentais, mais elle me sut gré du subterfuge en faveur du motif qui me l'inspirait, et elle m'en paya d'un sourire. Lorsque nous remontions en voiture pour rentrer à Paris, il était déjà convenu que je l'accompagnerais dans ses pérégrinations. Pendant le trajet du Bois à la rue Tronchet, où elle

demeurait, elle parla peu, et je crus voir qu'elle me considérait à la dérobée à travers sa voilette épaisse, qu'elle n'avait pas cessé de tenir baissée devant ses yeux depuis que nous étions sortis.

Cherchait-elle à lire sur mon visage l'effet produit en moi par le contrat que nous venions de sceller ? Si elle avait pu y trouver l'expression de la vérité, elle eût vu que je n'avais pas voulu lui tendre un piège, et qu'en lui offrant de me mettre de moitié dans ses recherches, je ne m'étais proposé que de lui être agréable et de faire avec elle une école buissonnière de quelques jours. L'innocence même du projet avait quelque chose d'original qui me tentait.

II

Quand nous arrivâmes à sa porte, il était près de quatre heures. Le froid nous ayant un peu saisis dans la voiture, Louise m'invita à monter chez elle pour me chauffer un instant. Je fis de nouveau connaissance avec son boudoir. Je m'assis devant le feu, et Louise releva la portière d'une pièce contiguë où elle entra. C'était sa chambre à coucher. Elle allait et venait, passant et repassant dans la zone de lumière que l'écart des tentures laissait pénétrer dans la chambre. Dans le fond, j'apercevais la tête d'un

lit sur lequel descendaient de doubles rideaux de mousseline et de soie. Le tapis qu'elle foulait était blanc, semé de petits bouquets de roses. De cette pièce subitement ouverte m'arriva une bouffée embaumée : c'était comme une brise de printemps que la chambre envoyait au boudoir en échange de sa joyeuse lumière. Louise avait ôté son châle et son chapeau, puis s'était arrêtée devant la glace d'une armoire pour arranger ses cheveux :

— Suis-je assez laide ! dit-elle tout haut d'un ton convaincu et comme se parlant à elle-même.

Cette exclamation appelait-elle un démenti ? Je le crus, et tout le monde l'eût pensé comme moi. Je me levai, et me plaçant tout près de la porte sans en franchir le seuil :

— Assez laide ? lui dis-je. Vous êtes bien sévère pour vous-même, et plus d'une femme que l'on dit jolie voudrait bien avoir ce visage-là !

Elle tourna la tête de mon côté en riant, fit un léger mouvement d'épaule et ne répondit pas.

Je n'avais pas cru dire si vrai. Dans le cadre charmant où elle se trouvait alors, elle me parut comme transfigurée. Sa chambre était d'une richesse et

d'une coquetterie qui formaient un contraste frappant avec le reste de son appartement. Au milieu de ce luxe féminin et de bon goût, Louise était tout à fait à sa place. Elle recevait pour ainsi dire un éclat de chacun des objets précieux qui l'entouraient. De sa magnifique chevelure blonde, un peu en désordre, s'échappaient de grosses boucles, que ses doigts d'ivoire s'appliquaient à ramener sous le peigne, et qui retombaient sur son cou, pur comme l'albâtre. Ses beaux bras relevés tour à tour permettaient à sa taille, à ses hanches et à sa poitrine, de se dessiner dans tous leurs avantages. Pradier eût trouvé dans les belles lignes de son buste rejeté en arrière et dans la souplesse de sa pose un de ses plus délicieux motifs, mais il eût été impuissant à rendre l'animation particulière de son visage. Je ne lui avais jamais vu ce regard ouvert et confiant. Ses yeux étaient vifs et doux comme deux bluets après la pluie. Ses joues, ordinairement pâles, s'étaient colorées d'un léger incarnat, et ses lèvres d'un pourpre vif, séparées par un rire moqueur, laissaient à découvert une double rangée de perles fines, éclatantes et blanches, enchâssées dans du corail.

La transformation était si complète, que je restai frappé d'étonnement et ne trouvai pas un mot à lui dire. Je savais bien que certains visages perdent ou gagnent beaucoup selon le milieu où ils sont, mais je ne pensais pas qu'il pût y avoir deux femmes absolument distinctes dans la même femme, l'une dépourvue d'attraits, l'autre, au contraire, presque jolie et rayonnante de ce fluide magnétique qui va droit au cœur. C'était à croire, ou que je l'avais mal vue jusqu'alors, ou bien qu'en ce moment même j'étais la dupe d'une illusion de mes yeux. L'admiration que trahissait mon visage ne contrariait probablement pas Louise, car elle se plut à la prolonger en restant encore quelque temps devant sa glace. Il n'y avait pas à s'y tromper, son étrange exclamation : « Suis-je assez laide ! » n'avait été qu'un moyen d'attirer mon attention. Je caressais ces idées encourageantes, et j'avancais déjà un pied pour m'approcher d'elle afin de la voir mieux, lorsqu'elle-même vint à moi, entra dans le boudoir, fit retomber la portière de sa chambre à coucher, et alla se placer en frissonnant devant le feu. Je l'avais suivie, je m'étais assis de-

vant elle, à deux pas de sa chaise longue, et comme je la regardais sans lui parler, elle me dit :

— A quoi pensez-vous?

— Je pense, lui dis-je, un peu troublé par l'imprévu et la hardiesse de la question, à bien des choses, et comme toutes vous regardent, je me sens embarrassé pour vous répondre.

— Rassurez-vous, je suis en veine d'indulgence, et, à moins que vous n'ayez quelque énormité à me dire...

— Précisément!

— Vrai? Parlez donc bien vite alors, si vous ne voulez pas que l'incertitude me tue.

— Vous plaisantez quand ce que j'ai à vous dire est sérieux. Je parie qu'au premier mot vous allez me fermer la bouche.

— Vous voulez donc me dire que vous m'aimez?

— Ce n'est pas par là que j'aurais voulu commencer.

— Dites toujours, et quand vous approcherez de la fin, vous me préviendrez.

— Nous sommes deux amis, deux bons amis,

n'est-ce pas, qui se doivent un mutuel échange de leurs pensées? Eh bien! il m'en est venu une tout à l'heure, quand vous étiez dans votre chambre à coucher... C'est que ce petit paradis a peut-être son dieu.

Louise se redressa vivement sur sa chaise. Elle parut blessée, et me dit d'un ton sec :

— L'amitié a ses limites, et il me semble que vous les dépassez. Je pourrais m'offenser de votre question, à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'aime mieux vous la pardonner en la mettant sur le compte d'un bon sentiment.

— Vous le voyez, lui dis-je, en essayant de rire à mon tour, ce que j'avais prévu arrive. Vous m'arrêtez au premier mot, et si vos lèvres me pardonnent, vos yeux me foudroient.

Je m'étais levé, j'avais repris mon chapeau, et je me disposais à me retirer, lorsqu'elle me fit signe de rester.

— Au fait! c'est ma faute, dit-elle. J'ai été imprudente et presque folle dans mes encouragements. Vous auriez dit pire, que je ne pourrais m'en fâcher sans injustice.

— Alors, soyez complètement bonne, et puisque vous êtes la seule coupable, punissez-vous vous-même en répondant avec sincérité.

— Mais votre question est d'une inconvenance !

— Cela dépend de la manière de l'envisager.

— Mais de quel droit me l'adressez-vous, et de quel intérêt ma réponse peut-elle être pour vous ?

— Répondre à une question par deux questions est une tactique féminine connue, mais cela n'est pas répondre.

— Ainsi, vous avez pu supposer que j'avais un amant !

— Permettez ! je n'ai rien supposé...

— Quand vous connaissez mon intérieur et mes habitudes aussi bien que moi-même ! Est-ce que tout ce qui m'entoure ne vous dit pas que je suis seule ? Est-ce que je vous aurais demandé votre bras pour m'accompagner aujourd'hui, si j'avais eu à craindre les regards de quelqu'un ? Est-ce que j'aurais consenti à me promener au Bois avec vous ? Et nos projets de recherches à la campagne, les oubliez-vous ?... Mais après tout, qu'est-ce que cela vous fait que j'aie ou n'aie pas un amant ? Je suis

vraiment bien bonne de vous dire tout cela, sans savoir quel est le sentiment qui vous pousse. Est-ce la simple curiosité ? Vous seriez bien indiscret !

— Ce n'est pas, lui dis-je, pour contenter une curiosité indiscrete que je me suis permis de toucher à ce sujet délicat. J'ai été mû par un motif plus avouable et plus sérieux, par mon amitié elle-même, et au risque de me nuire, je veux être avec vous d'une franchise entière. En vous voyant tout à l'heure telle que vous êtes, quand vous voulez bien vous rappeler que vous êtes femme, je me suis dit combien je serais ombrageux si je possédais un pareil trésor, et malheureux si je me croyais menacé de le perdre. J'ai voulu savoir si un autre n'a pas d'autres droits que les miens, afin de ne pas être une cause de chagrins amers entre lui et vous. Cette préoccupation, au lieu de vous offenser, devrait vous dire le prix que j'attache à votre amitié et l'estime que j'ai pour votre personne. Si je vous estimais moins, en effet, il m'importerait peu de troubler votre vie, et je me prêterais à tous vos caprices, parce que j'y trouverais ma propre satisfaction. Mais je vous vois telle que vous êtes, et je

vous rends ce qui vous est dû. Vous ne connaissez pas les hommes si vous les croyez capables de certaines vertus ; il y en a qui sont au-dessus de leur courage. Quand vos amis m'auront rencontré trois fois avec vous, ils diront que je suis votre amant, et le plus intime de tous (s'il en est un dans le sens que j'attache en ce moment au mot intime), vous reprochera une liaison à l'innocence de laquelle il ne croira pas. Voilà le danger que j'ai voulu vous signaler, parce qu'il me paraissait menaçant pour nos charmants projets.

— Je vous ai écouté jusqu'au bout, dit Louise, à cause des motifs qui vous inspiraient, et quoique vos réflexions fussent inutiles. Au fond, vous m'accusez de légèreté. Je pourrais, et avec plus de raison, vous dire que vous êtes un enfant. Vous avez voulu m'ouvrir les yeux sur les faiblesses des hommes : permettez qu'à mon tour je vous montre les femmes telles qu'elles sont. Les femmes, mon cher ami, n'aiment pas que l'on pousse la sollicitude trop loin, et elles sont généralement assez habiles pour se défendre elles-mêmes. Réglez donc désormais votre conduite là-dessus, et ne vous torturez

plus l'esprit pour parer à des dangers qui n'existent pas.

Ces paroles me piquèrent au vif.

— Je savais, répondis-je avec une émotion mal contenue, que le plus sûr moyen de se perdre dans l'esprit d'une femme c'est de se montrer confiant et sincère avec elle. Ses organes délicats se révoltent contre la crudité de la vérité. Mais en vous jugeant par vos habitudes, et surtout par la société dont vous aimez à vous entourer, je m'étais dit que vous deviez être au-dessus des petites faiblesses de votre sexe. Mille pardons, si je me suis trompé.

— Allons ! vous voilà fâché ! dit Louise en se levant, et cela au moment où il faut nous séparer ! Que pourrai-je donc faire pour que vous me reveniez sans rancune ? car je tiens à mes projets, moi !

Elle parut se consulter, puis, me prenant la main, elle me conduisit jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, et me dit :

— Entrez et apportez-moi le livre que vous voyez là-bas sur cette console.

J'allai chercher le volume et je le lui remis.

— Maintenant, dit-elle en le recevant, partez et

soyez tout à fait rassuré sur mon compte : aucun homme n'a jamais passé le seuil de la chambre où vous venez d'entrer. Votre mythologie était donc en défaut tout à l'heure, quand vous me parliez d'un dieu et d'un paradis.

Ces paroles n'eurent pas seulement pour effet de dissiper tous mes scrupules ; je crus y voir la preuve que je n'aurais qu'à vouloir pour devenir moi-même le dieu en question. Pardonnez à ma naïveté, mais beaucoup d'autres à ma place n'auraient pas attendu jusqu'à ce moment pour être persuadés qu'on les adorait. Moi, je n'allais pas jusque-là, tant s'en faut. Je croyais à une amitié vive qui pourrait, par mes soins, se transformer en un sentiment plus tendre, rien de plus. J'étais, du reste, dans les meilleures dispositions d'esprit et de cœur pour la bien juger. Je n'avais pas d'amour pour elle, et je la connaissais assez pour savoir qu'elle n'était pas femme à se jeter à la tête du premier venu. Sous certains rapports, c'était une conquête très-désirable, car il n'y avait peut-être pas à Paris cent femmes qui, dans la position de Louise, c'est-à-dire jeunes et maîtresses de leurs actions, fussent aussi

sévères pour elles-mêmes. Il ne pouvait être question d'un caprice; elle les condamnait avec dégoût. C'était donc une véritable passion que j'entrevois confusément dans le lointain, une passion peut-être exigeante, car les femmes du caractère de Louise se décident trop lentement pour ne pas être ombrageuses, et ne font jamais rien à demi quand elles se sont décidées à agir. Tout en me rendant à mon club pour dîner, j'envisageais froidement cette perspective, et j'avoue qu'elle m'effrayait un peu. « J'ai moi-même, me disais-je, des habitudes de liberté qui ne se laisseraient pas facilement enchaîner. L'amour que j'éprouverai probablement un jour pour Louise sera-t-il jamais assez fort pour me faire l'esclave de ses volontés? » Sur ce point, je concevais des doutes sérieux. Je m'applaudissais donc de ne lui avoir rien dit qui ressemblât à un aveu. En réalité, ce qui venait de se passer entre nous n'engageait ni l'un ni l'autre. Il se pouvait même qu'elle eût vu dans mes observations une preuve plus ou moins bien déguisée de mon indifférence. Nous pouvions donc nous retrouver ensemble comme deux bons amis, qui se sont mutuel-

lement interrogés pour s'estimer davantage et non pas pour préluder à une liaison plus intime.

Je m'arrêtai avec complaisance à cette idée, et j'en fis la base de mon plan de conduite. Ce plan, le plus simple du monde en apparence, consistait à passer le plus agréablement possible avec Louise le temps qu'elle me réclamerait, sans rien faire ni rien dire qui pût l'autoriser à croire à un sentiment qui n'existait pas.

Je ne sais si Louise avait fait de son côté des réflexions analogues aux miennes. Toujours est-il que, deux jours après, lorsque je la revis, je la trouvai telle que je désirais la voir, c'est-à-dire libre de toute préoccupation et gaie. Elle me reçut sans embarras, ne fit aucune allusion à la petite scène que je viens de conter, ne se montra ni mélancolique ni piquée, et fut véritablement étourdissante d'esprit. Ce jour-là, nul ne se fût avisé de s'inquiéter des charmes plus ou moins grands de son visage ; tout le monde l'eût trouvée adorable.

Nous convînmes de nous mettre en quête de sa maison de campagne au premier beau jour. Le mois de février finissait ; il était donc temps de

commencer nos recherches. Louise avait déjà habité Ville-d'Avray et les hauteurs de Bougival. Les deux pays lui plaisaient : le premier à cause de la facilité des rapports avec Paris, le second par la beauté de ses sites. Nous décidâmes que nous visiterions d'abord le premier.

Quelques jours après, à deux heures, par un temps superbe, nous descendions à la station de Ville-d'Avray.

Il y a quelque chose de beaucoup plus difficile que de se bien loger à Paris : c'est de trouver, à la campagne, une habitation, petite ou grande, à sa convenance. Nous en visitâmes une demi-douzaine qui nous parurent absolument inhabitables. Celles qui auraient convenu à Louise étaient déjà louées. Elle ne tenait pas au luxe intérieur ; elle voulait une bonne exposition, une vue agréable, assez d'isolement pour être tout à fait chez soi. Ce n'était pas trop exiger, et pourtant nos recherches furent inutiles. L'indigence des jardins et leur exigüité ridicule choquaient surtout la jeune femme. La plupart semblaient plantés de la veille et ne promettaient aucun abri contre les ardeurs de l'été. Il est vrai

qu'à l'époque où nous étions il fallait une certaine expérience des choses de la nature et une forte imagination pour se rendre compte de ce que seraient deux mois plus tard les plantations muettes et tristes que nous avions sous les yeux. C'est à peine si les feuilles des sureaux commençaient à dérouler leur tendre verdure. Louise vit avec un chagrin réel qu'il fallait renoncer à Ville-d'Avray.

A Bougival, que nous visitâmes quelques jours après, nous ne fûmes pas plus heureux. Sur les charmants coteaux qui dominent la Seine, dans le délicieux vallon de la Celle-Saint-Cloud, aux alentours de Beauregard, à Louveciennes, nous ne trouvâmes que des chaumières par trop primitives ou des villas somptueuses. Tout le reste était loué, et plusieurs locataires s'occupaient déjà de leur installation champêtre. C'étaient des amis enthousiastes de la nature qui savent la voir belle même avant qu'elle ait mis sa robe de printemps, et qui veulent assister à sa première toilette. On nous nomma plusieurs peintres justement célèbres : Français, Corot, Rousseau, Anastasi. Louise regretta de ne pouvoir dresser sa tente dans cette campagne

privilégiée, variée comme une petite Auvergne, dont chaque site est un délicieux tableau, chaque arbre une belle étude. Nous revînmes à Paris un peu affligés de notre nouvelle déconvenue, et ne sachant plus de quel côté porter nos pas.

Le mois de mars s'acheva sans que Louise parût décidée à recommencer ses recherches. Je pus croire même un instant qu'elle avait renoncé à ses idées de villégiature. Elle n'en parlait plus. Ces deux expéditions m'avaient encore appris à la mieux connaître. Malgré les fatigues de nos démarches et leur insuccès, elle s'était montrée pleine de gaieté et d'entrain. A la campagne, ce n'était pour ainsi dire plus une femme, c'était un camarade, un agréable compagnon, prêt à vous suivre partout, à rire de tout, ne craignant ni la poussière de la route, ni les pierres des sentiers, ni le soleil. A la Celle-Saint-Cloud, nous avions été surpris par une ondée, et, sous le vieux châtaignier où nous nous étions réfugiés, elle n'avait pas cessé de se montrer d'une joie d'enfant, malgré l'herbe trempée qui recouvrait ses petits pieds, et les grosses gouttes qui la mouillaient. Elle frissonnait dans son grand châte

serré sur ses épaules, mais elle s'amusait de l'incident comme d'une chose nouvelle. Il y a peu de femmes qui, dans ces circonstances-là, ne regrettent pas tout haut la perte de leurs bottines ou de leur chapeau.

Indépendamment de ses intéressantes réunions masculines du mercredi, auxquelles je ne manquais jamais d'assister, je la voyais presque tous les jours. Je m'étais fait une habitude de ces visites, et elle s'efforçait, par son humeur toujours égale, d'en faire un plaisir. Quand d'autres exigences me tenaient éloigné d'elle plus longtemps que d'habitude, sans me presser d'aller la voir, elle s'informait, par un mot affectueux, de ma santé, et se montrait joyeuse et reconnaissante lorsque je lui apportais moi-même — ce qui avait ordinairement lieu, — la réponse souhaitée. La voyais-je avec d'autres yeux que par le passé, ou bien se transfigurait-elle réellement ? je n'oserais le dire, mais ce qui est certain, c'est qu'elle me paraissait embellie. Depuis la scène de la chambre à coucher, qui me la montra un instant ravissante, le côté beau paraissait décidément avoir pris le dessus.

Dans les premiers jours du mois d'avril, après un silence de trois semaines sur ce sujet, elle reparla tout à coup de ses projets de campagne. J'aurais pu croire qu'elle subissait à son insu l'influence du grand travail qui se fait dans la nature à cette époque, car elle se montra impatiente d'en finir. Elle voulait chercher et trouver quelque chose tout de suite. Mais où aller ? Je lui parlai de Bellevue : elle connaissait le pays et me prouva qu'il avait plus d'inconvénients que d'attraits ; d'Orsay et des campagnes environnantes : la gare du chemin de fer était au bout du monde ; Fontainebleau, Brunoy n'étaient pas dans de meilleures conditions. Je lui proposai alors de visiter les environs de Conflans, à trente-cinq minutes de Paris. Je connaissais à peine le pays, mais j'en avais conservé une agréable impression. Elle accepta. Le lendemain nous nous retrouvions ensemble en chemin de fer, et bientôt nous arrivions à la station où nous devions descendre. A la première question que nous adressâmes, on nous indiqua une agence de renseignements qui, elle-même, en moins de cinq minutes, nous mit au courant des locations non encore

faites dans le parc d'un ancien château, aujourd'hui divisé et parsemé d'habitations, et dont l'ensemble, grâce à la conservation de plusieurs magnifiques allées, garde encore quelque chose de son aspect grandiose primitif. Le choix n'était pas très-varié. Là comme ailleurs presque tout était loué. Louise ayant donné les indications nécessaires sur ce qu'elle voulait, l'agent consulta une liste des habitations disponibles et lui dit qu'il n'en voyait que deux qui pussent lui convenir ; l'une dans la partie boisée, à une assez grande distance du château, l'autre, beaucoup moins loin, dans l'avenue du Midi, qui fait face à la vieille bâtisse, et conduit à la forêt de Saint-Germain. La première était un chalet du prix de douze cents francs pour la saison ; la seconde une petite maison italienne dont on demandait quinze cents francs. Nous nous rendîmes d'abord au chalet, autant pour nous promener que pour le voir, car Louise se montrait pleine de préventions contre ce genre de constructions qui ne répondait pas à ses chères idées de confortable.

Le temps était très-beau, presque chaud, et depuis notre expédition aux alentours de Bougival,

c'est-à-dire depuis un mois environ, la végétation s'était mise en mouvement; la verdure s'éveillait aux branches et l'épine noire fleurissait. La promenade nous parut délicieuse; mais comme je m'y étais attendu, le chalet ne convenait pas à Louise. C'était une sorte de boîte à compartiments, tous trop petits pour qu'on pût s'y établir commodément, suant déjà la résine sous le soleil, et ornée de vitraux coloriés. En été, par les fortes chaleurs, on devait fondre là-dedans. Le chalet n'avait d'autre jardin qu'un petit bois de chênes qui l'entourait et dont les arbres les plus rapprochés allongeaient leurs branches jusqu'aux fenêtres. Nous ne nous arrêtâmes dans cette espèce de lanterne chinoise que le temps nécessaire pour en constater les incommodités, et nous revînmes sur nos pas pour visiter la maison italienne.

Cette maison est à gauche, à deux cents pas environ dans l'avenue. Rien de plus imposant que cette avenue, bordée de chaque côté d'un triple rang de marronniers séculaires. Versailles n'offre rien de plus grandiose. Le large tapis de verdure qui commence au pied des ruines et se déroule entre les arbres,

aboutit à une grille que l'on distingue à peine dans le lointain : c'est la grille de la forêt de Saint-Germain. Ces espaces sont si vastes, ces arbres sont si beaux, ces lignes si imposantes dans leur régularité, qu'on croit sentir autour de soi comme un souffle royal quand on les contemple. La maison, — je ne puis en parler sans éprouver une émotion douloureuse, — ne se voyait du dehors que lorsqu'on passait sous les arbres des contre-allées de gauche. Le jardinier d'une villa voisine en avait les clefs, et ce fut lui qui nous introduisit. Le jardin était fermé du côté de l'avenue par un mur à hauteur d'appui sur lequel s'élevait, à droite et à gauche de la porte d'entrée, une palissade à claire-voie peinte en vert. Les trois autres côtés étaient clos de murs.

Comme nous mettions le pied dans le jardin, une exclamation sortit des lèvres de Louise. Je compris que la première impression était favorable. Le tableau que nous avions sous les yeux était, en effet, charmant. La maison, une sorte de petit temple, couronné d'une terrasse, s'élevait à quinze pas devant nous. A droite et à gauche, des massifs d'arbustes et d'arbres fruitiers. Près de la grille, de

beaux acacias et de grands ébéniers. Contre les murs du jardin, des vignes robustes et des espaliers.

Louise voulut faire tout de suite le tour de la maison pour se rendre compte de l'ensemble. La façade principale regardait l'autre partie du jardin, huit ou dix fois plus étendue que celle qui se trouvait du côté de l'entrée. La maison tournait donc pour ainsi dire le dos au public, ce qui ajoutait à sa tranquillité et à son mystère. Un escalier en forme de perron conduisait de la porte principale à une longue et large pièce de gazon qui occupait le milieu du jardin dans toute son étendue. Au centre, un bassin, ombragé par un grand saule; sur les bords, de distance en distance, des massifs formés d'une multitude d'arbustes encadrés de thym et déjà égayés par des fleurs printanières. A droite et à gauche, tout contre la maison, dans les deux angles du perron, de petits monticules bordés de buis et plantés de nombreux rosiers. Enfin, parallèlement aux murs de clôture, un épais et délicieux rideau d'arbres de toute sorte, les uns de simple agrément, les autres d'agrément et de produit, baignés pour

ainsi dire dans un fourré d'arbustes déjà verts et emprisonnés dans les bras noueux d'une vigne basse, appuyés comme des notes de musique sur une triple ligne de fils de fer. Abricotiers, pêchers, poiriers, pruniers, amandiers étaient en fleurs et mêlaient leurs baumes pénétrants et doux. On faisait le tour du jardin en passant entre le mur de clôture, tapissé tout entier de treilles et d'espaliers, et ce petit bosquet embaumé, bosquet blanc et rose, où les oiseaux nichaient, que les papillons hantaient, et sur lequel tout un peuple bourdonnant d'abeilles était répandu. C'était une promenade assez longue et charmante. On s'y trouvait tout à fait chez soi. Quand les feuilles avaient acquis leur développement, on devait y être à l'abri du soleil le plus ardent. Le jardinier nous apprit qu'il y avait une petite serre au fond du jardin, et nous nous promîmes de la visiter après avoir vu la maison.

Nous y entrâmes par la porte qui regardait l'avenue. De ce côté, il fallait aussi monter une demi-douzaine de marches aboutissant à un petit vestibule extérieur. Le premier étage se trouvait donc à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Il se com-

posait de la cuisine, d'un office, du salon et de la salle à manger. Un couloir coupait l'étage en deux et allait d'une porte à l'autre. Louise était enchantée de cette disposition. Elle examinait tout avec beaucoup de soin et accablait notre guide de questions sur mille détails auxquels je n'aurais pas songé : les cheminées fumaient-elles ? les murs n'étaient-ils pas humides ? avait-on suffisamment d'eau en tout temps ? etc. Un étroit escalier, placé à la droite du couloir, entre l'office et la salle à manger, nous conduisit au second étage où se trouvaient les chambres à coucher. Elles étaient au nombre de trois, dont une fort belle, avec alcôve et grand cabinet de toilette. Deux de ces chambres avaient vue sur le jardin, l'autre, ainsi que le cabinet, regardait l'avenue. Le papier de toutes ces pièces était d'une grande fraîcheur, la maison n'ayant été, — à ce que nous apprit le jardinier, — habitée que peu de temps l'année précédente et « par des gens très-bien. »

— Cette chambre-ci, ajouta-t-il en nous montrant la plus grande, avait été choisie par madame, et l'autre qui lui fait vis-à-vis, était celle de monsieur.

Une jeune demoiselle, leur enfant, couchait à côté. Madame et monsieur pourraient s'arranger de la même façon...

Louise devint pourpre en entendant ces paroles, et elle s'avança vivement vers la fenêtre pour cacher sa confusion.

Le brave homme était si loin d'avoir voulu dire une méchanceté, qu'il ne s'aperçut pas du trouble de la jeune femme. Moi, j'eus l'air de n'avoir rien vu, et j'affectai de rester à l'autre bout de la pièce, tandis que Louise, tournée du côté du jardin, attendait que le flux de sang qui lui était subitement monté au visage fût descendu.

A partir de ce moment, elle parut indifférente et ne questionna plus notre guide que d'un ton distrait. Il lui proposa de voir deux petites chambres de domestiques qui se trouvaient au-dessus, et elle refusa. Je pensai que l'incident l'avait brusquement décidée à ne pas louer la maison. Nous redescendîmes au salon. Au moment où nous y entrions, la femme du jardinier vint chercher son mari. Celui-ci nous laissa en nous disant que son absence ne serait pas longue.

Nous étions déjà, pour un instant, les maîtres du lieu, et nous pouvions en jouir sans témoins. Il me parut encore plus charmant. Le soleil resplendissait. Sur les grands arbres et dans les massifs des propriétés voisines, les oiseaux se poursuivaient et chantaient avec une infatigable ardeur. *Chez nous*, le printemps s'épanouissait sur toutes les tiges, verdissait tous les rameaux. C'était l'instant de ce travail prodigieux qui rend la vie et la couleur à toute chose, qui pousse la sève dans les bourgeons pour les faire éclater en artifices éblouissants.

Dans l'allée que nous suivions pour nous rendre à la serre, Louise muette et appuyée sur mon bras, moi joyeux comme un enfant ou comme un vieillard de cette fête printanière, et respirant à pleins poumons l'air embaumé, pas un arbuste, pas une branche qui ne nous dît de rester. Nous foulions les violettes sous nos pieds ; sur les lilas, les grappes prenaient ces tons bruns et chauds qui précèdent l'éclosion de la fleur ; les seringas s'illuminaient de leurs premières étoiles blanches ; les marronniers allumaient leurs ifs et les faux ébéniers commençaient à tirer dans le ciel bleu leurs fu-

sées d'un beau jaune d'or. C'était le prélude qui nous avertissait de ne pas partir ou de revenir bien vite, chaque jour, chaque minute enfantant son miracle nouveau.

La serre abritait encore les arbustes les plus frieux et les fleurs les plus délicates. L'air qu'on y respirait était imprégné d'émanations enivrantes. La chaleur, concentrée sous les châssis, stimulait les plantes, qui dégageaient leurs arômes les plus pénétrants. Nous ressentîmes presque aussitôt l'influence, pernicieuse mais caressante, de ce milieu énervant.

— Eh bien, demandai-je à Louise, avez-vous décidé quelque chose ?

— Oui, me dit-elle, ma résolution est prise.

— Vraiment ! Et quelle est-elle ?

— De louer cette maison et de commencer mon installation dès demain.

— Bah ! Eh bien, franchement, je croyais au contraire que votre premier enthousiasme s'était un peu calmé.

— Pourquoi cela ?

— Tout à l'heure, vous paraissiez peser le pour

et le contre, et votre visage semblait dire que le contre avait le dessus.

— Tandis que c'était le pour. Vous savez bien que mon visage est un grand menteur.

— Je suis en même temps ravi et désolé que votre choix soit fait.

— Pourquoi ravi, et pourquoi désolé?

— Ravi, parce que vous ne pouviez rien trouver qui vous convînt mieux ; désolé, parce que mon rôle de compagnon s'achève aujourd'hui, et que, le nid trouvé, nous n'aurons plus à le chercher ensemble.

— Vous vous proposez donc de m'abandonner aussitôt que j'aurai quitté Paris? demanda-t-elle d'un ton de reproche.

— Est-ce que vous me permettrez de venir vous voir?

— Pouvez-vous me le demander!

Elle accompagna cette exclamation d'un sourire qui eût fondu la dernière glace de mon cœur, si je ne m'étais déjà senti irrésistiblement entraîné et vaincu.

— Louise, lui dis-je en lui prenant la main avec

tendresse, je viendrai... souvent, et même, si vous voulez...

Et comme j'hésitais :

— Eh bien ? achevez, dit-elle en pâlisant subitement, et en attachant sur moi ses grands yeux pleins d'anxiété.

Je souris, à mon tour, et rapprochant ma bouche de son oreille, je lui dis tout bas :

— Si vous le voulez, je viendrai et ne vous quitterai plus...

Louise ne répondit pas, mais elle entoura ma tête de ses bras et la pressa avec force contre sa poitrine ; puis tout émue et chancelante, elle ouvrit la porte de la serre pour respirer un air moins lourd. En ce moment, nous vîmes au bout de l'allée le jardinier qui revenait.

III

Dès le lendemain, comme l'avait désiré Louise, nous nous occupions de notre installation. Nous nous mîmes à deux pour meubler la petite maison, c'est-à-dire que je me chargeai de l'ameublement du salon, et Louise de celui des deux chambres à coucher. En trois jours, le nid de nos amours fut prêt. Nous y avions travaillé l'un et l'autre avec une infatigable ardeur. J'avais voulu dépouiller complètement mon appartement de Paris d'un assez grand nombre d'objets d'art que je possédais, pour en orner notre

retraite et principalement la chambre de Louise, mais elle s'y était opposée absolument.

— Nous n'avons besoin que de nous, avait-elle dit, et quand nous voudrons avoir un beau tableau sous les yeux, au lieu de le chercher dans un cadre doré, nous ouvrirons notre fenêtre.

Elle paraissait follement éprise, et je suis autorisé à croire qu'elle l'était. Pas un mot de sa bouche, pas un regard de ses yeux qui n'annonçât le profond bonheur qu'elle éprouvait. Elle triomphait, et elle se montrait aussi reconnaissante que flattée de sa victoire. Je la surprénais quelquefois me regardant avec une tendresse qui me troublait. Je sentais qu'elle m'était supérieure par la passion. Je craignais de l'aimer moins qu'elle ne m'aimait. Louise au contraire ne doutait pas plus de moi que d'elle-même. C'est qu'elle savait que chaque jour nous rapprochait de plus en plus, et que le niveau des deux cœurs s'établirait bientôt entre nous. S'il m'eût été possible de lui dire : « Tu m'aimes trop, je ne t'aime pas autant que cela, » elle m'eût certainement répondu : « Tu te trompes, c'est impossible. » Elle s'était livrée tout d'abord avec l'abandon et la

confiance d'une femme qui sait qu'elle ne peut rien perdre à être connue. Elle n'avait pas ces réserves qui tuent l'amour en faisant soupçonner l'imperfection. Du moment où elle m'avait dit : « Je suis à toi, » elle m'avait appartenu comme je m'appartenais moi-même. Les femmes qui peuvent agir ainsi sont rares, et ce sont ordinairement celles qui s'emparent le mieux de nous. C'est qu'entre elles et nous il n'y a pas de secret, pas d'arrière-pensée, pas de crainte ; l'absorption réciproque est complète.

La femme qui mesure son amour pour conserver plus longtemps l'homme qu'elle aime, fait un mauvais calcul. En doutant d'elle-même, elle perd le premier de tous ses moyens de séduction : le rayonnement de la confiance en soi. Ce n'est pas dans la plénitude de la possession que l'amour s'use et meurt, c'est dans une possession imparfaite. La femme n'est pas assez persuadée qu'elle est toujours nouvelle et qu'on la désire d'autant plus qu'on la connaît mieux.

Ces réflexions me sont inspirées par le souvenir des premiers quinze jours que je passai avec Louise. Elle fut pour moi le quinzième jour ce qu'elle avait

été le premier. Moi, au contraire, je me sentais de plus en plus entraîné vers elle, et ce qui n'était peut-être, au début, qu'un sentiment peu sérieux devint bientôt un amour vrai.

C'est que toute sa personne avait une incroyable puissance de séduction. Je l'avais supposée belle quand je ne connaissais d'elle que son visage : elle l'était cent fois plus !

Ses épaules, son cou, sa poitrine, l'attache de ses beaux bras formaient comme un océan de beautés infinies, un mélange de toutes les grâces. L'amour l'avait recomposée. Son cœur plein s'était pour ainsi dire répandu sur elle-même comme une coupe de parfum. Sa vue seule m'enivrait. Je l'avais à peine quittée depuis quelques instants que j'étais ramené près d'elle par l'irrésistible besoin de la revoir. Elle se doutait certainement de l'espèce de fascination vraiment extraordinaire qu'elle exerçait sur moi, car je surprénais parfois un léger sourire sur ses lèvres lorsqu'elle me voyait lui revenir. C'était comme une revanche qu'elle prenait du passé. Je ne dirai pas qu'elle était devenue jolie ; elle était mieux que jolie, elle était belle. Tous ses mouvements avaient une

grâce et un charme entraînants. Quand elle parlait, le timbre de sa voix exprimait une satisfaction intérieure profonde. Tout en elle disait son bonheur, et soit qu'elle parlât ou qu'elle se tût, je voyais dans son âme comme dans un pur cristal.

Nous avions vingt fois projeté d'arranger notre vie, sans pouvoir y réussir. L'amour se plaisait à bouleverser nos plans. Nous voir était notre seul désir, et ce désir notre unique règle. Durant le premier mois de notre séjour à la campagne, je ne me rendis que trois fois à Paris et je n'y restai que le temps rigoureusement nécessaire aux affaires qui m'y appelaient. Comme tous les ans, à la même époque, Louise avait prévenu ses amis qu'elle allait s'éloigner de Paris, et ceux-ci, sans la questionner sur ses projets, l'avaient quittée en lui exprimant le vif désir de se retrouver chez elle à la rentrée. Louise était donc tout à fait maîtresse de ses actions. Elle me l'avait dit, en ajoutant qu'elle voulait qu'aucun visage humain ne vînt se mettre entre nous deux pendant toute la durée de notre séjour à la campagne.

Je voulus, de mon côté, lui consacrer tout mon

temps, et je m'arrangeai en conséquence. Un jour que je m'étais rendu à Paris de grand matin dans ce but, j'eus la satisfaction de pouvoir lui dire, au retour, que j'étais désormais tout entier à elle. Je ne la trompais pas, mais je ne lui disais qu'une partie de la vérité. Je venais de rompre brusquement, cruellement presque, une liaison agréable sinon sérieuse, et j'étais encore sous l'impression d'une scène violente qu'on m'avait faite chez moi. Cet incident, quoique prévu, m'avait attristé. La nécessité seule m'excusait à mes propres yeux d'avoir été injuste. Louise reçut avec bonheur les assurances que je lui donnai. Peut-être qu'elle eût été plus heureuse encore si elle avait connu le petit sacrifice que je venais de lui faire. Elle y eût vu la preuve que désormais elle allait être tout dans ma vie.

J'apportai donc une extrême loyauté dans nos amours. Je n'avais pas grand mérite à cela, car en agissant ainsi je consultai bien moins ma raison que mon cœur. Louise était une de ces femmes qu'on ne peut aimer à demi, qui ne nous laissent pas la libre disposition de la plus petite parcelle de notre cœur, et dont on finit par adorer les défauts plus en-

core que les qualités. Il est certain que tout autre visage féminin m'était devenu absolument indifférent. Quant à Louise, il ne m'eût pas été possible de la concevoir autrement qu'elle était. Pour mes yeux épris, elle formait un tout harmonieux et parfait auquel rien ne pouvait être comparé. Les autres belles femmes me faisaient l'effet de ces belles statues que l'on admire tout en restant froid devant elles. Un enchanteur fût venu me proposer de l'embellir en lui enlevant ses imperfections physiques, que j'aurais certainement refusé avec colère. Hors de sa présence, quand mon esprit évoquait son image, c'était — chose vraiment étrange ! — par ses aspects les moins parfaits qu'il se complaisait à la voir. Je ne la poétisais pas, je la voulais femme et non pas ange, et je l'enlaidissais au lieu de l'embellir. Ceci explique peut-être pourquoi les femmes irréprochablement belles inspirent des passions moins violentes, et dans tous les cas moins durables, que les femmes qui le sont moins : d'un beau collier que nous avons vu la veille, la perle que nous nous rappelons le mieux est celle qui avait un petit défaut. Le jour où nous saurons avoir pour la beauté

intacte l'adoration qui lui est due, nous aurons cessé d'être hommes et nos yeux seront assez forts pour fixer le soleil.

Je me laissais aller à cette douce vie, sans rien regretter de mes anciennes habitudes parisiennes. J'étais heureux plus que je ne l'avais jamais été. Pour la première fois je possédais un être charmant avec la certitude que j'étais seul à le posséder. Je n'avais pas soupçonné jusqu'alors tout ce qu'il y a de jouissance intime dans la pensée de cette possession exclusive.

Pour l'un comme pour l'autre, le bonheur était dans ce petit carré de terre vert et fleuri où nous nous étions volontairement emprisonnés. Le monde n'existait pas au delà de notre mur de clôture. Dans le pays personne ne nous connaissait; à peine savions-nous les noms de nos principaux voisins, et jamais notre porte ne s'ouvrait pour laisser entrer un visiteur. Eh bien ! le croirez-vous ? cette vie, que vous jugez peut-être vide et monotone, était au contraire variée à l'infini. Il y a d'immenses horizons à approfondir pour deux cœurs qui s'aiment et se suffisent. Jamais le temps ne m'avait paru si ra-

pide et si bien rempli, et je ne comprenais pas comment j'avais pu pendant tant d'années me tromper si grossièrement sur les conditions du véritable bonheur.

Chaque jour amenait un plaisir nouveau, d'autant plus vif qu'il était imprévu et n'avait été ni préparé ni cherché. Nous savions bien que nous nous suffirions, et cette confiance en nous-mêmes, cette sérénité profonde était la joie qui fécondait toutes les autres. Sous ce soleil de l'âme, elles naissaient successivement comme fleurissaient l'un après l'autre les rameaux de nos lilas, et après ceux-ci les roses et les chèvrefeuilles de nos massifs, sous le soleil du ciel.

Les heures étaient si rapides que nous avions à peine assez de tout notre temps pour nous aimer. Et pourtant nous en doublions pour ainsi dire la durée en vivant doublement, moi en elle, elle en moi. Toutes les actions de l'un avaient pour but d'être agréable à l'autre. Si je descendais de grand matin au jardin, c'était pour qu'elle trouvât un bouquet sous ses yeux à son réveil et que sa première pensée fût que je m'étais occupé d'elle. J'entretenais

moi-même les allées qu'elle préférait et je soignais de mes mains les plates-bandes les plus rapprochées de la maison. A son réveil, pour me remercier de mon bouquet, elle passait un peignoir à la hâte, ouvrait sa fenêtre et me cherchait des yeux. Elle n'avait pas besoin de m'appeler : j'attendais cette apparition bleue et blonde qui, à cette heure matinale, dans ce cadre embaumé de verdure, de fraîcheur et d'azur m'emplissait d'un trouble inexprimable. Je lui arrivais tout haletant ; elle me serrait dans ses bras et me grondait doucement en voyant la sueur de mon front. Alors commençait pour mes yeux et mes oreilles une fête merveilleuse. La fenêtre était ouverte sur une belle et vaste campagne dont la forêt de Saint-Germain formait le fond. Entre elle et nous, d'imposantes masses de verdure, des prés, des vignes et çà et là quelques élégantes habitations. Sur la gauche, un moulin dont les ailes commençaient leurs évolutions aussitôt que le soleil les touchait de ses rayons, et dont la membrure gémissait sous l'effort du vent. Par cette fenêtre nous arrivaient, avec l'air vif du matin, saturé d'âpres odeurs de baume et de menthe, les derniers chants du merle

et du rossignol mêlés à ceux de l'alouette qui commençaient.

Dans son peignoir de cachemire bleu, dont les manches échancrées et larges découvraient par moments le bras jusqu'à l'épaule, avec sa chevelure en désordre, rejetée en arrière et lourde comme un fardeau, Louise, chaussée de petites mules mauves, s'agitait, allait et venait autour de moi. Elle m'avait convié à sa toilette, et le beau cygne se plongeait dans l'eau, battait des ailes et lissait ses plumes comme s'il eût été sans témoin. Nous causions alors avec la gaieté de deux enfants heureux de se sentir vivre et charmés de cette fête de la nature. Mais combien de fois notre conversation était-elle interrompue par nos baisers ! Combien de fois Louise, en passant près du fauteuil où j'étais assis, était-elle retenue par mes bras qui entouraient sa taille et par mes lèvres qui pressaient son cou ! Ces intermèdes de tendresse rendaient la toilette longue, d'autant plus que Louise ne se hâtait pas de l'achever, non par coquetterie, mais par bonheur. Elle passait près d'une heure à peigner ses cheveux dont la beauté et la longueur étaient étonnantes. Je crois

que nue elle eût pu s'y cacher dans toute sa hauteur. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et l'idée ne m'était jamais venue que rien de pareil pût exister.

Même physiquement, nous ne connaissons pas les femmes. Notre esprit borné les crée toutes à peu près les mêmes, tandis que la nature a des exceptions miraculeuses que l'imagination la plus hardie n'oserait concevoir.

Au déjeuner, elle préparait le thé de ses mains et me servait elle-même. C'était le moment où le facteur apportait les journaux ; mais le plus souvent ils restaient sous bande. Nous n'avions nul souci de savoir ce qui se passait hors de chez nous. Qu'y eussions-nous appris qui nous eût intéressés ? La politique, la Bourse, les théâtres, les nouvelles du monde nous étaient également indifférents. Nous étions trop occupés de nous-mêmes pour avoir du temps à donner à ce qui n'était pas nous ; et, pour mon compte, je préférerais cent fois la conversation vive et originale de Louise aux plus spirituels écrits de nos romanciers. N'étions-nous pas nous-mêmes un petit roman en action, et quelle histoire d'amour ne nous eût pas semblé pâle à côté de la nôtre ?

Après le déjeuner, nous descendions au jardin. C'était alors entre nous un échange interminable d'observations et d'exclamations à propos de tout : les jasmins allaient bientôt fleurir ! la première fraise avait paru ! le premier papillon était sorti ! un beau lézard vert et bleu habitait le mur près de la serre !... Quand l'un de nous faisait une découverte, il fallait que l'autre en fît une aussi ; or, tous les jours il y avait cent découvertes à faire dans notre petit enclos, dont les fleurs se renouvelaient sans cesse et dont l'aspect général se modifiait avec la marche du temps. Qui nous eût entendus sans nous voir, nous eût pris pour deux écoliers échappés de la classe : c'étaient des cris joyeux, des rires francs, des étonnements naïfs comme on n'en a plus guère après vingt ans. Un gros événement fut la découverte d'un nid de mésanges. Jusqu'au jour où les petits s'envolèrent, nous ne manquâmes pas d'aller les visiter tous les matins. Quand nous rentrions après avoir couru à l'ombre et au soleil, fureté dans les massifs, coupé les fleurs sèches et les brins morts, fait une rude guerre aux insectes destructeurs, arraché les mauvaises herbes et jeté le grain

aux poules, nous étions brisés de fatigue; mon front ruisselait sous mon chapeau de paille, et Louise, à bout de forces, se laissait tomber sur le divan du salon. Je prenais une chaise et m'asseyais devant elle pour la voir sans lui parler. Ordinairement elle fermait les yeux, et quelquefois elle s'endormait; son visage exprimait alors une satisfaction intime et sans mélange : c'était le sommeil confiant et heureux de l'enfant qui dort sous les yeux de sa mère. Un quart d'heure après elle s'éveillait, et bientôt notre joie emplissait le salon comme elle avait empli le jardin quelques instants auparavant.

Notre amour, vous le voyez, n'était pas du genre triste et mélancolique. C'était l'amour vrai, qui n'a aucun sujet de tristesse parce qu'il se suffit à lui-même. Notre sérénité venait de notre confiance; et si nous nous laissions aller à notre naturel heureux, c'est que nous n'avions rien à nous dissimuler et que nous ne pouvions rien perdre à nous montrer l'un à l'autre tels que nous étions. Cet amour s'était développé de lui-même et sans efforts, comme un feu bien fait. Tout en nous lui servait d'aliment. Nous n'avions pour ainsi dire pas à nous

en occuper. C'était lui qui s'occupait de nous et qui nous poussait l'un vers l'autre par un aimant secret, presque violent. Il vivait de tout ce qui était nous ou venait de nous : de nos paroles, de nos regards, de nos rires, de nos mouvements, de nos opinions, de nos mérites et de nos défauts. C'était comme un brasier auquel nos mains, sans le vouloir, apportaient sans cesse de nouveaux éléments de combustion. Je dis sans le vouloir, parce que nous savions que nous n'avions nul effort à faire pour nous prouver notre amour. Les seuls mots que nous ne nous fussions jamais dits, c'était que nous nous aimions. Prononcés par l'un de nous, ces deux mots auraient retenti comme un glas funèbre aux oreilles de l'autre.

Louise avait entrepris un travail de patience qu'elle me destinait, et qui devait occuper ses doigts jusqu'à la fin de la belle saison. C'était un meuble de chambre à coucher en tapisserie. Elle avait voulu que le dessin en fût unique, et je l'avais moi-même composé en copiant dans le jardin, parmi les branches enlacées des chèvrefeuilles, de tendres et gracieuses fleurs bleues et roses suspendues au mur

comme des grappes de clochettes. Épurée par le goût de Louise et arrangée par un dessinateur, la composition était devenue charmante. On eût dit un rêve fleuri ; mais il fallait véritablement des mains de fée pour le fixer sur le canevas, et je crois que des doigts moins petits que ceux de Louise se seraient inutilement appliqués à reproduire dans leur délicatesse vaporeuse de si fugitives nuances et de si minces rameaux.

Plus de moitié de la journée était déjà passée. Il faisait chaud au dehors ; le soleil inondait le jardin, et la cigale, collée au tronc des vieux arbres, emplissait la campagne de ses chants. Derrière le store baissé de l'unique fenêtre de notre modeste salon, nous étions à l'abri des ardeurs du jour. Par moments, une brise tiède soulevait le store et laissait pleuvoir sur le parquet, comme une neige embaumée, de petites étoiles blanches détachées des jasmins fleuris. Louise avait pris son métier, et tandis qu'elle travaillait silencieuse, placé à deux pas d'elle devant une petite table, je suppléais par ma correspondance aux visites obligées que je ne faisais plus. Jamais l'idée ne lui vint de me demander à qui

j'écrivais. Si je me levais, laissant sur la table une lettre inachevée, j'étais bien sûr, au retour, que ses yeux ne s'étaient pas détournés un instant de son poétique travail. Elle avait cent fois raison d'être confiante. Ma correspondance n'avait rien qui pût l'intéresser et surtout l'inquiéter. Elle comprenait qu'une lettre envoyée pouvait avoir pour but de remplacer un voyage à Paris, et elle me savait gré des soins que je prenais pour ne pas m'éloigner d'elle, même momentanément.

Il est un côté par lequel Louise n'était pas femme : elle parlait peu des absents. Je ne me rappelle pas qu'elle ait jamais fait devant moi une réflexion désobligeante au sujet d'une seule des personnes que nous connaissions. Sa société ordinaire d'hommes distingués, en cultivant son esprit, lui avait élevé le cœur. Elle possédait des notions générales sur la plupart des choses, et questionnait beaucoup pour savoir davantage. Quelle écolière ! et quel temps heureux et bien employé que celui qu'on passait à lui donner des leçons !

Sa broderie, ma petite correspondance, la lecture d'un ou deux chapitres de quelque vieux livre dont

le titre seul eût assombri le visage de la plupart des femmes, et surtout notre conversation nous conduisait rapidement au dîner. Ces tête-à-tête de plusieurs heures, où nous échangeions librement nos pensées, où nous songions beaucoup moins à briller qu'à nous montrer l'un à l'autre tels que nous étions, m'avaient appris à l'estimer autant que je l'aimais. C'était mieux et plus qu'une maîtresse : c'était une compagne, une amie intelligente et bonne, dont la société, au lieu de nuire, ne pouvait que rendre meilleur. Peu d'instants avant de nous mettre à table, elle montait dans sa chambre pour remplacer son peignoir par une robe, et dix minutes après elle redescendait habillée. On voyait qu'elle s'était hâtée et qu'elle avait trouvé le temps long. Cette petite toilette était bien faite pour moi seul, car je lui avais souvent proposé de la conduire, le soir, à la représentation de quelque pièce en vogue, et elle avait toujours refusé. Rien n'était plus facile pourtant, puisque les habitants du parc jouissaient de la faculté de revenir à minuit et demi par un train spécial. Elle ne pouvait pas se décider à s'éloigner, même pour quelques heures, de notre chère

retraite, et comme elle savait que ma proposition ne cachait aucune arrière-pensée, que je n'avais moi-même nul désir de me rendre à Paris, elle n'acceptait pas. « Nous sommes si bien ici ! » disait-elle. J'étais trop de son avis pour insister.

Quand nous avons fini de dîner, le soleil s'abaissait à l'horizon, et le jardin s'emplissait déjà d'ombre et de fraîcheur. Nous y trouvions le jardinier qui arrosait les fleurs ou faisait quelques plantations nouvelles. C'était encore un moment délicieux. Il m'arrivait plus d'une fois de prendre moi-même l'arrosoir. Louise faisait ses recommandations au jardinier, l'inspirait dans son art, et surtout le questionnait sur les plantes, leur vie, leur durée, les soins qu'elles exigeaient.

Notre temps se mesurait par les objets charmants que nous avions sous les yeux. Si notre jardin n'eût pas varié dans sa parure, nous aurions pu croire que le même jour se prolongeait indéfiniment, car rien ne changeait en nous. Mais l'apparition subite d'une fleur nouvelle nous disait le chemin que nous avions déjà parcouru. « Le printemps est passé, » avait dit Louise en voyant s'étioler les jasmins ; et moi, en

apercevant les premières balsamines, je m'étais dit avec effroi : « L'automne vient ! » En réalité, nous en étions encore loin ; mais les plantes qui commencent en été pour finir en automne sont comme déjà touchées en naissant par l'âpre bise qui doit les tuer, et nous ne pouvons les voir sans que notre admiration soit mêlée de tristesse. Autour d'elles, toutes les autres se succèdent, vivant d'une vie rapide, donnant leur beauté et leur parfum entre deux soleils ; elles seules restent, grandissant, comme les dahlias, quand les autres tombent, se faisant un fumier de leurs sœurs, remplaçant un bouton par un autre, jusqu'au moment où, survivantes uniques sur le terrain nu, elles périssent à leur tour sous les premiers coups de l'hiver. C'est cette mort lointaine que nous entrevoyons et qui nous serre le cœur : c'est novembre sautant tout à coup à nos yeux en pleines splendeurs de juillet.

Nous restions longtemps au jardin, retenus par tout ce qui nous entourait, couleurs et parfums, calme et fraîcheur. Pas un objet sous nos yeux qui ne semblât s'être mis en fête pour nous. C'était comme un bain de vie, et nous y restions plongés avec ivresse.

Quand nous rentrions, la lune éclairait le parterre, les belles de nuit étaient toutes grandes ouvertes, et le rossignol disait au merle que le moment était venu de reprendre leurs chants. Quel instant de ravissements secrets, de frissons contenus que celui où, moi la suivant, nous montions l'escalier qui conduisait à sa chambre ! En y arrivant, nous étions muets et oppressés. Louise, pâle comme une statue d'albâtre, s'asseyait ordinairement devant le piano, et sa main se posait au hasard sur les touches d'ivoire qui trahissaient tout haut son émotion. Non moins ému qu'elle, je la contemplais en silence. Que lui aurais-je dit qui ne fût pas cent fois au-dessous de ce que je sentais ? Enfin, plus maîtresse d'elle-même, elle chantait en s'accompagnant, et sa belle voix achevait de me ravir.

La nuit était belle et tiède, le ciel étoilé enveloppait la campagne ; l'air nous apportait de vagues parfums d'héliotrope et de réséda ; de grands papillons nocturnes, lamés de pourpre et d'ébène, entraient par la fenêtre et tournoyaient dans la chambre, attirés par la douce clarté de la lampe. Autour de nous tout était vie, bonheur profond, splendeur

immense, calme divin. Mais que nous importait en ce moment ? Le monde extérieur n'existait pas pour nous. Mon monde à moi, la fête de mes yeux, l'ivresse de mon esprit et de mes sens, c'était Louise. J'oubliais tout le reste comme elle l'oubliait elle-même. Si, au lieu de l'été, nous avions eu l'hiver, notre ardeur eût été la même, car notre véritable soleil était en nous. Se suffire à deux, tel est le grand, le beau côté de l'amour. La passion vraie tient lieu de tout. Elle est l'infatigable inspiratrice du beau. Elle peut se passer de tout ce qui, en dehors d'elle, charme ordinairement notre vie : harmonies de la nature, promesses d'avril, splendeurs d'août, beautés mélancoliques d'octobre, parce qu'elle est elle-même tout cela. Quels beaux rêves ne fait-on pas, à deux, en décembre, près de son feu, quand la neige et la bise fouettent les carreaux ? La fenêtre est fermée alors et l'hiver attriste la nature, mais le printemps est dans la chambre.

IV

Telle était notre vie, et rien dans mes prévisions ne pouvait en altérer la sérénité, lorsque j'appris que ma sœur, qui habitait Poitiers, venait de tomber sérieusement malade. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour nous. Il fallait nous séparer, peut-être pour un temps assez long. Dans cette circonstance douloureuse, Louise fit preuve de beaucoup de résignation et d'un courage supérieur au mien.

— Tu ne dois pas hésiter, me dit-elle, il faut partir aujourd'hui même.

J'étais si peu préparé à un semblable malheur, que l'idée de ce prompt départ m'anéantissait. Il me semblait que notre beau rêve à deux était fini, et j'aurais voulu pouvoir le recommencer en fermant les yeux et en oubliant la funeste dépêche. Dans les moments de crise et pour tout ce qui tient au cœur, les femmes ont plus de force que nous. Elles luttent mieux contre la souffrance, elles l'affrontent avec plus de sérénité, sans doute parce que le plus grand acte de leur vie s'accomplit au milieu des douleurs. Louise fit taire ses propres inquiétudes et sut trouver des paroles pour me calmer : L'état de ma sœur n'était probablement pas aussi grave qu'on le disait; mon absence ne se prolongerait peut-être pas au delà de cinq ou six jours; c'était bien long sans doute, mais nous avions la vie devant nous, et la joie du retour effacerait les amertumes de la séparation; dans tous les cas, il fallait partir sans retard pour être revenu plus tôt, etc.

A ce moment je n'étais pas son amant, j'étais un frère, un fils qu'elle conseillait. Le devoir avait parlé

en elle et elle n'écoutait que lui. Elle m'eût tenu un autre langage en me laissant voir les perplexités de son cœur, que j'aurais peut-être commis la lâcheté de rester. Pourtant, ma première idée à moi aussi avait été de partir sur-le-champ ; mais le courage me manquait pour accomplir cette résolution, et c'était ce courage que Louise, en étouffant ses propres sentiments, s'efforçait de mettre en moi. Elle y réussit, car deux heures après l'arrivée de la fatale nouvelle, je montai dans un train correspondant avec celui qui, de Paris, devait me conduire à Poitiers.

Louise m'avait accompagné jusqu'à la station sans laisser rien voir du trouble de son âme ; sa pâleur seule me disait ses angoisses. On eût pu croire, à la voir, que je me rendais à Paris pour revenir dans la soirée. Elle eut même un sourire au moment où je la quittai pour monter en voiture. Mais quand le train se mit en mouvement, je la vis qui chancelait et s'appuyait contre le mur de la station. J'aurais voulu descendre et courir à elle, mais le convoi marchait déjà avec vitesse et je la perdis de vue aussitôt.

LOUISE

Rendu à la gare d'Orléans, j'écrivis à la hâte deux mots à Louise pour la supplier de me rassurer. Je lui disais que je l'avais vue s'évanouir, exagérant à dessein les choses pour que sa lettre fût plus longue.

J'arrivai à Poitiers le matin. Ma sœur était dans un état alarmant. Au moment où je me présentai pour la voir, on m'apprit que trois médecins se consultaient à son chevet. Mon beau-frère était désolé. L'aspect lugubre de cette maison me serrait le cœur et me jetait dans les plus noires idées. Quel contraste avec le petit paradis si riant et si frais où, quelques heures auparavant, je me livrais avec confiance à tout mon bonheur. L'âme humaine n'est pas assez forte pour ces cruels revirements, et quand elle les subit, elle palpite sous l'étreinte comme un oiseau blessé.

Dans la soirée, je courus à la poste; j'y trouvai une lettre de Louise en réponse aux quelques mots que je lui avais adressés de Paris. Elle s'attachait à dissiper mes inquiétudes au sujet de l'incident de la station. Elle se portait parfaitement bien, s'était résignée à une séparation de plusieurs jours, et m'en-

gageait à ne revenir que lorsque je serais tout à fait rassuré sur l'état de ma sœur.

Le caractère de Louise ne se démentait pas. De loin comme de près elle savait me donner un courage qui lui manquait peut-être à elle-même. Elle m'annonçait dans sa lettre qu'elle m'écirait tous les jours, et que, pour me rendre l'absence moins douloureuse, elle m'enverrait un petit journal de son temps. Elle serait, disait-elle, avec moi en l'écrivant, et je serais avec elle en le lisant. Je reçus en effet, les jours suivants, tous les détails annoncés et qui mereportaient par l'esprit là où j'aurais tant voulu être. Louise n'oubliait rien. Elle me tenait au courant de tout. Au nombre de pages surchargées d'une écriture rapide et presque masculine qu'elle m'envoyait, je sentais qu'elle mettait son bonheur à m'écire. Ces longues lettres, comme elle l'avait bien prévu, étaient la fête de mes yeux et la consolation de mon cœur. Je voyais tous les objets dont elle me parlait, et je la voyais surtout elle-même s'occupant avec amour de notre nid pour qu'il me parût encore embelli au retour. Dans une de ses lettres elle me disait : « Un premier bouton va fleurir sur nos ro-

siers thé. Si tu reviens demain, tu le trouveras ouvert; si tu ne peux être ici que dans deux ou trois jours, tu en trouveras vingt qui le seront. Tu vois qu'il y a des consolations à tout! » Une autre fois elle me disait : « Ma broderie avance. Cette occupation est, après ma correspondance, celle qui me rapproche le plus de toi. Elle me prend quatre ou cinq heures par jour. Au retour, j'espère que tu seras content de l'ouvrière et que tu lui feras ton compliment. »

J'étais arrivé à Poitiers un mardi; le samedi suivant je m'y trouvais encore. L'état de ma sœur n'avait pas empiré, mais on attendait d'un instant à l'autre une crise inévitable dont l'issue pouvait mettre sa vie en danger. Je n'entrevois pas la possibilité de regagner Conflans avant plusieurs jours, et je commençais à me résigner à mon sort, cherchant et trouvant de douces consolations dans les lettres que Louise m'écrivait, lorsqu'un incident tout à fait inattendu vint ajouter à mes perplexités et me décider subitement à prendre la route de Paris. Louise avait laissé passer un jour sans m'écrire! Vainement, dans la matinée du dimanche, je m'étais

rendu à la poste pour réclamer la lettre sur laquelle on m'avait habitué à compter : rien n'était arrivé pour moi. Rien au monde ne pouvait expliquer cette lacune à mes esprits troublés. Il faut, me disais-je, qu'un malheur lui soit arrivé. Je me reprochais alors d'être resté six jours éloigné d'elle. Je me disais que j'aurais pu, que j'aurais dû faire plusieurs voyages entre Paris et Poitiers, donner mes jours à Louise et à ma sœur, et passer mes nuits en chemin de fer. J'annonçai à mon beau-frère que j'étais obligé de retourner au plus vite à Paris ; je lui donnai l'assurance que je me hâterais de revenir, et je partis en emportant sa parole qu'il m'écrirait un mot dès le lendemain pour m'éclairer sur l'état de notre chère malade.

Je voyageai la nuit, en proie aux idées les plus sombres. Il était six heures du matin quand j'arrivai à Paris. Comme il n'y avait pas de train pour Conflans avant neuf heures, je pris une voiture de remise qui m'y conduisit. Mon cœur battait avec une violence extrême lorsque je sonnai à la porte du jardin. Il me semblait que j'allais apprendre un grand malheur. Mon domestique vint m'ouvrir. Son

visage, que j'interrogeai du regard, n'annonçait rien d'extraordinaire. J'entrai et je lui demandai des nouvelles de Louise, en me dirigeant à pas pressés vers le vestibule, lorsque Louise elle-même parut au haut de l'escalier.

— J'étais sûre que c'était toi ! dit-elle en s'élançant dans mes bras et en m'entraînant dans sa chambre.

Je la tins longtemps serrée sur mon cœur, sans pouvoir lui parler. J'étais si heureux que je n'aurais pas eu le courage de lui adresser un reproche, et que l'idée ne m'en vint même pas. Dans cette éloquente étreinte j'oubliai tous mes chagrins, et ma bouche, collée à la sienne, n'eût pu lui dire que des mots d'amour. Enfin Louise se dégagea de mes bras, elle s'assit sur un fauteuil en face de moi, me prit les mains et rompit le silence. Ses premiers mots furent pour me demander des nouvelles de ma sœur. Elle parut surprise et douloureusement affectée lorsque je lui appris que son état inspirait toujours de grandes craintes, et que je serais probablement obligé de retourner dès le lendemain à Poitiers. L'occasion se présentant alors naturellement de lui

parler de ses lettres, je lui dis qu'elles seules m'avaient soutenu pendant ces six jours de cruelles épreuves, et que j'avais conçues les plus folles terreurs, la veille, en apprenant à la poste qu'elle ne m'avait pas écrit le samedi.

Rien dans le ton dont je lui parlai n'annonçait que je désirasse une explication à ce propos. Je n'avais pas une minute douté d'elle, et mes seules préoccupations avaient eu sa santé pour objet. Complètement rassuré sur ce point, je n'en demandais pas davantage. Mes paroles n'étaient donc pas une question, encore moins un reproche; elles ne pouvaient accuser qu'une tendre sollicitude.

Louise parut le comprendre ainsi. Elle me dit qu'elle m'avait écrit le samedi comme les jours précédents, que seulement la lettre était restée inachevée jusqu'au lendemain, parce qu'au moment où elle m'écrivait, elle avait été subitement appelée à Paris pour une affaire pressée et importante. Elle ajouta qu'elle me donnait, du reste, ces détails dans la lettre elle-même, partie le dimanche, et qui se trouvait poste restante à Poitiers. Quelle était cette affaire? Louise ne me le dit pas, et je n'éprouvai

nul besoin de le lui demander. Je comprenais très-bien qu'elle eût ses petits secrets. Il y avait tout un côté de son existence que je ne connaissais pas. Jamais nous n'avions parlé de ses affaires personnelles ; je ne savais ni comment sa fortune, petite ou grande, était constituée, ni quelles mains l'administraient, ni quelle en était l'origine. La conservation de son bien est toujours une grosse affaire, et souvent une affaire difficile pour une femme. J'aurais donc trouvé superflues de plus longues explications, et je crus comprendre que c'était par un excès de délicatesse que Louise s'abstenait d'entrer dans d'autres détails.

Entre un homme et une femme qui se trouvent dans la position où nous nous trouvions l'un vis-à-vis de l'autre, la question d'argent ne se pose jamais sans alarmer de délicates susceptibilités. Il n'en est pas de même entre la femme entretenue et son amant. Ici l'amour est une marchandise dont le prix se discute effrontément, et l'argent joue le rôle visible et honteux que l'on sait. Cet amour ne ressemblait pas plus au nôtre que la nuit ne ressemble au jour. Jamais, très-certainement, il n'était venu à

l'esprit de Louise de se demander si j'étais riche, et jamais, de mon côté, je n'avais rien fait pour pénétrer le mystère de son bien-être. Jetés dans les bras l'un de l'autre par un sentiment irrésistible, nous n'avions rien vu au delà de notre passion. J'avais même quelquefois trouvé Louise d'une rigidité de principes qui m'interdisait jusqu'au plaisir de lui faire le plus insignifiant cadeau. Comme toute chose humaine a son côté misérable, il avait pourtant bien fallu régler entre nous certains détails d'argent. C'était elle qui s'en était chargée, en refusant obstinément ma collaboration sur ce point, sous le prétexte qu'elle seule savait ce qui se dépensait à la maison. En réalité, je crois qu'elle mettait une dignité particulière à tenir la balance égale entre nous, et je puis ajouter que j'aurais doublé mes revenus par mes seules économies si j'avais mené une telle vie pendant huit ou dix ans.

Les femmes comme celle-là sont assez rares à Paris, où les amours qu'on n'achète pas sont souvent ceux qui coûtent le plus cher. C'est qu'il y a peu de femmes, même parmi celles que l'on dit honnêtes, qui ne se considèrent comme un peu

dupes en amour quand on ne leur donne que de la tendresse. L'exemple de celles qui retirent de gros profits de leurs faveurs a gâté les autres.

Complètement rassuré sur la santé de Louise, je restai avec toutes mes inquiétudes au sujet de ma sœur. J'attendais avec une impatience facile à comprendre la lettre promise par mon beau-frère et qui devait décider de ma conduite future. Cette lettre arriva dans la matinée du jour suivant, et elle mit le comble à ma joie en m'annonçant que ma sœur se trouvait tout à fait hors de danger. La crise prévue était survenue dans la nuit même de mon départ, et elle avait eu l'issue la plus heureuse pour la malade. Mon beau-frère m'engageait trop à bannir mes craintes pour qu'il ne fût pas tout à fait rassuré lui-même. Il me disait de ne pas retourner à Poitiers, ajoutant que je verrais par ses yeux aussi intéressés que les miens à suivre attentivement la convalescence de la chère malade, qu'il m'écrirait tous les jours, et qu'il n'aurait probablement désormais que de bonnes nouvelles à m'envoyer.

Mon ciel, subitement assombri, s'était donc ras-

séréné avec la même rapidité. Nous allions pouvoir, Louise et moi, reprendre notre belle vie si cruellement troublée depuis huit jours. Cette idée remplissait mon cœur de joie ; Louise, de son côté, était toute tendresse. On eût dit que cette épreuve l'avait encore rapprochée de moi et la rendait plus aimante. Sa passion avait pris ce caractère particulier de soumission qu'inspire la peur de perdre l'objet aimé. Si j'avais été moins épris moi-même, j'aurais un peu souffert de ces attitudes d'esclave ; mais mon amour, non moins violent que le sien, s'alimentait de tout ce qui était elle ou venait d'elle, s'enivrait de ses paroles, de ses mouvements et de ses regards, quels qu'ils fussent. Et puis, j'avais eu grand'peur, moi aussi, et j'étais alors trop heureux pour ne pas voir toute chose avec des yeux ravis.

Cette seconde halte dans le bonheur ne fut, hélas ! que de courte durée. Les épreuves que je venais de subir n'étaient que les avant-coureurs d'un orage terrible qui se préparait à fondre sur nous. Louise avait-elle entrevu les sinistres rougeurs de l'horizon, et quand je jouissais du présent avec une foi complète dans l'avenir, les emportements extraordinaires

de sa passion voulaient-ils dire qu'elle prévoyait le péril, et qu'elle cherchait à m'enchaîner plus étroitement? Je suis tenté de le croire, aujourd'hui que je juge à distance les événements qui vont suivre et que je connais ce qui était alors un mystère pour moi.

Nous étions au mois de juillet. Trois semaines s'étaient passées depuis mon retour de Poitiers. Les nouvelles de ma sœur étaient excellentes; la convalescence suivait son cours, et tout faisait présager une guérison complète prochaine. J'étais aussi heureux qu'un homme peut l'être; je ne voyais pas de condition préférable à la mienne, et j'aurais été fort embarrassé si, comme au temps des vieux contes, quelque fée m'eût demandé ce que je souhaitais. Après avoir réfléchi, j'aurais probablement répondu : « La continuation de ce qui est. »

Un jour, vers cinq heures, nous étions au salon, Louise et moi, elle travaillant avec ardeur à sa gracieuse tapisserie, et laissant tomber de ses doigts les fleurettes les plus délicates; moi la regardant avec une admiration dont elle trouvait la brûlante expression dans mes yeux. Nous causions, et, comme

toujours, nous causions de nous, sujet de conversation inépuisable et toujours nouveau.

— Si tu veux, disait Louise, nous partirons d'ici très-tard, quand l'hiver nous chassera. Un automne à la campagne avec toi ! quel beau rêve après le rêve du printemps et ce lui de l'été !

Et comme je lui répondais que je lui avais confié ma vie, qu'elle seule déciderait désormais de tout, elle interrompit son travail, déposa son aiguille et ses fils de soie sur le canevas, me prit les mains et les porta à sa bouche pour les baiser.

— Louise, lui dis-je en riant, pourquoi m'embrasser les mains comme une petite fille ? Mon visage te fait-il peur ?

Elle me saisit alors la tête, l'entoura de ses deux bras, et la serrant avec force contre sa poitrine :

— Voilà, monsieur, me dit-elle, tant pis pour vous, c'est vous qui l'avez voulu !

Elle souriait aussi en prononçant ces paroles, mais je m'aperçus que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Allons, lui dis-je en l'attirant sur mes genoux

et en lui rendant toutes ses caresses dans un seul baiser, je ne te mettrai plus au défi puisque tu ne sais pas m'embrasser sans que tes yeux protestent contre ta bouche.

— Oh ! le menteur ! s'écria-t-elle d'un ton indigné ; demandez-moi bien vite pardon de ces vilaines paroles, ou je ne vous aime plus !

Elle s'était levée, et elle me regardait en se tenant debout devant moi. Ses longs cils trempés de larmes, d'une longueur et d'une épaisseur uniques, paraissaient bruns en ce moment, et donnaient à ses grands yeux bleus un éclat extraordinaire. On eût dit un soleil d'avril riant dans l'azur du ciel après une averse.

— Alors, sèche donc bien vite ces pleurs, lui dis-je.

Elle s'assit, porta son mouchoir à ses yeux, qu'elle essuya docilement, puis elle me dit d'un ton sérieux :

— Les rires sont pour le présent, et les larmes doivent venir du passé. Après un mois, je ne suis pas bien sûre que la source en soit tarie, et je n'o-

LOUISE

serais affirmer que je n'ai pas encore au cœur une petite plaie saignante que la joie irrite. C'est que j'ai tant souffert pendant ton absence ! Tu crois que je te disais tout ? Si je t'avais tout dit, tu aurais trouvé dans mes lettres plus de sanglots que d'encouragements ; mais je faisais violence à mes tourments, et tu n'en connaissais que ce que je voulais t'en montrer. J'ai recommencé un jour toute une longue lettre parce que mes larmes avaient inondé le papier sur lequel je t'écrivais. Tu avais bien assez de tes chagrins ! je les devinais, et j'en souffrais peut-être autant que de mes propres douleurs. Vois comme tu es injuste !

— Oui, lui dis-je, tu as raison, je suis un grand coupable, et je dois te demander pardon à genoux.

Je me disposais gaiement à prendre devant elle l'humble posture d'un écolier en pénitence, lorsque sa femme de chambre entra et lui dit qu'on demandait à lui parler.

Louise se leva vivement et me quitta. Quand elle revint au salon, quelques minutes après, elle était d'une pâleur qui me surprit et m'effraya.

— Grand Dieu ! m'écriai-je, que s'est-il passé ? qui as-tu vu ? Tu souffres ! parle !

— Mon ami, répondit-elle, il faut que je me rende à Paris sur-le-champ. Ne me questionne pas ; le temps me manquerait pour te répondre. Je revien-
drai ce soir, le plus tôt que je pourrai, et je te dirai tout.

— Louise, j'ai pleine confiance en votre loyauté. Dites-moi un seul mot et je vous laisse partir. Quelle est la personne que vous venez de recevoir ?

— Un domestique.

— On vous envoie chercher ?

— Oui.

— Qui ?

— Un ami.

— Ne puis-je vous accompagner à Paris ?

— Non.

— Partez donc, et n'oubliez pas que les heures que je vais passer à vous attendre seront des siècles.

Elle hésitait.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? lui demandai-je, en m'efforçant de paraître calme. Ne me laissez pas le temps de la réflexion, je serais capable de me conduire comme si je vous soupçonnais.

Elle s'élança à mon cou et m'embrassa avec une sorte de frénésie, puis elle disparut, et presque aussitôt j'entendis la porte du jardin qui s'ouvrait et se refermait. Elle était partie !

Où allait-elle ? Qui est-ce qui pouvait l'obliger à me quitter si brusquement ? Pourquoi sa pâleur et son trouble ?

Ces questions et cent autres se présentaient à mon esprit. Quand elle ne fut plus sous mes yeux, je me reprochai ma faiblesse et ma crédulité. Je me dis que j'aurais dû la suivre malgré elle. Un moment je fis même quelques pas vers la porte avec l'intention de courir au chemin de fer et de la rattraper. L'idée me vint aussi de questionner les domestiques. Mais je fus retenu par les assurances que je lui avais spontanément données, et par sa promesse qu'elle me dirait tout le soir même. Si

elle me trompe, me disais-je, tout sera fini entre nous, et je ne passerai même pas la nuit ici. Je me rappelai alors la circonstance de la lettre retardée d'un jour. C'est probablement, pensais-je, un événement semblable à celui qui a été la cause de ce retard. Louise ne s'appartient donc pas ? Un autre a donc sur elle des droits supérieurs aux miens, puisque, moi absent ou présent, il dispose de sa vie à son gré, l'appelle à lui d'un signe, à toute heure, et la courbe comme une esclave sous sa volonté. Mais, s'il en est ainsi, j'ai un rival et je ne suis que le second dans son cœur. Un rival ! cette idée me paraissait inadmissible. Elle était démentie par toutes les qualités qui m'avaient d'abord inspiré pour elle une vive amitié et plus tard un amour profond. Non, me disais-je, un cœur et un esprit comme ceux-là sont d'une trempe à part. La duplicité et le mensonge lui inspirent trop d'horreur pour qu'elle soit elle-même un mensonge vivant. Elle n'a ni les habitudes, ni les goûts, ni les relations des misérables créatures qui mènent de front plusieurs aventures en sachant mentir à toutes. Elle n'est pas faite pour le vice, et je la calomnie. Je

m'attendrissais alors sur la délicatesse de ses sentiments, tant de fois éprouvée et qui ne s'était jamais démentie. Je la voyais telle que je l'avais toujours vue : aimante, dévouée, simple, rayonnante de franchise, et je me sentais indigné contre moi-même de mes suppositions injustes. Puis la brutalité du fait me jetait de nouveau dans mes perplexités. Je comprenais que Louise pût être appelée à Paris ; mais ce que je ne pouvais expliquer que d'une manière blessante pour moi, c'étaient son trouble et la précipitation de son départ. Pourquoi cette pâleur et ces traits bouleversés, si elle ne se sentait pas coupable ?

Il y a, me disais-je alors, des femmes qui sont des chefs-d'œuvre de perfidie. Le souffle qui les a animées est sorti de la poitrine du diable lui-même. Elles ne sont que vice et trahison, et elles ont toutes les apparences de la vertu et de la candeur. C'est comme un fumier couvert de fleurs : on ne voit que les fleurs, on les admire, on les respire, on en jouit avec ivresse, jusqu'au moment où le fumier se révèle, en vous envoyant un jet de boue à la figure. Ces femmes sont nombreuses à Paris. Elles y sor-

tent, pour ainsi dire, d'entre les pavés. Toutes les classes de la société parisienne en ont de beaux échantillons. Louise est peut-être une de ces femmes !...

J'étais emprisonné dans un cercle étroit et j'y tournais avec une activité fiévreuse, passant de l'idée de la trahison de Louise à celle de son innocence, et me heurtant à ces deux oppositions comme à deux murs. Je marchais à grands pas dans le salon, et j'y serais probablement resté longtemps, si mon domestique ne fût venu m'avertir que le dîner était servi. Je me rendis machinalement à la salle à manger, et je m'assis à ma place ordinaire. En voyant la chaise vide qui se trouvait en face de moi, j'éprouvai un frisson au cœur. J'essayai inutilement de manger. Cette solitude subite m'anéantissait. Il me semblait que Louise était à jamais perdue pour moi, et je me pris à désirer ardemment son retour, plus peut-être pour la voir que pour entendre ses explications.

Je quittai la salle et descendis au jardin. Le jardinier arrosait les plates-bandes et le gazon. L'idée me vint de me fatiguer le corps pour détendre mon

esprit. Je me chargeai de la partie la plus pénible du travail, c'est-à-dire que je remplissais les arrosoirs en allant les plonger dans un petit bassin qui se trouvait à l'angle de deux murs, du côté de l'entrée. Le trajet était assez long ; je le faisais au pas gymnastique, et je le fis peut-être vingt fois, au grand étonnement et malgré les protestations du brave homme, qui affirmait que j'allais me rendre malade. Quand je cessai cet exercice, j'étais brisé. Je montai alors dans ma chambre et je me jetai sur mon lit.

Le jour commençait à baisser. Je fermai les yeux avec la volonté de dormir pour échapper aux idées qui m'obsédaient ; mais l'activité de mon cerveau me tint éveillé. Vers dix heures, je me sentis saisi par le froid. Mes habits s'étaient séchés sur moi et j'avais la fièvre. Une demi-heure après, un train arrivait de Paris, mais il n'amenait pas Louise, qui, dès lors, ne pouvait plus revenir que par le convoi de minuit et demi, à moins qu'elle ne prît une voiture. Je me déshabillai et me couchai. Je pris un livre et lus sans rien comprendre à ce que je lisais. Ma pensée était ailleurs. Dans l'état d'irritation ner-

veuse où j'étais, mon imagination s'obstinait à me montrer Louise coupable, et je ne cherchais plus à lutter contre cette pensée atroce. Je me la représentais avec un autre homme, dans ses bras, lui prodiguant ses caresses, se montrant avec lui d'autant plus tendre qu'elle le voyait plus rarement. Un moment l'illusion fut si complète que j'avais véritablement les deux personnages sous les yeux. Louise venait de regarder l'heure à sa montre. Elle était devant une glace et elle nouait les brides de son chapeau. Elle faisait ses préparatifs pour revenir ! Tandis qu'elle mettait ses gants et se dirigeait vers la porte, il la prit une dernière fois dans ses bras, la serra contre son cœur et lui donna un baiser qui la laissa tout étourdie et presque chancelante. « Attends ! m'écriai-je avec fureur, je vais te soutenir ! » Ces mots que j'avais dits tout haut me tirèrent de mon assoupissement, car j'avais fini par m'endormir, si l'on peut toutefois appeler sommeil cet état d'hallucination qui nous livre sans défense aux plus affreux cauchemars. Je me soulevai sur le lit, et comme j'essuyais la sueur qui ruisselait sur mon front, je crus entendre le bruit d'une

voiture dans la grande avenue. Je prêtai l'oreille. La porte du jardin s'ouvrit, et presque aussitôt le frôlement d'une robe de soie emplît de son bruit joyeux l'escalier qui conduisait à nos chambres.

Louise parut.

V

— Ami, dit-elle en comprenant tout d'un regard, pardonne-moi le mal que je t'ai fait !

Elle s'était jetée dans un fauteuil placé devant mon lit et elle m'avait pris les mains qu'elle baisait avec ardeur. J'étais si heureux de la revoir et elle paraissait si désolée, que je n'eus pas le courage de me montrer sévère.

— Ne parle pas de pardon, lui dis-je, tu ferais croire que tu m'as offensé. Mes craintes et mes

8.

mauvaises pensées ne résistent pas au bonheur de te revoir. Tout à l'heure j'étais le plus malheureux des hommes ; maintenant je suis rassuré et confiant. C'est ta seule présence qui vient d'accomplir ce prodige. Tu vois que je mets mon cœur à nu devant toi. Que ta franchise réponde à la mienne. Quelle que soit la confidence que tu as à me faire, je suis prêt à l'entendre, et si tu as quelque plaie cachée à me montrer, tu me verras me mettre de moitié dans tes chagrins. Je ne suis pas seulement ton amant, je suis aussi ton meilleur ami. Il n'y a qu'une chose que je ne te pardonnerais jamais, ce serait de m'avoir trompé, et si je te presse de t'ouvrir à moi, c'est que je suis bien sûr que tu n'as à me faire aucun aveu funeste à notre amour. Quand je te vois, il m'est impossible de ne pas croire que tu m'aimes comme je t'aime. Il y a cependant un mystère entre nous, un secret qui ne peut se prolonger sans danger pour notre bonheur. Tu dois sentir cela comme moi. Vivre comme j'ai vécu depuis ton départ, ce n'est pas vivre. Je ne répondrais pas de ma raison s'il me fallait subir une seconde épreuve semblable, et plutôt que de m'y exposer, je partirais d'ici

pour n'y jamais revenir, et tu ne me reverrais de ta vie.

— Tu parles comme je sens, dit Louise; et cependant au moment de m'ouvrir à toi, j'hésite. C'est qu'il y a des choses qu'une femme ne dit pas facilement, même à son meilleur ami, et surtout quand cet ami est son amant.

En disant ces mots, Louise se leva, ôta son châle et son chapeau, et revint prendre sa place dans le fauteuil.

Je la regardais avec attention : sa figure, que la lampe éclairait en plein, portait l'empreinte d'une grande inquiétude. Il était évident qu'un combat violent se livrait en elle. Elle tenait les yeux baissés comme pour m'empêcher de lire dans son cœur, ou bien elle les attachait sur les miens avec anxiété, cherchant sans doute à s'assurer si mes paroles étaient bien l'expression de ma pensée. Ce n'était pas l'attitude d'une femme coupable, mais celle d'un être irrésolu et qui doute de soi. Rien, du reste, dans sa personne, qui ne calmât mes alarmes. Elle était comme enveloppée dans un parfum de sincérité.

— Tu le vois, reprit-elle enfin, j'ai peine à me rassurer. C'est qu'il me semble, en consultant mon cœur, que moi je t'en voudrais si tu me faisais une confidence de la nature de celle que j'ai à te faire. Je ne suis pas la première femme que tu as aimée, cela n'est pas possible : eh bien ! je te fermerais la bouche de mes deux mains ou je me sauverais pour ne pas t'entendre, si tu voulais me parler du passé. L'amour véritable est exclusif et ombrageux ; il a des susceptibilités avec lesquelles il ne faut pas jouer. Es-tu assez sûr de toi pour m'écouter sans colère et sans mépris lorsque je te parlerai d'un autre ?

Ce début m'effraya, et je sentis le sang me monter à la figure. Louise disait plus vrai qu'elle ne le pensait. Elle entrevoyait un danger que je n'avais pas prévu et dont ses premiers mots me donnèrent la conscience en me frappant rudement au cœur. Je fis un effort sur moi-même pour paraître calme, et je lui dis :

— Il ne s'agit pas du passé, mais du présent. Pour l'un et pour l'autre, le passé a fini le jour où, me montrant ta chambre à coucher de Paris, tu m'as dit : « Aucun homme n'a jamais passé le seuil

de cette chambre. » Je n'ai pas oublié tes paroles, tu le vois ; ce sont bien celles que tu m'as dites. Chaque jour qui s'est écoulé depuis m'en a confirmé la sincérité. Je n'ai pas eu un instant de doute, et en ce moment même, après ce qui s'est passé, je te le répète, je suis troublé et malheureux, mais je ne doute pas. Tu ne me dois aucun compte de ta vie jusqu'au jour que je viens de rappeler. Tes secrets sont à toi ; garde-les ; je ne puis, je ne veux pas les connaître. Pour moi tu n'as existé que du jour où je t'ai aimée. Il faut, comme tu le dis, que les temps antérieurs à cette date bénie restent enveloppés d'obscurité, pour l'un et pour l'autre. Tu n'as rien à perdre à ce mystère. Mon imagination ne saura jamais te représenter autrement que le cœur haut et plein de nobles sentiments. Tu as donc raison, ne parlons pas du passé : il est couvert par notre amour. Qui dit amour dit confiance. Soupçonner c'est déjà moins aimer, puisque c'est croire moins digne l'objet qu'on aime. Mais nous ne pouvons faire que ce qui est arrivé aujourd'hui n'ait pas lieu. Il y a entre nous, depuis quelques heures, un secret qui nous trouble et menace notre bonheur. Notre

attitude l'un vis-à-vis de l'autre ne nous le dit que trop ! Tu dois donc parler. Veux-tu répondre à mes questions ?

Elle fit un signe de tête affirmatif, mais en se retirant avec une sorte d'effroi dans le fond du fauteuil où elle était assise.

— Pourquoi, lui demandai-je, as-tu mis tant de précipitation à te rendre à l'appel de cet ami de Paris ?

— Parce qu'il me faisait savoir qu'il partait ce soir même, et qu'il avait à m'entretenir longuement de mes intérêts.

— C'est donc ton homme d'affaires ? un parent ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Quels droits cette personne peut-elle avoir sur toi ?

— Sur moi, aucun. Sur ma fortune, les droits d'un ami qui est à la fois un confident et un conseiller.

Je réfléchis un instant et je lui dis :

— Il y a alors une seconde personne dont tu ne

parles pas, qui est liée intimement avec celle que tu viens de voir, et qui est absente en ce moment...

— C'est la vérité, dit-elle.

— Eh bien ! fis-je avec une sourde colère, mais sans m'emporter, j'en sais assez maintenant !

— Non ! cria-t-elle avec véhémence et en se levant, tu n'en sais pas assez ! Le malheur que j'avais prévu arrive. C'est toi qui l'as voulu ! Le soupçon vient d'entrer dans ton esprit, et, comme tu le disais tout à l'heure, tu m'aimes moins, ou plutôt tu me méprises déjà ! Mais tu es injuste, et je vais parler. Ce que j'aurais voulu te taire en te disant simplement : « Ami, je n'aime que toi et ne suis qu'à toi ! » je vais te le dire. Tu crois que c'est du présent qu'il s'agit : c'est du passé. Le présent, pour moi, depuis que je te connais, c'est toi et toi seul.

— Vous me l'avez prouvé aujourd'hui ! lui dis-je avec amertume.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il croit que je mens ! Faut-il que je sois déchue à ses yeux ! Voilà l'homme qui se croyait assez fort pour tout entendre ! Je joue ici mon bonheur et ma vie, écoute-moi donc. Quel serment faut-il que je te fasse pour te convaincre

de ma sincérité ? Tu n'as pas été mon premier amant ; je ne te l'ai jamais dit, je ne t'ai donc pas trompé. Voilà pour le passé. C'est du présent que tu as peur ? Rassure-toi. L'homme qui m'a aimée avant toi n'est plus qu'un ami pour moi, depuis que tu as pris sa place dans mon cœur. C'est lui qui a été trompé et non pas toi ; c'est lui qui aurait le droit de se plaindre, car lorsqu'il est parti, peu de temps avant que tu me fusses présenté, il m'aimait encore. Entre lui et moi tout est fini désormais, je le jure. J'attendais son retour pour le lui dire, mais je suis prête à le lui écrire sous tes yeux.

Louise avait parlé d'un ton qui ne laissait pas de place au soupçon. Je me sentis honteux de mon rôle, mais je m'affermis dans ma résolution de lui rendre sa liberté. Pour rien au monde, je n'aurais voulu qu'elle me fît le sacrifice que je la voyais prête à me faire. L'idée que je pouvais être cause de son malheur, de sa ruine peut-être, entra dans mon cerveau et devint ma règle de conduite. J'entrevois enfin la vérité dans sa nudité prosaïque : il était évident qu'elle était allée à Paris pour des affaires d'argent. Si je l'avais moins connue, je lui

aurais offert de grand cœur la moitié de ma fortune, pour lui donner le repos et la garder tout à moi d'esprit comme je sentais bien qu'elle l'était de cœur ; mais je savais qu'elle eût repoussé mes offres comme une injure. Il me tardait d'être seul pour me recueillir ; je voulus l'éloigner en la rassurant.

— Non, lui dis-je, n'écris pas. Tu n'as plus rien à faire ni rien à dire désormais pour que je sois aussi sûr de toi que je le suis de moi même ; cette lettre serait donc une imprudence inutile. Ta première pensée était la bonne ; quand *il* sera revenu, tu le verras ; tu ne peux avoir aimé qu'un homme digne de toi. Il t'aime probablement encore, car je n'admets pas que l'on puisse cesser de t'aimer ; pense à son chagrin, et ménage-le.

Tandis que je lui parlais ainsi, elle m'écoutait avec une inquiétude mêlée d'étonnement. Mon calme subit l'effrayait ; c'était elle qui, à son tour, doutait de ma sincérité.

— Tu ne m'aimes plus, dit-elle avec douleur, voilà la punition de ma franchise ! c'est la loyauté qui tue l'amour. J'aurais dû te tromper, inventer une de ces comédies impossibles qui réussissent

toujours ; te dire que je n'avais jamais aimé ni connu que toi : ton cœur et ton amour-propre se fussent mis d'accord pour me croire, et tu serais heureux. L'haleine la plus pure ternit un miroir : ainsi de l'amour. Mes paroles t'ont troublé ; elles m'ont perdue, je le vois, je le sens surtout ! et mon désespoir est de ne pas pouvoir les reprendre. Au fond, vous êtes tous les mêmes, et vous ne différez que par les nuances de l'éducation. C'est par le mensonge qu'on vous prend et par la fausseté qu'on vous garde ; les malheureuses qui font métier de leur amour le savent bien, et elles ne sont pas les seules !

J'avais voulu plusieurs fois l'interrompre pour lui dire qu'elle se trompait, que je l'aimais toujours autant ; mais elle ne m'avait pas laissé parler, et quand elle eut fini, elle cacha son visage dans ses deux mains et se mit à pleurer et à sangloter. J'étais profondément ému, et je sentais s'affaiblir ma résolution de la quitter, ou plutôt l'idée de cette séparation me paraissait barbare. J'attirai Louise vers moi, je baisai son beau front assombri, je m'efforçai de la calmer en lui répétant, en lui

jurant qu'elle était toujours la même à mes yeux ; puis, quand elle fut un peu rassurée , je l'engageai doucement à rentrer chez elle pour prendre un repos dont elle devait avoir grand besoin.

S'attendait-elle , après les émotions de cette longue scène, à un autre dénouement ? Comptait-elle sur une réconciliation définitive et scellée par nos embrassements ? Les femmes pourraient le dire. Toujours est-il qu'elle parut consternée en se levant, et qu'elle me dit adieu d'un ton désespéré. Rendue à la porte, elle s'arrêta, se retourna pour me regarder une dernière fois , puis elle ouvrit et disparut.

Malgré l'heure avancée et les fatigues du jour, je ne me sentais nullement disposé au sommeil ; je me trouvais même une vigueur d'esprit qui m'étonnait. L'incertitude est le plus grand de tous les maux ; c'est le plus lourd fardeau qui puisse peser sur notre esprit. J'étais soulagé d'un poids écrasant ; ma plaie la plus douloureuse s'était fermée ; les explications de Louise, sa noble indignation à la seule idée que je la soupçonnais, l'avaient cicatrisée comme un baume divin, et je me sentais tout

rafraîchi. J'allais pouvoir tenir conseil avec moi-même; je savais tout et je voyais toute chose sous son véritable jour. En consultant mon cœur, j'y trouvais la même tendresse pour Louise; je le lui avais dit et c'était vrai; mon plus grand bonheur eût été de continuer de vivre avec elle; je n'entrevois pas de joies comparables à celles que j'avais trouvées dans notre amour. Mais si mon cœur me disait de rester, de ne rien changer à mon existence, sous peine de me rendre le plus malheureux des hommes, une voix intérieure, qui me semblait être celle du devoir, me criait de partir. C'était elle qui m'avait donné ces apparences de froideur cruelle devant l'objet aimé; en son absence, elle devait prendre le dessus et dominer les élans de mon cœur.

Puisqu'il faut qu'un sacrifice soit fait par l'un ou par l'autre, me dis-je, c'est moi qui sacrifierai mon bonheur en m'éloignant d'elle; je ne veux pas être la cause de sa ruine. Elle appartient à son ancien amant plus encore qu'à moi, puisque c'est de lui, paraît-il, qu'elle tient sa fortune, ou plutôt qu'elle doit la tenir un jour. Entre elle et lui, malgré

les assurances qu'elle m'a données et qui ne m'inspirent aucun doute, il n'y a plus de place honorable pour moi ; je dois donc partir au plus tôt.

Tous mes raisonnements aboutissaient à cette résolution désespérée. Je sentais bien que je préparais mon propre malheur, et qu'en me séparant de Louise je brisais mon cœur à jamais ; mais une sorte d'exaltation, qui venait de la conscience et non pas du cerveau, m'encourageait à ce terrible sacrifice. Je n'hésitais pas, et je me montrais sévère pour moi jusqu'à la cruauté, parce que je me voyais en présence d'un devoir à remplir. Si je m'attendrissais, c'était sur Louise, et mes perplexités à ce sujet prouvaient et la foi que j'avais en elle et la profondeur de mon amour.

Je n'osais m'arrêter à l'idée du mal que j'allais lui faire, de crainte de faiblir. Comme ces criminels qui ferment les yeux en frappant, pour que la douleur de leur victime ne les désarme pas, je détournai ma pensée de Louise pour la reporter sur moi-même. Affermi dans mon projet d'une séparation immédiate, je me demandai quel aliment nouveau j'allais donner à mon esprit pour m'arra-

cher à mes propres tourments. Je ne vis d'allègement possible à mes maux que dans un long voyage, et je me décidai à l'entreprendre sur-le-champ. J'avais un ami intime à Florence ; je résolus d'aller le rejoindre et de passer quelque temps près de lui. Après cette première étape, me disais-je, je visiterai toute l'Italie ; je verrai Venise, Rome, Naples et la Sicile. C'était un projet conçu depuis longtemps, et que mon goût pour les beaux-arts m'avait toujours montré sous les plus riantes couleurs.

Si la vue de cette belle nature, de ces vieux monuments et de ces incomparables merveilles de la statuaire et de la peinture ne me donne pas l'oubli, me disais-je, c'est que la plaie sera incurable. Faisons-en l'expérience au risque même de ma vie. Je m'éloignerai d'ici demain au matin ; il ne faut même pas que nous nous revoyions, je ne serais pas assez sûr de moi. Je me rendrai à Paris, où je ferai à la hâte et secrètement mes préparatifs de départ, et dans deux ou trois jours je pourrai me mettre en route.

Je ne voulus pas cependant que Louise se méprît sur les motifs de ma résolution et qu'elle

l'attribuât à un ressentiment injuste. Je me levai, je m'habillai, et lui écrivis une longue lettre où je lui disais toute la vérité. Les expressions en étaient si naturelles et si loyales qu'elle était écrite, pour ainsi dire, avec le sang de mon cœur. En la lisant, Louise devait être bien persuadée que je l'aimais toujours autant, et que, si je m'imposais un sacrifice si cruel, c'était, non pas parce que j'avais des griefs contre elle, mais parce que je ne voulais, pour rien au monde, que mon amour troublât sa vie et compromît son avenir. Je savais que le seul moyen d'adoucir le coup terrible que j'allais lui porter, c'était de lui laisser la conviction profonde que je ne lui reprochais rien, non par charité ou indifférence, mais par esprit de justice. Je lui parlai peu cependant de mes propres douleurs, pour ne pas augmenter les siennes. Je la remerciai de tout le bonheur qu'elle m'avait donné, et dont le souvenir devait être à la fois, désormais, ma consolation et mon tourment, et je lui laissai entrevoir que, plus tard, si le temps et l'absence cicatrisaient mes blessures, je n'aurais pas de désir

plus ardent, de joie plus vive que de retourner près d'elle, pour lui tendre la main d'un ami.

Cette froide analyse ne saurait vous donner une idée de ma lettre, écrite sous l'impression des sentiments les plus opposés et les plus violents. Ces choses-là ne peuvent guère se raconter à distance. Qui m'eût vu, la nuit, à peine vêtu, les cheveux en désordre, le front chargé de nuages, le regard tantôt fixe et tantôt égaré, la main crispée sur le papier, faisant courir la plume, ou bien s'arrêtant incertaine et prête à déchirer les feuillets déjà remplis, m'eût pris certainement pour un fou. Quand un homme est capable de faire ce que je fis dans cette circonstance, c'est-à-dire de prendre à deux mains son cœur dans sa poitrine et de le serrer comme on serre un oiseau qu'on veut étouffer, soyez sûr qu'il n'est pas d'acte héroïque qu'il ne puisse accomplir. Si, pendant que je consummais ce cruel sacrifice, Louise fût venue me dire : « Ami, oublions tout pour ne songer qu'à notre bonheur ; je brise tous les liens qui ne viennent pas de toi, et je ne veux rien être que par toi, » je serais tombé à genoux, et j'aurais été le plus heureux des hommes.

La lettre finie, je me hâtai de la mettre sous enveloppe et de la cacheter pour m'ôter tout désir de la relire. Je n'étais pas assez sûr de moi pour la laisser sous mes yeux. Mécontent d'une phrase ou d'un mot, ne cherchant peut-être qu'un prétexte pour anéantir ces douloureux feuillets, j'aurais pu, dans un moment de lâcheté, les approcher de ma lampe et les brûler. La lettre détruite n'eût certainement pas été remplacée par une autre, ou plutôt, dans la disposition d'esprit où j'étais après cet effort suprême, je n'aurais repris la plume que pour demander pardon à Louise d'avoir pu vivre deux heures avec la pensée de la quitter et la cruauté de le lui dire. J'étais donc sur la pente de la défaillance, mais je le sentais, et le pli cacheté où j'avais mis tout mon courage était comme le bouclier qui protégeait ma faiblesse.

Mon projet étant de partir de très-grand matin, avant même le réveil de Louise, je ne me recouchai pas, de crainte de dormir trop tard et de manquer le premier convoi, qui passait à sept heures. Pourtant, je me sentais brisé, et mon pauvre cerveau aurait eu le plus grand

besoin de se rafraîchir un peu dans quelques instants de sommeil. Pour m'occuper, je procédai sans bruit à la visite de mes tiroirs, et j'y pris différents objets, dont je formai un petit paquet que je résolus d'emporter. Au nombre de ces objets se trouvaient les lettres que Louise m'avait adressées à Poitiers, y compris celle dont le retard m'avait tant tourmenté et qui m'était revenue à la campagne. Je voulus relire cette lettre, qui se rattachait à ma situation présente par un lien fatal. Arrivé au point où Louise s'était vue obligée de s'interrompre pour courir à Paris et me le disait, je sentis saigner de nouveau toutes mes blessures, et je souffris autant que j'avais souffert quelques heures auparavant, lorsqu'elle m'avait quitté si précipitamment. A ma douleur se mêlaient des élans de colère dont j'étais surpris. C'était le côté égoïste et presque sauvage qui se réveillait en moi :

Deux fois en quelques semaines, me disais-je, il s'est présenté une circonstance plus puissante que son amour et à laquelle elle m'a sacrifié sans hésitation ! Quel rôle misérable n'ai-je pas joué dans ces

moments-là ? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû m'éviter ces humiliations ? Est-ce que la première preuve de l'amour n'est pas le respect de l'objet aimé ? Pour rien au monde je n'aurais eu le triste courage de faire ce qu'elle a fait...

Chose étrange ! je me tenais ce langage et je me sentais ce nouvel accès d'indignation au moment où moi-même je venais de prendre un parti qui devait lui percer le cœur, en me décidant à la quitter, non pas pour une heure, non pas pour un jour, mais pour jamais ! Engagé de nouveau dans cette voie, mon esprit s'y enfonça aveuglément, et je puis dire stupidement, avec la rapidité et l'inflexible rigidité d'une locomotive sur ses rails. Je finis par me persuader que Louise n'avait pas fait ce qu'elle aurait dû faire et qu'elle s'était mal conduite envers moi. L'idée de la séparation avait donc décidément le dessus. Je dis décidément parce qu'il ne me restait plus guère le temps de me déjuger encore une fois et de m'attendrir. La pendule venait de sonner six heures. Le soleil, déjà haut à l'horizon, resplendissait sur la campagne et flamboyait à mes vitres. J'ouvris ma fenêtre sans

bruit pour jeter un regard d'adieu sur notre jardin. Il me parut plus beau que jamais. C'était comme une corbeille de verdure, de fleurs et de fruits. L'air était embaumé des parfums du matin. « Le bonheur était là, » dis-je tristement en détournant la tête pour ne pas céder au charme de toutes ces belles et douces choses, qui semblaient m'inviter à rester; « où le trouverai-je, maintenant? »

J'avais complété ma toilette et j'étais prêt à partir. Je pris le petit paquet préparé dans la nuit, ainsi que la lettre destinée à Louise, afin que mon domestique la lui remît aussitôt que mon absence serait connue. Je voulais qu'il vînt me rejoindre à Paris dans l'après-midi, et je me proposais de lui donner mes ordres pour qu'il réglât sa conduite selon ma volonté.

Le cœur serré, le visage pâle, tremblant comme un homme qui vient de commettre un meurtre, j'ouvris doucement la porte de ma chambre pour gagner l'escalier. J'y arrivai sans avoir fait aucun bruit, et je commençais à le descendre lorsque je me sentis toucher à l'épaule. Je me retournai avec effroi et je me trouvai face à face avec Louise !

Elle me fit signe d'entrer dans sa chambre.

— Tu pars, me dit-elle d'un ton désolé mais sans colère, tu me fuis; je l'avais prévu! J'avais lu ta résolution dans tes yeux hier au soir, et j'épiaais le moment de ta fuite. Il y a deux heures que je t'attendais, collée contre ma porte qui n'était que poussée, et prête à t'arrêter au passage. Ne me dis pas que je me trompe et ne te défends pas. Je devine tout et je comprends tout! Tu te rends au chemin de fer, et ton projet est de ne plus revenir ici. Cette lettre que tu tiens à la main, elle m'est destinée. Tu m'y fais tes adieux en me demandant pardon, et tu me dis que tu t'éloignes dans l'intérêt de mon avenir. C'est bien cela, n'est-ce pas? Tu vois que dans certains moments les femmes ont la lucidité des somnambules. Donne-moi cette lettre, si elle est bien pour moi.

Je la lui donnai. Elle brisa le cachet, parcourut les feuillets du regard, sans les lire, les froissa et les jeta sur le parquet en disant :

— Je sais tout cela par cœur! Ta main tremblait en m'écrivant : c'est ce que je voulais voir. Maintenant, ôte ton chapeau (elle me l'enleva elle-même,)

et dépose ton petit sac de voyage : le moment n'est pas venu pour toi de partir; *il faut* rester!

Elle avait prononcé ces derniers mots d'un ton presque impérieux qui me surprit et me blessa. Je la regardai avec étonnement.

— Tu vas me comprendre, dit-elle. Asseyons-nous là.

Elle me conduisit jusqu'à sa chaise longue, où elle me força de m'asseoir; puis, m'ayant pris la main, elle la plaça ouverte sous sa poitrine, à l'endroit de la taille, contre laquelle elle la comprima fortement avec ses dix doigts.

Je restai interdit et presque effrayé.

— Tu crois sentir les battements de mon cœur, reprit-elle après un instant; tu te trompes: ces tressaillements sont ceux d'un petit être qui respire en moi. Nous sommes deux qui te disons de rester. Tu vois bien que tu ne peux pas partir!

A cette révélation soudaine, je fus comme foudroyé. Je voulus parler, mais la parole expira sur mes lèvres, et je restai sans mouvement.

VI

—O Louise ! chère Louise ! m'écriai-je enfin, je suis un grand coupable, et tu ne me pardonneras jamais !

—Ne parle pas ainsi ! dit-elle , avec une ineffable douceur. Je n'ai rien à te pardonner, puisque je t'ai dit que j'avais tout compris. Tu as voulu faire ce que j'aurais fait si j'avais été à ta place et toi à la mienne. Nos deux cœurs se valent et sont formés l'un pour l'autre. Ils ont souffert les mêmes maux

et se consoleront dans le même bonheur. Notre petit consolateur est là. Tu l'aimes déjà, puisqu'il s'est fait sentir à ta main en attendant qu'il se montre à tes yeux. Quel trait d'union entre nous ! C'est surtout pour lui que je n'ai pas voulu te laisser partir. Si j'avais été seule, je ne t'aurais pas retenu ; je serais peut-être morte de douleur, mais je ne t'aurais accusé ni de cruauté, ni d'injustice.

— Tu vaux mieux que moi, m'écriai-je, et tu t'abaisses pour me faire croire que je suis à ton niveau ! mais je sens ma faute, et si je consens à me montrer indulgent pour moi-même, c'est que les sentiments que j'éprouve en ce moment me relèvent à mes propres yeux. Si tu savais ce qui s'est passé en moi tout à l'heure ! J'en suis encore troublé, et je me sens comme un homme qui s'éveillerait subitement dans un monde nouveau. Cette révélation inattendue et tes paroles m'ont rendu meilleur ; je crains de ne pas avoir assez de tendresse à vous donner à toi et à *lui*. Un enfant ! Quels devoirs ce doux mot n'impose-t-il pas ! Écoute bien ceci, Louise, et gardes-en le souvenir pour me confondre au besoin avec mes propres paroles : je suis à toi

corps et âme, et, quoi qu'il arrive, ma confiance ne se démentira jamais.

— Ne jure pas, dit-elle, et n'engageons pas l'avenir ! sachons seulement être heureux du présent, et pour en jouir, voyons-nous tels que nous sommes. Entre deux cœurs comme le tien et le mien, quand la confiance est égale et inaltérable, il faut tout se dire. L'amour vrai ne prend peur que des choses qu'il ne sait pas. J'ai compris cela trop tard. Notre malheur a été de nous être aimés sans nous bien connaître. Si j'avais fait de toi mon ami et mon confident avant que tu fusses mon amant, tu ne m'aurais pas moins aimée et nous aurions échappé à bien des tourments. Il est encore temps de revenir dans le bon chemin ; revenons-y. Tu viens de parler de ta confiance, et tu es sûr que désormais elle ne faillira pas : tant mieux ! car je veux t'entretenir longuement de moi, ramener ton esprit sur un sujet qui lui a été douloureux et compléter une confidence qui, si elle restait inachevée, te laisserait quelque chose à me pardonner. Pardon et oubli sont des mots qu'il faut remplacer par ceux de confiance et amour. Je veux que tu voies clair en

moi comme en toi-même. Je sens maintenant que tu ne m'en aimeras pas moins et que nous serons mieux l'un à l'autre quand je t'aurai tout dit.

— Parle, si telle est ta pensée, je suis prêt à t'entendre ; mais sois bien sûre que tu n'as plus rien à faire pour que je voie en toi la femme la plus digne d'estime et d'admiration.

— Merci ! dit-elle, d'un ton plein de reconnaissance. Ces bonnes paroles dissipent mes derniers scrupules. Je serais la femme la plus criminelle du monde, que je me sentirais, je crois, le courage de faire une confession générale. Mais le récit que tu vas entendre est des plus vulgaires. Mon histoire est celle de beaucoup de femmes, avec cette différence que la plupart de celles qui tombent dans le mal s'y enfoncent de plus en plus et finissent par perdre la conscience de leurs actions, tandis que moi je n'ai pas cessé un instant de faire des efforts inouïs pour m'élever au-dessus de ma condition et racheter par tous les autres côtés de ma vie ce qu'un seul côté avait de blâmable. La société que tu as vue chez moi, la considération dont elle m'entourait, l'inaltérable amitié de quel-

ques hommes distingués très-assidus à mes réceptions, sont autant de preuves de ce que je dis. Ces témoignages de respect et de franche cordialité étaient ma consolation et ma force. Ils me prouvaient à mes propres yeux que je valais encore quelque chose, et que je n'étais pas confondue avec les malheureuses pour lesquelles les hommes se ruinent en les méprisant. Je ne dois pas, du reste, n'attribuer qu'à ma bonne nature ces honorables sentiments. Ils m'avaient été comme révélés par celui qui, le premier, m'ouvrit les yeux sur les choses de ce monde et fut moins mon amant que mon guide et mon appui. J'étais dans la désolation et les larmes quand il m'apparut. Il se montra à moi comme un consolateur, et cette première impression, qui lui donnait un prestige particulier, ne s'est jamais complètement effacée de mon esprit.

J'avais dix-sept ans, j'étais mariée depuis quelques mois à peine, et je venais de perdre mon mari. Ce malheur me laissait sans ressources. Mon mari était fils d'un des plus humbles fermiers de l'homme qui devait bientôt jouer un si grand rôle dans ma vie. Nous habitions une pauvre ferme de

la Bourgogne. Un jour, comme j'étais à la fenêtre de ma chambre, regardant tristement sur le chemin désert, je vis tout à coup arriver au grand trot d'un beau cheval une élégante voiture, conduite par un jeune homme qui me parut avoir vingt-cinq ans au plus, et dont la boutonnière était décorée d'un ruban rouge. Il s'arrêta à notre porte, fit signe à un paysan de tenir son cheval, puis il entra chez nous. Que venait faire cet inconnu dans notre misérable maison ? Je serais bien descendue pour le savoir, mais je ne l'osai pas à cause de mon deuil tout récent. Mon beau-père et ma belle-mère l'avaient reçu, et je les entendais parler tous trois avec une certaine animation, mais sans qu'il me fût possible de saisir aucune de leurs paroles. Un vague instinct me disait pourtant qu'il s'agissait de moi et que c'était mon sort qu'on décidait. Ce pressentiment se changea en certitude lorsque j'entendis ma belle-mère prononcer mon nom. Alors je ne fus plus maîtresse de ma volonté. Poussée par une ardente curiosité, j'ouvris la porte de ma chambre et je m'apprêtais à descendre sur la pointe du pied quelques-unes des marches de l'escalier, ce qui m'eût permis

d'entendre sans être vue, lorsqu'un grand bruit se fit en bas : ils venaient eux-mêmes me trouver. Je n'eus que le temps de rentrer précipitamment, de refermer la porte et de retourner près de la fenêtre, où je m'assis. J'étais bouleversée.

— Voici M. le comte qui veut te parler, pour ton bien, dit mon beau-père aussitôt qu'ils furent entrés.

— Oui, pour ton bien, ajouta sa femme. Il a appris notre malheur, et il veut se charger de ton avenir. Tu sais que nous ne sommes pas riches !

Cette dernière parole, dite d'un certain ton, me blessa, et je sus mauvais gré au nouveau venu de me l'avoir attirée. Il s'aperçut sans doute de ma confusion, car son regard me demanda clairement pardon. Je lui présentai une chaise ; il s'assit ; nous étions seuls.

— Madame, me dit-il, en attachant sur moi des yeux pleins de bonté, vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. Je vous ai vue petite fille, venir plusieurs fois au château, et je me rappelle que mon père vous mettait sur ses genoux et vous embrassait. Depuis, je ne vous ai jamais complète-

ment oubliée. En apprenant le malheur qui vous a frappée, ma première pensée a été de venir franchement vous offrir mes services. Voici quel est mon projet. Je vais retourner ces jours-ci à Paris, où je suis retenu la plus grande partie de l'année. Je m'occuperai de vous y chercher une position honorable ; je vous avertirai quand je l'aurai trouvée, et vous viendrez en prendre possession si elle vous convient.

J'acceptai sans qu'il fût obligé d'insister. Derrière quel motif me serais-je réfugiée pour refuser ? Je comprenais tout ce qu'il y avait de cruel et d'intolérable dans ma position ; je ne voyais autour de moi aucune affection, aucun appui, et mon cœur ne s'était pas encore ouvert à la défiance. J'étais veuve, mais une veuve de dix-sept ans, dont les sœurs ont fait l'éducation dans une école de campagne, et qui a conservé sur les choses de ce monde toutes les illusions ou plutôt toute l'ignorance d'une petite fille. Et puis, le protecteur qui s'offrait à moi avait l'air si bon, si désintéressé, si plein du seul désir de m'être utile ! Non-seulement j'acceptai sans hésitation, mais au fond du cœur je me trouvais une

vive reconnaissance pour l'ami inattendu qui venait ainsi alléger mes peines et m'offrir son appui au moment où le ciel et la terre semblaient m'abandonner. Il partit en emportant l'assurance que je remettais aveuglément mon sort dans ses mains. Quinze jours après, je fus informée par une lettre qu'une vieille parente du comte, sur les renseignements qu'il lui avait donnés et le récit qu'il lui avait fait de mes malheurs, était disposée à me recevoir comme dame de compagnie et qu'elle m'attendait. La femme de charge du château avait reçu par le même courrier les instructions et les pouvoirs nécessaires pour m'accompagner jusqu'à Paris. Je fis aussitôt mes apprêts de départ, à la grande satisfaction de mon beau-père et de ma belle-mère, qui n'eurent ni une larme, ni un attendrissement vrai lorsque je leur fis mes adieux. A Paris, nous descendîmes, ma compagne et moi, dans un hôtel que le comte nous avait indiqué. Il vint nous y voir, et le jour même il me conduisit chez sa parente, qui me reçut avec une bonté dont je fus touchée jusqu'aux larmes. Mon petit logement était prêt. C'était une chambre charmante, meublée avec richesse. Quand

je m'y vis seule, je regardai avec étonnement et admiration les objets qui m'entouraient, n'osant pas croire que tout cela fût pour moi, écartant avec précaution les beaux rideaux de la fenêtre pour voir dans la rue, marchant sur la pointe du pied pour ne pas gâter les belles fleurs du tapis. Je croyais rêver; mais mon étonnement fut à son comble, lorsqu'une femme étant entrée avec toutes les apparences d'un profond respect, m'annonça qu'elle était à mon service et me demanda mes ordres. Je fus si troublée que je me sentis devenir pourpre. J'avais remarqué que celle qui m'offrait ainsi humblement ses services était beaucoup mieux habillée que moi. Cette circonstance confondait ma raison et bouleversait toutes mes idées sur les rapports des différentes classes entre elles. Ma femme de chambre (pour rien au monde je ne l'aurais appelée de ce nom alors) ne parut pas s'apercevoir de mon trouble. Elle me demanda si elle pouvait ouvrir le coffre contenant mes effets, pour les serrer dans les meubles. Cette proposition m'effraya. Pour la première fois je fus honteuse de l'indigence de ma garde-robe, et je ne voulus pas que les yeux de celle qui devait

me servir vissent de quelle toile grossière était fait mon linge de corps. Je lui dis que je me chargeais de ce soin et que je n'avais pas besoin d'elle en ce moment. Elle ouvrit alors l'armoire à glace et les tiroirs de tous les meubles, puis elle se retira. Je n'eus pas, du reste, à rougir longtemps de mes habits, car, dès le lendemain, la couturière de madame vint me prendre mesure de plusieurs robes. J'étais en grand deuil : je n'avais donc pas le choix des couleurs, mais j'appris que les signes extérieurs de la douleur ont eux-mêmes leurs modes et leurs élégances. Ces premiers détails doivent te faire penser que ce que l'on attendait de moi n'était ni bien pénible ni bien difficile. On me demandait une société plus qu'un service. J'étais dans la maison sur le pied d'une parente. Pendant les premiers jours, je marchai donc d'étonnement en étonnement ; mais je mettais mon amour-propre à n'en laisser rien paraître. Les femmes se font plus vite que les hommes à ces changements subits de position. Le lendemain de mon arrivée, pendant que je déjeunais avec madame, elle me mit au courant de mes fonctions. C'était d'une simplicité qui me charma : dé-

jeuner avec madame, lui faire une lecture, l'accompagner à la promenade dans sa voiture, dîner avec elle, lui tenir compagnie le soir, telles étaient les principales conditions du programme. Je n'avais qu'une crainte, celle de ne pas lire assez agréablement pour que ma maîtresse m'écoutât avec plaisir ; mais il paraît que ma crainte était puérile, car, après une première épreuve de quelques minutes, madame déclara que je lisais à ravir, avec un charme particulier, une grande finesse d'expression et que mon organe l'enchantait. Elle me questionna avec bonté sur mon instruction, me demanda ce que j'avais appris dans ma petite école de province, et s'abstint d'une surprise qui m'eût blessée lorsque je lui confessai que je ne savais à peu près rien. Elle m'annonça alors que son désir était de compléter mon éducation, et que toute la matinée, c'est-à-dire jusqu'à midi, heure du déjeuner, serait consacrée aux leçons de mes maîtres. Cette nouvelle me combla de joie. Je n'étais pas encore entrée dans le monde que déjà j'entrevois ses exigences. Je remerciai madame avec une effusion qui fit bien augurer de mes progrès. On me donna des professeurs d'his-

toire, de littérature, de musique et d'italien. Je commençais mon instruction à l'âge où les femmes finissent habituellement la leur ; mais je me promis de rattraper le temps perdu, et je tins parole.

Mon bienfaiteur, la première cause de tous les bonheurs qui m'arrivaient, laissa passer une huitaine de jours sans venir voir sa parente, ou plutôt sans se montrer à moi. Il voulait sans doute que je me fusse déjà un peu faite à ma nouvelle vie avant de me revoir. Il parut enfin, et quand je le vis je ne trouvai que des pleurs pour le remercier. Cette petite scène intime se passait au salon. Madame paraissait heureuse et fière de ces larmes, qui étaient le témoignage le plus éloquent de ma reconnaissance pour ses bontés. Quant à lui, il me prit la main et m'encouragea par de bonnes paroles, mais je le trouvais un peu froid. Il me semblait qu'il me traitait trop en petite fille et qu'en ce moment mes professeurs me nuisaient. Je remarquai cependant qu'il parut satisfait de ma personne. Il est vrai que la couturière m'avait transformée. Moi-même je ne me reconnaissais pas quand, seule dans ma chambre, je me regardais dans la glace de ma psyché. J'étais

surtout émerveillée du parti vraiment extraordinaire que ma femme de chambre, qui me coiffait, savait tirer de mes cheveux. Malgré cette réserve, que je ne comprenais pas alors, le comte me parut un modèle d'élégance et de distinction. Tandis qu'il s'entretenait avec madame, je le regardais à la dérobée. C'était un grand jeune homme brun, un peu maigre, à la mine sévère, au regard vif, à la parole facile. Contrairement à la plupart des autres visiteurs que j'avais vus jusqu'à ce moment, il parlait surtout de choses sérieuses. Madame l'écoutait avec une considération marquée. Il lui donnait des nouvelles politiques, réfutait les erreurs des journaux qu'elle avait lus, et lui parlait du roi et de la famille royale, qu'il voyait quelquefois. Tout cela était bien nouveau pour moi et m'intéressait beaucoup. A partir de cette première visite, il vint souvent, c'est-à-dire deux ou trois fois par semaine. Je le voyais toujours arriver avec une joie inexprimable, mais que j'appris bientôt à contenir. Lorsqu'il entrait, je remarquai que son premier regard était pour moi, de même que son dernier quand il s'en allait. Il s'informait de mes progrès avec sollicitude, comme

un frère l'eût fait pour sa sœur ; et quand madame, très-indulgente, se montrait encore plus enchantée que d'habitude de ma personne, il m'annonçait quelque beau cadeau, qu'il m'apportait lui-même. C'est ainsi qu'en très-peu de temps j'eus sous la main, m'appartenant en toute propriété, ces mille charmants petits objets d'utilité ou d'agrément qui sont quelque chose dans le bonheur d'une femme. Il n'oubliait pas non plus ma bibliothèque, qu'il avait entrepris de composer et qu'il enrichissait de nos meilleurs ouvrages classiques. Il venait rarement sans m'apporter quelque beau livre, richement relié, mais dont le fond avait encore plus d'éclat que l'habit. Il me le remettait en me complimentant, et madame me donnait un baiser sur le front. C'était ce qu'ils appelaient en riant leur petite distribution de prix. Il n'y manquait, en effet, que les couronnes. Je reçus ainsi, successivement et en très-peu de temps, tous les prix imaginables, y compris le prix de vertu, celui, à coup sûr, que je méritais le mieux.

Le père du comte, un des plus riches propriétaires de France, avait été pendant quinze ou dix-huit

ans le député de notre arrondissement. Il était mort laissant à son fils, maître des requêtes au conseil d'État, une fortune immense. Le comte, malgré sa jeunesse et ses grands biens, avait pris la vie au sérieux. L'exemple du père, travailleur infatigable, n'avait pas été perdu pour le fils. C'était un de ces rares jeunes hommes qui, malgré leur fortune, ne se sentent nullement déliés envers la société, et sont incessamment occupés du noble désir de faire quelque chose d'utile. Les habitudes de cette vie laborieuse se révélaient dans l'aspect un peu sévère de sa personne. En le voyant, on sentait qu'on n'avait pas devant soi un homme frivole, et quand il parlait on devinait un esprit supérieur. Ce n'était pourtant ni un pédant ni un discoureur : c'était une franche et loyale nature, que le sort avait placée dans une bonne voie et qui s'y était affermie en s'y trouvant bien. Il avait la gaieté naïve et spirituelle de l'homme pour qui la conversation est la récréation du travail. Son élégance n'empruntait rien à sa toilette. Sa mise était d'une simplicité presque sévère. Rien ne ressemblait moins que le comte à un homme à la mode. Il usait de sa fortune sans éclat et sans

bruit. Il était aussi loin de l'ostentation que de l'avarice. Il faisait beaucoup de bien, et se cachait pour le faire. L'hôtel qu'il habitait, l'ancien hôtel paternel, était superbe ; mais il se fût contenté d'un modeste appartement, pourvu qu'il y eût trouvé la tranquillité. Il avait de beaux chevaux dans ses écuries ; mais le plus souvent il sortait à pied, et jamais l'idée ne lui vint de faire étalage de son luxe pour le seul plaisir d'éblouir la foule. Il avait horreur de ces exhibitions en public qui sont la grande joie des parvenus. Toutes ces qualités, que je découvris successivement ou que je devinai, me frappaient par le contraste qu'elles formaient avec ce que je voyais des autres hommes. La première impression que j'en ressentis fut vive et douce ; mon admiration pour sa personne s'en augmenta, et je m'habituai à lui reconnaître en toute chose une supériorité marquée. Ce jugement de mon esprit était-il partial, ou bien mon cœur, tout plein de reconnaissance, égarait-il ma raison ? Encore aujourd'hui je crois à mon impartialité. Ce qui est certain, c'est que ma reconnaissance se changea insensiblement en un sentiment plus tendre, et que bientôt

il ne me fût plus possible de me dissimuler que j'aimais le comte.

Lui, m'aimait-il ? Je n'en fus bien sûre que lorsqu'il m'en fit l'aveu, et ce jour-là j'étais de nouveau dans la tristesse et le deuil. Madame venait de mourir. Après deux ans de l'existence la plus heureuse, je me retrouvais seule encore une fois. Je dis seule, parce que pour rien au monde je ne serais retournée chez mon beau-père et ma belle-mère. La petite paysanne avait été heureuse de les fuir : la parisienne n'aurait pu vivre un jour avec eux. Non pas que je me sentisse retenue à Paris par mes habitudes de luxe ; mais parce que je m'étais faite à la société des gens intelligents et qu'il ne m'eût pas été possible d'en voir une autre. J'avais dix-neuf ans ; mon instruction était plus variée et surtout plus substantielle que ne l'est ordinairement celle d'une femme ; la lecture des livres sérieux m'avait habituée à la conversation des hommes sérieux : qu'aurais-je été faire dans une ferme et comment y aurais-je vécu ?

Ma maîtresse, ou plutôt l'excellente amie que je venais de perdre, avait voulu m'être utile même

après sa mort. Au moment de faire ses dispositions dernières, elle avait pensé à moi, et je me trouvais comprise dans ses libéralités pour une somme qui me mettait désormais à l'abri du besoin. Le comte saisit avec chaleur cette circonstance pour m'offrir de nouveau ses services. Il me proposa d'administrer ma petite fortune, et s'efforça de me prouver que je ne devais pas quitter Paris. « La plupart de mes amis sont déjà les vôtres, me dit-il, restez-nous ! Vous souffrirez moins de votre changement de position en retrouvant autour de vous les mêmes visages. Vous avez besoin d'un ami intime, d'un protecteur dévoué : je serai l'un et l'autre. » Il plaidait une cause gagnée d'avance, car je n'avais jamais eu d'autre désir que de me laisser conduire par lui. Je le lui dis aussitôt, et mon acceptation parut le combler de joie. Tu devines le reste. L'amant ne cessa pas d'être l'ami, ou plutôt en devenant amant, l'ami redoubla de sollicitude et de soins. Pendant huit ans, car il y a huit ans que les événements dont je te parle se sont passés, le comte a veillé sur moi comme un père sur son enfant. Il a été mon frère et mon tuteur. C'est lui qui m'a conseillée et guidée. C'est lui qui a formé

ma société, cette société qui ferait honneur à une femme du meilleur monde, et qui a su me la conserver malgré ma position équivoque. Si je suis honorée et respectée, c'est par lui et à cause de lui. Ce que j'ai, ce que je sais, ce que je suis, je le lui dois. Il m'a fait l'existence la plus douce sans que jamais ma délicatesse ait eu à souffrir de ses bienfaits. Dans ses mains, ma petite fortune donne les produits d'une grande, et quand je lui témoigne mon étonnement à ce sujet, il me ferme la bouche en me disant qu'il m'a intéressée dans quelque affaire dont les résultats ont dépassé toutes ses espérances. Il me trompe sans doute, mais comment le lui prouver et comment lui en vouloir ? J'ai fini par me considérer comme étant un peu de sa famille, et mes scrupules se sont tus. Je ne sais si j'ai eu tort, car rien en moi ne me le dit. Il aurait voulu que j'eusse une voiture, m'assurant qu'il avait assez bien gouverné mes intérêts pour que je pusse me donner ce luxe sans les compromettre ; mais sur ce point j'ai résisté à toutes ses instances. J'ai accepté la position d'une femme heureuse et je n'ai voulu rien de plus. Je me suis réfugiée dans

une simplicité bourgeoise parce que tout m'y convenait : mes goûts et mon amour-propre. Le bruit et l'éclat m'eussent trahie en appelant l'attention sur moi. En me voyant au Bois, dans une voiture à moi, on eût demandé : « Quelle est cette femme ? » Qu'auraient répondu les méchantes langues et même mes amis ? J'aurais été confondue avec ce qu'il y a de mauvais dans Paris : j'ai voulu l'être avec ce qu'il y a de meilleur, et ce qu'il y a de meilleur c'est ce dont on ne parle pas. J'ai vu le bonheur là où il est en réalité : dans une vie réglée, dans un intérieur agréable, où vous n'admettez que les visages qui vous plaisent et les esprits qui vous charment ; dans le plaisir qui repose de l'étude et l'étude qui rend le plaisir plus vif. Je suis donc une femme bien peu semblable à celles parmi lesquelles, à la rigueur, on pourrait me classer. Je suis encore un peu la dame de compagnie, la lectrice. Je sens qu'il m'est resté quelque chose de mon ancienne profession, car on me juge froide et je sais qu'il faut me regarder au moins deux fois pour me trouver supportable. Je ne regrette pas ces apparences. Elles sont le bouclier qui protège mon iso-

lement. Il se peut qu'en me voyant on ne m'aime pas; il ne se peut pas qu'on me manque de respect. Je ne suis pas blessée de l'indifférence de la foule; je ne veux être aimée que par ceux qui me connaissent assez pour me voir telle que je suis, et je ne prétends qu'à l'amour d'un seul.

Quand je t'ai vu pour la première fois, j'étais seule depuis plusieurs mois déjà. Le comte était parti pour entreprendre le long voyage qu'il achève en ce moment. Chargé par le gouvernement d'une mission importante en Algérie, il a visité successivement et habité toutes les principales villes de notre colonie africaine. Sa dernière lettre, écrite à l'ami que je suis allée voir à Paris, est datée d'Alger. Elle dit qu'il s'apprêtait à revenir en France. Peut-être s'est-il déjà embarqué. Cet ami, le seul qui soit dans nos confidences, pense que le comte recevra aussitôt son retour, en récompense des capacités dont il a fait preuve pendant sa mission, le titre de conseiller d'État.

J'ai pu te dire, dans le temps, en te montrant ma chambre à coucher, que jamais un homme n'y était entré, car l'appartement que j'occupe en ce mo-

ment à Paris a été loué depuis le départ du comte. Je ne t'ai jamais trompé, même par insinuation; seulement, il y a des choses que je ne t'avais pas dites parce que je ne pouvais te les avouer sans me faire une certaine violence et que je craignais sottement de me perdre, c'est-à-dire de te perdre par des aveux trop complets. En répondant à tes questions que j'étais libre, je disais vrai. Je n'ai voulu ni te faire jouer un rôle indigne, ni donner un rival au comte. Je serais morte cent fois plutôt que de me rendre coupable d'un tel crime. Tu es entré dans mon cœur en maître, non pas du jour au lendemain, mais sans combat. Quand je me trouvais seule, j'étais effrayée du peu de résistance que je te faisais. J'ai été à toi, corps et âme, bien plus tôt que tu ne l'as cru. Ma propre audace me confondait, et je me suis surprise me demandant sérieusement si je n'étais pas une nature perverse. Que de fois j'ai pleuré! Pour me fortifier contre ton image, qui me poursuivait sans trêve ni merci, j'évoquais celle du comte, mais je la trouvais pâle et impuissante. Pourtant, qui m'eût dit à son départ qu'il ne serait bientôt plus pour moi qu'un ami, et

que je me donnerais à un autre, m'eût paru insensé. Je sens qu'en te faisant ces aveux je te donne la plus grande preuve possible de mon amour. Il y a probablement peu de femmes capables de pousser la franchise jusque-là. J'ai été ingrate et cruelle envers le comte ; ma conduite est peut-être odieuse ; mais mon excuse, si je puis être excusée, est dans son absence. Lui présent, je n'eusse pas succombé. J'aurais fui ou je t'aurais éloigné. Mais enfin il n'était pas là, et je n'avais que moi-même pour me défendre contre toi. Je ne me suis pas défendue. Mon cœur t'appelait et ma raison ne te repoussait pas. Ma conscience a été mise en paix par le sentiment profond, complet que je n'aimais plus que toi. Je crois qu'il m'eût été plus difficile de reprendre le comte pour amant, à son retour, que de ne pas être ta maîtresse. Je ne lui appartenais plus. Avec toi ou sans toi, il ne pouvait plus y avoir désormais entre lui et moi que des rapports d'amitié.

Tu vois clair maintenant dans mon cœur aussi bien que moi-même, et tu sais qui je suis. Je n'ai nul regret et je ne m'adresse aucun reproche. Une seule préoccupation me reste : éviter au comte tout

sujet de chagrin. Avec lui comme avec toi, je me sauverai par la franchise. Je n'ai pourtant pas eu le courage de lui écrire la vérité, mais il doit l'avoir apprise depuis longtemps, au moins en partie, par notre ami commun, qui a reçu toutes mes confidences. S'il ne sait pas encore que je suis à un autre, il sait que je ne serai plus à lui, et ses lettres n'en sont pas moins pleines des témoignages du plus affectueux dévouement. Il y exprime le désir de me voir aussitôt son retour. Ce désir est une loi pour moi, et pour rien au monde je n'y faillirai, dût-il m'en coûter ton amour, c'est-à-dire mon bonheur. Tu comprends cela, j'en suis sûre ! Deux fois depuis un mois on a cru qu'il allait arriver : la première, c'était le jour où j'ai laissé inachevés les feuillets que je t'écrivais ; la seconde, c'était hier. Maintenant on ne l'attend que plus tard. Je m'étais rendue à Paris avec la ferme résolution de ne lui rien cacher. Il est de ces hommes rares qui peuvent tout entendre et qui sont toujours prêts au pardon quand on leur parle avec sincérité. Ce que je n'ai pu faire hier, je le ferai aussitôt que je me trouverai en face de lui. Je n'aurai nul mérite à agir ainsi ; je le

connais assez pour savoir que je ne cours aucun péril et que l'idée d'une vengeance ne lui viendra même pas. Mais ce qui me relève à mes propres yeux, c'est que je n'agirais pas autrement si mes aveux devaient m'attirer son courroux, et me faire, du plus ancien, du plus éprouvé de mes amis, un ennemi mortel.

Sois donc sans inquiétude, laisse-moi suivre mon inspiration, aime-moi et ne te reproche rien. Pardonne-moi surtout de t'avoir laissé ignorer des circonstances qui devaient tant te chagriner un jour. Pouvais-je agir autrement, et ne t'aurais-je pas perdu en te faisant plus tôt ces confidences ? C'est la crainte et non la honte qui m'a fermé la bouche. Pour moi, même au prix des cruels tourments que j'ai endurés, je voudrais pouvoir recommencer la vie telle que tu me l'as faite depuis le jour où je me suis donnée à toi. Je n'y changerais rien, je te le jure, et le seul vœu de mon cœur c'est de te voir demain, toujours, tel que tu as été jusqu'ici.

VII

Tout entier sous le charme de la parole de Louise, je l'avais écoutée sans l'interrompre une seule fois. Je sentais bien qu'une femme qui parlait ainsi ne pouvait pas être une âme vulgaire, et loin de lui en vouloir de ses aveux, je me trouvais honoré de son amour. A l'attention que je lui prêtais, à l'expression de mes yeux, elle avait pu deviner bien avant la fin de son récit que sa cause était gagnée. Je voulus cependant qu'aucun doute ne lui restât dans l'esprit à ce sujet, et je lui dis tout ce que je pus

trouver de plus éloquent pour la rassurer. Je voulus surtout qu'elle sût bien que j'entendais désormais lui laisser une liberté absolue et qu'il ne m'arriverait jamais de prendre ombrage de ses actions. Je n'avais nulle violence à me faire pour lui tenir ce langage. C'était mon cœur qui parlait. J'étais heureux et confiant, et je le lui disais. Il me semblait qu'une nouvelle vie s'ouvrait pour moi, et je m'en félicitais comme on se félicite du retour d'un bonheur que l'on croyait perdu. Je me promettais de l'aimer avec plus d'ardeur encore que par le passé. Je n'apercevais aucun sujet d'inquiétude autour de moi ; je voyais sur nos têtes un ciel sans nuages, et je bénissais l'incident douloureux qui avait dissipé toute équivoque entre nous.

Ma conduite ne démentit ni mes paroles ni mes résolutions. Il est vrai que Louise n'avait jamais été plus séduisante. La certitude que ma foi en elle était entière et que rien ne pourrait l'altérer l'avait pour ainsi dire complétée. Je lui trouvais des attraits qui me semblaient nouveaux et qui véritablement ne m'avaient pas frappé jusque-là. On eût dit que les pleurs qu'elle avait versés

étaient retombés sur elle en rosée bienfaisante et l'avaient ravivée. Elle était à moi avec un abandon et une ivresse qui doubleraient le prix de son amour et m'attachaient à elle par des liens que je jugeais indestructibles.

Ce n'était plus seulement, je le sentais bien, la maîtresse qui m'aimait, c'était la mère de notre enfant, et, comme elle l'avait dit, elle m'aimait déjà pour deux. Les journées que nous passions alors étaient délicieuses. Toutes pleines de notre bonheur, elles s'ajoutaient les unes aux autres comme les anneaux d'une chaîne fleurie. La seule imagination n'invente rien de pareil.

Il n'y a peut-être pas un homme sur mille qui puisse, sans se faire illusion, se dire qu'il a possédé entièrement, corps et âme, la femme que lui-même il aimait le plus. Recevoir autant qu'on donne, telle est la formule de l'idéal ardemment poursuivi; mais l'amour n'égalise pas, il compense, et, dans cette association étroite de deux cœurs, il est ordinaire de voir l'un apporter peu quand l'autre apporte beaucoup. Presque tous pourtant nous avons cru au moins une fois en notre vie, à cette possession

absolue. C'est que la nature est prévoyante et qu'elle sait nous mettre à propos un voile épais sur les yeux.

Comme notre retraite nous parut plus charmante encore après cet orage ! Avec quelle ardeur nous nous appliquâmes à l'embellir ! Il semblait, à nous voir, que nous dussions y passer toute notre vie, que l'année n'aurait pas d'hiver et que notre bonheur n'aurait pas de fin. Nous étions au cœur de l'été, au mois d'août, et le soleil brûlait les champs. Chez nous, il faisait bon et frais. Les passants de l'avenue s'arrêtaient à l'ombre des beaux arbres qui se penchaient sur le mur du côté de l'entrée, et leurs élans d'admiration arrivaient souvent jusqu'à nous. Ils pressentaient que l'on devait être heureux dans cet enclos fleuri, et ils le disaient tout haut. A peine pouvaient-ils, cependant, entrevoir, à travers le treillage qui surmontait le mur et d'où tombaient de blondes cascades de clématites, le côté le moins beau du jardin. Mais la maison que le bonheur a choisie est comme une cassolette qui se trahit par ses parfums : elle rayonne au dehors. Que n'auraient pas dit les pas-

sants s'ils avaient pu ouvrir la porte et entrer ! Moi, qui connaissais pourtant si bien notre retraite, je n'y revenais jamais, après une absence de quelques heures, sans la trouver incomparablement plus belle que toutes les villas des environs. Quand mes affaires m'appelaient à Paris (ce qui m'arrivait bien rarement), je n'avais qu'une préoccupation : rentrer le plus tôt possible. De retour à la station, je prenais le pas de course et j'arrivais haletant. A peine rendu au jardin, je me sentais rafraîchi. Tout riait autour de moi et me faisait fête. Il y avait dans cette parcelle de terre une incroyable exaltation de mouvement, de sève et de vie. Hors des étroits sentiers ménagés pour la promenade et la circulation, il eût été impossible de trouver un demi-pied de terrain qui ne fût pas utilement employé. Attirés par la fraîcheur du lieu, les oiseaux voletaient par bandes joyeuses sous les berceaux, tandis qu'une prodigieuse quantité de beaux papillons et de riches scarabées butinaient sur les plantes. Tous ces hôtes ailés, de tailles et d'allures diverses, charmants par leurs voix ou par leurs vives couleurs, sillonnaient incessamment l'air,

allant de branche en branche ou de fleur en fleur, s'enivrant du fruit piqué par leur bec ou du pollen aspiré par leur trompe invisible. Plus bas, sur le sol, bruissait sans se montrer ou se mouvait dans une activité silencieuse tout un peuple d'insectes. La vie était partout, parlant à l'œil ou à l'oreille. A cette époque déjà avancée de l'année, la végétation avait pris ces teintes brunes qui sont, pour les plantes, comme le signe extérieur de la virilité. La vigne étalait ses larges feuilles, parmi lesquelles se montraient de nombreuses grappes encore vertes, mais que le soleil troublait sous ses baisers ardents. Entre les ceps de vigne, de distance en distance, nos pêchers nains, crucifiés en espaliers, étendaient leurs branches chargées de joyeuses promesses. Le dessus des murs se hérissait d'une multitude de graminées de formes bizarres, entremêlées de touffes de liserons, de chèvrefeuilles et de pétunias que la brise balançait comme des chevelures. Parmi les arbustes disposés en massifs le long des sentiers, les groseillers suspendaient leurs brillants joyaux de corail; les merisiers laissaient pleuvoir leurs dernières petites baies rondes et noi-

res comme des gouttes d'encre, et les poiriers montraient de superbes fruits ambrés qui n'attendaient plus qu'un peu de vermillon pour attirer la main. Tous ces arbres réjouissaient l'œil par leurs richesses présentes ou leurs promesses. J'étais étonné du vif intérêt que m'inspiraient ces petites choses. Je les aimais en propriétaire et en amoureux. Lorsque parurent sur notre table les premières fraises cueillies par nos mains, ce fut pour nous une joie folle. Nous avions travaillé bien longtemps au soleil pour faire notre récolte, mais combien nous étions récompensés de nos fatigues ! Et ces fatigues elles-mêmes n'avaient-elles pas été un plaisir ? Chaque jour apportait ses joies, les unes attendues, et ce n'étaient pas les moins vives, les autres qui nous prenaient pour ainsi dire par surprise. Nous commencions notre journée sans projet arrêté. Jamais, je crois, il ne nous était arrivé d'en régler d'avance l'emploi ; mais quand venait le soir, il se trouvait que cent choses imprévues avaient pris tout notre temps et précipité les heures. Nous nous serions désolés si nous n'avions eu pour consolation le bonheur du présent et les promesses du lendemain.

Mon tempérament s'accommodait, du reste, à merveille de cette vie sans contrainte, dégagée des soucis et des préoccupations du monde. Je ne m'étais jamais si bien porté : mon corps s'était habitué à la fatigue, au grand air, au soleil, et j'aurais pu, comme un vrai campagnard, travailler pendant tout un jour dans les champs sans compromettre ma santé.

Le temps marchait. Après les lilas avaient fleuri les acacias, puis les tilleuls et les jasmins, et enfin les dahlias. C'était alors leur tour. Nous en avions de superbes du côté de l'avenue. Ils s'étaient élevés, en moins de deux mois, à une hauteur d'homme, et portaient curieusement leurs têtes rondes et ruchées jusque sur le treillage du mur comme pour voir ce qui se passait au dehors. C'étaient nos sentinelles avancées. Dans les plates-bandes, les balsamines avaient aussi grandi, remplaçant, entremêlées aux géraniums, les joyeux pieds d'alouettes, qui eux-mêmes avaient succédé aux giroflées et aux primevères.

Si l'œil était réjoui par le côté du jardin qui précédait la maison, il l'était bien plus encore par l'au-

tre côté, celui où se trouvaient le parterre et la pelouse. Là nous étions tout à fait chez nous. Indépendamment des murs de clôture, de grands arbres élevaient entre les voisins et nous un épais rideau de verdure qui nous mettait complètement à l'abri des regards. Le fond donnait sur une partie boisée et sur les champs. De ce côté, on peut dire que la maison baignait dans les fleurs. Les chèvrefeuilles, la vigne vierge et les jasmins entrelacés en tapissaient toute la façade jusqu'aux fenêtres du premier étage. L'escalier montait entre deux épaisses touffes de beaux rosiers ; à leurs pieds couraient des losanges de verveines, d'héliotropes et de géraniums. Des buis verts, épais et taillés avec soin, emprisonnaient les deux corbeilles, d'où s'élevaient des parfums qui, à certaines heures de la journée et principalement le soir, emplissaient tout notre enclos. Entre la maison et la pelouse, j'avais fait placer de beaux orangers qui complétaient l'ornementation du jardin en lui donnant cette apparence d'élégante richesse qu'on ne trouve guère que dans les grandes propriétés. Notre nid était petit, mais il était si touffu qu'on n'en voyait pas les limites et

qu'on pouvait le croire grand. Toutes les parties en étaient soignées avec amour. Quand le jardinier s'occupait des fleurs, je le suivais pas à pas dans son travail. Il était l'ouvrier et j'étais l'artiste. J'achevais les belles choses qu'il n'avait qu'ébauchées, comme le sculpteur achève les détails de la statue que ses élèves ont mise au point. Souvent Louise se joignait à moi, m'inspirait de ses idées ou m'aidait de ses mains, et de cette collaboration délicieuse naissait toujours quelque gracieux prodige qui nous ravissait.

Après le dîner, nous venions ordinairement nous asseoir au bas du perron, dans la grande ombre obliquement descendue des arbres de droite. Cette ombre coupait le jardin en deux, laissant la partie gauche chaudement éclairée par le soleil qui s'abaissait à l'horizon. Dans cette zone lumineuse, le faite des arbres se frangeait de reflets dorés et les murs prenaient des tons roses que nous ne nous lassions pas d'admirer. Tout, du reste, pour nous, était sujet d'admiration : le ciel et la terre, les arbres et les fleurs, l'hirondelle qui plongeait dans la verdure de notre pelouse comme dans l'eau d'un

bassin, le phalène qui semblait compter nos œillets dans sa course brisée, et, plus tard, l'insecte nocturne qui nous effleurait dans son vol rapide et nous disait à l'oreille des mots inconnus.

Louise avait apporté sa tapisserie, et elle y travaillait aussi longtemps que le jour le permettait. Ce bel ouvrage touchait à sa fin. Encore quelques semaines, et la dernière fleurette tombait de ses doigts sur le canevas. Tandis qu'elle brodait, nous causions, ou bien nos yeux seuls se parlaient : ils se comprenaient si bien ! Le jardinier parti, le soleil couché, les oiseaux endormis dans les fourrés, nous rentrions, après avoir fait une dernière fois le tour de notre petit domaine. Louise frissonnait en sortant de cette immobilité de plusieurs heures. La rosée mouillait ses pieds, et la brise, plus fraîche, poussait ses cheveux sur ma figure. Elle avait alors des terreurs d'enfant. Le moindre bruit l'effrayait. Nous avions aussi parfois de ces belles nuits qui vous retiennent dehors par un charme irrésistible : nuits fortunées, calmes et tièdes, que la lune argente et qui sèment de vers luisants les chemins et la mousse des bois. Alors nous ne pouvions nous dé-

cider à rentrer. Minuit nous surprenait dehors, émus, pleins d'admiration pour la magnificence du spectacle qui nous entourait et de reconnaissance pour l'auteur de toutes choses, qui avait fait la nature si belle, le ciel si étincelant, la brise si caressante, les échos si pleins de chants et nos cœurs si pleins d'amour ! Combien dans ces belles heures, que le citadin ne connaît guère, les intérêts ordinaires qui font agir les hommes me paraissaient mesquins, leurs passions puériles et leurs buts méprisables ! Il me semblait que la science de la vie descendait en moi et que j'étais plus près de Dieu. Je me trouvais meilleur parce que je me sentais détaché de tout, excepté du beau et du bien.

Le monde n'allait pas au delà de l'espace qu'embrassaient nos yeux, monde enchanteur, plein de blanches clartés, de parfums, de chants d'oiseaux, d'aspects gracieux et de vagues perspectives. C'était comme un beau rêve, et j'aurais cru rêver en effet si la main de Louise, en serrant de temps en temps la mienne, ne m'eût rendu au sentiment de la réalité. Dans la vie ordinaire que l'homme s'est arrangée au milieu de la société, il s'est fait des bonheurs fac-

tices qui l'ont dépravé ; il ne sait plus jouir des choses vraiment belles, et le plus souvent il ne parle des beautés naturelles que par ton et sans les sentir. Ses goûts sont pervertis. Qu'ils sont nombreux les insensés qui, mettant l'œuvre de l'homme au-dessus de celle de Dieu, n'aiment les champs qu'en peinture et affirment qu'il n'y a pas de si belle femme dont la beauté ne puisse être éclipsée par l'invention d'un artiste ! Comme si quelque chose venait de nous ! Comme si ce que nous appelons invention n'était pas toujours un emprunt fait à la nature, une copie, et par conséquent une œuvre inférieure ! Je m'applaudissais de ne pas être de ceux-là, de trouver encore en moi assez de naïf enthousiasme pour admirer les choses vraiment dignes d'admiration, et assez de foi et de droiture d'esprit pour les rechercher. Je me retrempais, pour ainsi dire, dans ces joies pures, et je m'y fortifiais l'âme comme on se fortifie le corps dans l'onde incorruptible de la mer.

Quand une de ces belles nuits, si rares qu'on les compte dans tout le cours d'un été, nous surprénait assis devant la maison et nous tenait comme

baptifs dans notre ivresse, je ne rêvais pas de bonheur plus grand que celui que j'éprouvais. Je ne désirais rien au delà. J'étais fasciné par ce qui m'entourait. Louise était si belle au milieu de toutes ces beautés naturelles qui l'encadraient si bien ! Un oranger joyeux, tout ruisselant des blanches lumières de la nuit, laissait filtrer sur son visage et son cou des clartés mobiles et métalliques; des lueurs phosphorescentes couraient dans ses cheveux d'or; ses yeux, grandis encore par la demi-obscurité, avaient un éclat extraordinaire. Nous étions si bien à l'unisson qu'il semblait que nous n'eussions à nous deux qu'une seule âme et qu'une seule intelligence. Il lui arrivait souvent de dire ce que je pensais au moment même où je le pensais. Si nous nous fussions moins aimés, ces coïncidences étranges et répétées nous auraient effrayés; mais se seraient-elles produites si nous nous fussions moins aimés? C'était à croire que d'invisibles esprits nous soufflaient les mêmes choses à l'oreille, ou plutôt que nous échangeions nos âmes avec nos regards.

Elle se voyait en moi et je me voyais en elle, comme deux personnes, en se rapprochant, réflé-

chissent réciproquement leur image dans l'émail profond de leurs yeux.

Ce magnétisme nous poussait avec violence dans les bras l'un de l'autre. J'allais à elle comme l'acier va à l'aimant. Nous quittions le jardin, entraînés par la passion et pressés l'un contre l'autre comme deux feuilles que le vent chasse sans les désunir. Nous étions dans sa chambre ! A partir de ce moment je ne la voyais plus qu'à travers un nuage qui l'embellissait encore. Ce n'était plus une femme, c'était une vision. Elle avait des forces d'attraction prodigieuses ; ses moindres mouvements, ses paroles, le timbre de sa voix, tout en elle me ravissait. Quelquefois elle se mettait au piano, mais elle n'y restait pas longtemps. Elle savait bien que je ne voulais qu'elle. Je la suivais de l'œil avec une curiosité impatiente et inquiète, et je la laissais rarement achever en paix ses petits préparatifs du soir. Elle cherchait à m'éviter, sachant qu'elle n'aurait pas la force de se défendre. Elle se déshabillait dans l'angle de la chambre le plus éloigné du fauteuil où j'étais assis, me recommandait, moitié rieuse, moitié craintive, d'être sage, me suppliait à mains

jointes de ne pas la troubler; mais le moyen d'être calme devant un pareil spectacle? Dans toutes ses poses, soit qu'elle arrondît ses beaux bras nus autour de sa tête pour mettre en boucles une partie de son étonnante chevelure, soit qu'elle les ramenât devant elle pour dégrafer le corsage de sa robe, Louise était la grâce même. Je n'avais alors, je l'avoue, qu'une pensée : la prendre dans mes bras; et la plus belle de ses attitudes à mes yeux était celle que la passion lui donnait lorsque, frémissante et pâle, elle y tombait vaincue par mes caresses.

Louise avait conservé toute la souplesse et toute l'élégance de sa taille. Son embonpoint gracieux la rendait plus belle encore. Hogarth et Balzac, ces deux fanatiques de la ligne ondulée, dont ils ont fait avec raison l'emblème de la beauté, fussent tombés en adoration devant elle. Rien n'était beau comme ses épaules et sa poitrine, si ce n'est le reste de son corps. Je ne lui connaissais aucune imperfection. Si, par un de ces miracles dont parle la fable, on avait pu la changer en statue et la placer, pleine de vie mais dans l'immobilité du marbre, sur un piédestal, on l'eût citée comme le chef-d'œuvre de

l'art. Mais elle ne songeait guère aux hommages de la foule. C'était la femme la plus simple et la moins coquette qui se pût voir. Au dehors, avec son visage peu régulier et dans sa tenue bourgeoise, nul n'eût soupçonné qu'elle était une admirable créature et la plus désirable des femmes.

Cette indifférence des inconnus faisait sa joie. De moi-même, ce qu'elle voulait c'était mon amour et non pas mon admiration. Il lui était arrivé plusieurs fois, quand je lui parlais de ses charmes, de me fermer la bouche avec la main et de prendre un air boudeur :

— Tu m'aimes donc, disait-elle, parce que tu me trouves belle ; c'est-à-dire que si demain ce que je puis avoir de beau devenait laid, tu ne m'aimerais plus ?

Cette pensée, que rien ne justifiait, étant venue plusieurs fois sur ses lèvres, je m'étais habitué à l'admirer sans le lui dire, comme on admire le soleil.

N'allez pas croire pourtant que ce fût une femme froide. C'était la passion même, mais la passion muette, dont l'éloquence parle au cœur et non pas

à l'oreille. Son silence était sa pudeur. Dans nos heures d'ivresse, aussitôt que mes lèvres l'avaient effleurée, elle était comme magnétisée et m'appartenait corps et âme. Ses yeux se voilaient, sa bouche murmurait des mots inintelligibles, son visage pâlisait, et sur son front, imprégné de moiteur, se dessinait le gracieux réseau de ses veines bleues et fines. Ses mains serraient les miennes avec une force surprenante. On eût dit qu'elle avait des muscles d'acier et que son beau sein, blanc et froid comme le marbre, emprisonnait un volcan. Lorsque je la quittais, ses yeux s'emplissaient d'effroi, ses bras entouraient ma tête, et sa bouche, qui essayait de sourire, se posait pâle et glacée sur mon front : c'était le baiser de l'amie après ceux de la maîtresse. Nous nous séparions alors en nous disant à demain, oubliant que le temps avait marché et que nous étions déjà à ce lendemain.

Le mois d'août ne fut qu'un beau rêve. Tout était joié pour nous et rien ne nous sollicitait à modifier notre vie en quoi que ce fût. Je n'allais plus à Paris, et Louise se trouvait si bien dans notre coquette

chartreuse qu'elle n'avait jamais le désir de se promener au dehors. Sauf quelques allées de la forêt de Saint-Germain que nous avions parcourues à cheval dans les premiers temps de notre séjour, et les plus proches environs de notre demeure, nous ne connaissions pas le pays. Nous n'allions chez personne, et personne ne venait chez nous. Avant de connaître Louise, je n'aurais jamais cru à la possibilité de vivre heureux pendant plusieurs mois dans une privation aussi complète de tout ce que recherche ordinairement un homme jeune. Le bonheur est dans le cerveau et dans le cœur. Il n'est ni dans l'éclat, ni dans le mouvement, ni dans le bruit. J'en avais la preuve par ma propre expérience, et la confirmation par les lettres que je recevais de plusieurs de mes amis alors en voyage. A cette époque de l'année, tous s'étaient éloignés de Paris. Ils avaient fait ce que je faisais moi-même, en été, tous les ans. Les uns s'étaient rendus aux Pyrénées, d'autres aux bains de mer, d'autres en Allemagne. Tous cherchaient la distraction et le plaisir, et tous confessaient qu'ils se donnaient beaucoup de mouvement et dépensaient beaucoup d'argent sans grand

profit de satisfaction. Je me trompe, il y en avait un, un seul, qui me parlait de son bonheur; mais celui-là convenait qu'après l'avoir inutilement demandé aux casinos de Hombourg et de Carlsbad, il l'avait trouvé en Suisse, dans un chalet isolé, où il s'était retiré parmi les chèvres et les ours avec une aventurière mélancolique. L'homme heureux est celui qui croit l'être. Chacun de nous a ses appétits qui lui sont propres, et si le nombre des gens heureux est si minime, c'est que nous avons presque tous la faiblesse de préférer les apparences du bonheur au bonheur lui-même. C'est la vanité qui nous perd. Nous abandonnons une maîtresse, jeune, jolie et naïve, pour nous afficher dans les avant-scènes, aux courses et au Bois avec une vieille rouée dont tout Paris, sans compter l'étranger, connaît les exploits. Nous nous ruinons pour une femme dont un commis de vingt ans ne voudrait pour rien dans une sous-préfecture. Et cependant, nous sommes des hommes raisonnables; nous avons l'expérience pour nous et de la barbe au menton, souvent même cette barbe est grise! Qu'ils sont nombreux ceux qui gaspillent leur vie dans le néant, esclaves des pré-

jugés, faisant tout pour les autres et rien pour eux-mêmes, et qui pour être heureux n'auraient eu qu'à consulter leurs goûts ! Il est tel homme qui dépense cent mille francs par an sans autre satisfaction que celle de les dépenser, qui pourrait être parfaitement heureux et faire quatre-vingt mille francs d'économies. Mais pour cela il faudrait qu'il prît la peine de s'interroger sérieusement cinq minutes, de se demander si, de même qu'il y a des blonds, des bruns, des châains et des roux, des hommes grands et des hommes petits, des gras et des maigres, il n'y a pas aussi des aptitudes, des instincts et des besoins différents. Cet examen est au-dessus de son courage. Il nous répugne de nous regarder en dedans. Nous sommes comme ces curieux qui passent toute leur vie à leur fenêtre, connus de tout le quartier et le connaissant, et qui n'ont nul souci de leur appartement. — Connais-toi toi-même. — Le mot est vieux, mais il est resté à l'état de précepte stérile.

VIII

Je ne veux rien dire sur un pareil sujet (et au point où je suis arrivé de ce récit moins que jamais) qui ait la prétention de ressembler à une doctrine. Le bonheur est chose si fragile qu'il se peut, après tout, que le plus sage soit encore de ne pas le chercher avec trop d'ardeur et de l'attendre des circonstances, après s'être fait, par la philosophie et le travail, un rempart contre les coups du sort. On a écrit l'art d'être heureux, mais on n'a pu faire qu'un livre faux. Il n'y a d'admissible que l'art d'être moins malheureux. Si nous oublions trop

souvent qu'il dépend de nous d'arranger notre vie dans des conditions de calme qui sont déjà une première joie, il y a toujours, quoi que nous fassions, une large part d'imprévu qui déroute toutes nos combinaisons et nous montre notre néant. Ce qui me reste à dire en est une nouvelle et terrible preuve.

Un soir, pendant que nous dînions, on remit à Louise une lettre que le facteur venait d'apporter. Elle annonçait que le comte arrivait le lendemain dans l'après-midi. Louise me montra la lettre en essayant de sourire, mais en pâlisant. Pour moi, je reçus la nouvelle comme un événement prévu et dont on a pris d'avance son parti. Je n'eus qu'une préoccupation : rassurer Louise, lui donner le courage qui allait peut-être lui manquer. J'étais étonné de ne plus sentir en moi ni indignation, ni jalousie. Louise, par la sincérité de ses aveux, s'était efforcée de me guérir, et elle y avait réussi peut-être au delà de ses désirs. Au lieu d'une lettre, j'aurais vu paraître le comte lui-même devant, moi que je ne me serais probablement pas senti moins calme. Le croiriez-vous? Louise se montra piquée

de cette confiance qui n'avait pourtant rien de commun avec l'indifférence. Les âmes les mieux trempées ne sont pas à l'abri de certaines faiblesses. Elle ne me le dit pas (elle n'eût pu le dire sans honte après ce qui s'était passé entre nous), mais je le compris à la manière dont elle reçut mes encouragements. Ses yeux étaient pleins d'anxiété, et le sourire de sa bouche, pendant que je parlais, était forcé. Je reconnus bientôt que je faisais fausse route ; je m'arrêtai. Je réfléchis qu'après tout, et quelles que fussent ses résolutions et son courage, l'épreuve allait être terrible pour elle. La question de préoccupation jalouse écartée, mon rôle à moi n'avait rien de bien pénible. Je restais une demi-journée sans voir Louise et tout était dit. Mais pour elle, que d'émotions dans cette demi-journée ! Ne s'était-elle pas fait illusion sur les dispositions du comte, sa grandeur d'âme et sa facilité à pardonner ? Qu'allait-il se passer entre eux ? La passion transforme les hommes et peut rendre les meilleurs cruels. Ces réflexions et beaucoup d'autres me fermèrent la bouche. Je devins silencieux et pensif à mon tour. Un instant, je me surpris cherchant sé-

rieusement le moyen d'assister à la redoutable entrevue : c'était combiner l'impossible.

La fin du dîner fut triste, malgré les efforts que nous fîmes pour nous cacher nos préoccupations. Nous n'étions faits pour la dissimulation ni l'un ni l'autre, et cette contrainte nous pesait comme un fardeau. On eût pu croire, à nous voir, que la mort avait frappé autour de nous et que le deuil était dans nos cœurs. Nous descendîmes au jardin. L'air frais du soir (on était alors dans les premiers jours de septembre) parut la calmer un peu. Appuyée sur mon bras, elle regardait avec attendrissement toutes les choses gracieuses qui nous entouraient. Était-ce un adieu ? avait-elle un vague pressentiment du malheur qui nous menaçait ? je le crois aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que je ne l'avais jamais vue si craintive et si aimante. On eût dit qu'elle se sentait mortellement frappée, et que, par un effort suprême, elle se rattachait à la vie en se réfugiant en moi. Je parvins cependant à la rassurer. J'aurais pu la croire tout à fait bien si je n'avais senti dans ma main sa main sèche et brûlante. Son exaltation était de la fièvre. Elle éprouvait la réaction de la

peur. Comme ces pauvres poitrinaires qui rêvent de longs jours de bonheur au moment même où ils s'éteignent, elle ne tarissait pas en projets sur l'avenir : elle verrait le comte dès demain, c'était forcé, mais une seule entrevue suffisait pour tout ce qu'ils avaient à se dire, et le soir elle me reviendrait plus à moi que jamais. Alors, la sécurité doublerait notre tendresse ; nous serions tout à nous et à notre enfant ; nous ne quitterions notre retraite que le plus tard possible ; qui sait même si nous n'y passerions pas l'hiver ?... Une fois dans cette voie, elle ne sut plus s'y arrêter. Peu à peu son exaltation était devenue extrême. Un moment j'en fus effrayé, et comme nous repassions pour la dixième fois peut-être devant la maison, je m'assis sur un banc pour qu'elle s'assît elle-même. Avec cette lucidité particulière aux cerveaux qu'exalte la fièvre, elle comprit mes craintes dans mon regard, et s'étant placée à côté de moi, elle mit sa belle tête blonde dans ses petites mains et se prit à sangloter.

— Tu ne crois pas à notre bonheur ! dit-elle d'un ton déchirant.

Ces mots retentirent douloureusement à mon

oreille. Elle avait dit vrai. Je sentais la foi me manquer. Je repris pourtant mon rôle de consolateur et je m'appliquai à mettre en elle la confiance qui n'était pas en moi. J'y réussis plus par mes caresses que par mes paroles. Pour la femme qui aime, la bouche qui embrasse sera toujours la plus éloquente. Je séchai ses larmes sous mes baisers, et quand elles ne coulèrent plus, comme ses mains étaient toujours brûlantes, je la pressai doucement de rentrer chez elle pour prendre un peu de repos, ce qu'elle fit avec la docilité d'un enfant. Après l'avoir conduite à sa chambre, où elle s'était couchée, je redescendis au jardin. Neuf heures sonnaient et la nuit était profonde. Je m'assis sur un banc devant la maison, au pied de l'escalier, et je m'abandonnai à mes réflexions. Au bout de deux heures je conclus que mes craintes étaient puériles. Qui est-ce qui, en réalité, pouvait menacer notre amour ? Rien de bien redoutable probablement, et dans tous les cas j'étais là pour le défendre. Pourtant il me restait une vague inquiétude que toute ma volonté était impuissante à dissiper. Je pressentais un danger inconnu. Je ne sus que trop tôt quel était ce danger.

J'étais chez moi, couché déjà depuis plusieurs heures, mais retenu éveillé par ces pressentiments funestes, lorsque j'entendis sonner avec force dans la maison même. C'était évidemment Louise qui appelait sa femme de chambre. Celle-ci, en effet, descendait le petit escalier qui aboutissait à nos deux portes, lorsque, plein de terreur, j'entrai chez Louise. Une vieilleuse, placée sur le piano, du côté de la fenêtre, laissait la plus grande partie de la chambre, celle où se trouvait le lit, dans l'obscurité. Je n'entendais aucun bruit, et ce silence augmentait mon effroi. Je me hâtai d'allumer une bougie et je me précipitai vers le lit. La femme de chambre entraît alors. Un triste spectacle s'offrit à mes yeux. Louise, pâle comme une morte, était évanouie. Sa main droite, appuyée sur le marbre de la cheminée placée tout près du lit, tenait encore le cordon de la sonnette. Je l'appelai, mais elle ne me répondit pas. Ses yeux étaient fermés. La pâleur de ses lèvres se confondait avec celle de son visage. Ses mains étaient glacées, et j'aurais pu la croire privée de vie si, après avoir placé mon oreille sur sa poitrine, je n'avais senti, faibles et irréguliers,

les battements de son cœur. Nous fûmes longtemps à lui donner nos soins avant qu'elle reprît ses sens. Enfin elle rouvrit les yeux et elle me fit comprendre par une légère pression de main qu'elle savait que j'étais là. Pendant l'évanouissement, j'avais fait lever mon domestique à la hâte pour l'envoyer au pays chercher le médecin. Quand le docteur arriva, la malade était tout à fait remise. Des tons rosés revenaient sur ses joues, ses yeux reprenaient leur éclat, et elle me racontait les circonstances qui avaient précédé sa syncope, la première qu'elle eût jamais éprouvée. Elle s'était d'abord endormie, puis elle avait fait un rêve affreux : il lui semblait qu'elle mettait au monde, au milieu d'atroces douleurs, un enfant mort. La souffrance l'avait réveillée. C'était alors que, folle de douleur, haletante et baignée dans une sueur glacée, elle avait sonné violemment, en essayant de m'appeler ; mais les sons n'avaient pu sortir de sa bouche terrifiée. A partir de ce moment, elle ne savait pas ce qui était arrivé. Elle avait été comme foudroyée par la perte du sentiment. Le médecin recueillit ces détails avec beaucoup d'attention, puis il s'approcha du

lit, s'entretint assez longtemps à voix basse avec elle, prit ses mains, consulta son pouls, écouta les mouvements de sa poitrine, et, sur l'invitation que je lui fis, se plaça devant une table pour écrire son ordonnance. Quelques instants après, comme je l'accompagnais, en le remerciant et en le pressant de revenir le plus tôt qu'il pourrait, si l'état de la malade lui paraissait inquiétant, il me dit :

— Il n'y a pas lieu de s'inquiéter si elle n'a aucun sujet de préoccupation pénible. Dans ce cas, l'accident de ce soir serait dû à des dispositions physiques particulières et ne se renouvellerait probablement pas. Ce qu'il lui faut, c'est la tranquillité d'esprit et le repos absolu, peut-être pendant plusieurs jours. Sa crise n'est sans doute qu'un avertissement, mais on doit en tenir compte.

Je me sentis fort effrayé par ces paroles. J'étais bien persuadé que l'annonce de la prochaine arrivée du comte avait fait tout le mal, et je me demandai comment les choses se passeraient quelques heures plus tard, quand le moment serait venu où Louise se croirait obligée de se rendre à Paris. J'étais résolu à ne pas la laisser partir ; mais je pressentais

une vive résistance, et, par conséquent, une lutte qui pouvait avoir des résultats aussi funestes que le voyage lui-même. Quand je rentrai, je la retrouvai brisée, mais calme et presque souriante. Trois quarts d'heure s'écoulèrent avant que mon domestique, qui avait suivi le docteur, apportât la potion ordonnée par lui. Je passai tout ce temps assis dans un fauteuil au pied du lit de Louise, épiant son visage, mais ne lui parlant pas. Elle venait de s'assoupir quand le domestique revint. Je ne voulus pas la réveiller, et je restai seul avec elle. En ce moment la pendule sonnait trois heures du matin. J'allai me placer sans bruit sur une chaise longue pour être prêt à lui donner mes soins au premier mouvement qu'elle ferait, à la première parole qu'elle prononcerait; mais elle fut probablement fort paisible pendant tout le reste de la nuit, car je dormis jusqu'au matin sans que rien troublât mon sommeil. Quand je m'éveillai, huit heures sonnaient, la chambre était pleine de clarté, et Louise reposait encore.

Je marchai sur la pointe du pied jusqu'à la fenêtre, et j'en écartai les rideaux : il pleuvait; les

arbres et les massifs ruisselaient; le gravier des allées était trempé, brillant et coupé de flaques d'eau comme le sable au bord de la mer quand le flot se retire. Le paysage avait pourtant un aspect clément et doux sous un ciel uniformément gris et brumeux. Une pie, qui, dans le fond du jardin, s'était posée au faite du plus haut peuplier, poussa un cri aigu et le répéta. Le bruit réveilla Louise, qui, m'apercevant à la fenêtre, comprit que je n'étais pas rentré chez moi et me gronda. Elle se trouvait tout à fait bien, son sommeil l'avait beaucoup rafraîchie, il ne lui restait qu'un souvenir confus de l'incident de la nuit. Après ses premiers mots de tendresse et de doux reproches, elle se montra riieuse comme d'habitude. Cette joie matinale, succédant si rapidement à une crise terrible, me surprit. Je craignais qu'elle ne se fît violence pour me tromper et me disposer à la laisser partir. Je me rassurai toutefois en remarquant que son teint était bon, et surtout en constatant que toute fièvre avait disparu. Elle voulait se lever, mais je la priai d'attendre l'arrivée du médecin, et elle y consentit sans trop de difficulté. Le docteur parut bientôt. Il fut

d'avis, malgré ces apparences favorables, qu'elle ne devait pas quitter le lit de la journée. Ce jugement inattendu mécontenta vivement Louise, qui ne chercha pas à cacher sa mauvaise humeur. Elle déclara, non-seulement qu'elle se lèverait, mais qu'elle se rendrait à Paris dans l'après-midi. Ces paroles, dites d'un ton résolu qui n'admettait pas de réplique, surprirent beaucoup le docteur et redoublèrent mes craintes.

— Si telles sont vos intentions, madame, dit-il, ma présence ici est tout à fait inutile, et je n'ai plus qu'à me retirer.

Il fit deux pas vers la porte, mais je le retins.

— Restez, docteur, lui dis-je ; ne nous abandonnez pas, et dites-nous si véritablement elle exposerait sa santé en se levant aujourd'hui.

— Sa santé et la vie de l'enfant exigent un repos absolu.

— Tu l'entends, Louise ! m'écriai-je, c'est de la vie de notre enfant qu'il s'agit !

Elle ne répondit pas, mais elle cacha sa figure dans ses oreillers.

— Allez, docteur, repris-je ; je réponds de tout.

Revenez dans l'après-midi, le plus tôt possible, et vous verrez qu'on vous aura écouté.

Le médecin s'éloigna en faisant un geste de doute.

— Écoute, me dit Louise quand il fut parti, il faut, entends-tu cela ? il faut que j'aille aujourd'hui à Paris. Tu le sais bien, du reste ! Ce médecin se trompe, et je ne sais sur quels indices il me juge, car je me sens tout à fait bien. Prends ma main, elle est fraîche ; mets la tienne sur mon cœur, il bat régulièrement ; regarde mon visage , je suis sûre que mon teint est tout à fait bon. Ce repos m'a guérie et sauvée. J'ai eu un cauchemar, voilà tout. Je suis persuadée qu'un médecin de Paris, au lieu de prendre ces airs solennels et de prescrire quelque drogue bien compliquée, m'eût tout au plus ordonné un peu d'eau sucrée. Ces médecins de campagne sont tous les mêmes : ils se piquent de rien et voient la mort partout... Tu parais douter encore ? ajouta-t-elle. Laisse-moi te convaincre par une épreuve. Je vais me lever, passer mon peignoir, et tu verras, à la manière dont je me tiendrai et dont je marcherai dans la chambre, que ton docteur est un sot.

Elle se laissa aussitôt glisser du lit en riant ; mais ses petits pieds s'étaient à peine posés sur les fleurs du tapis, qu'elle poussa un cri terrible en portant les deux mains à son sein, et s'affaissa dans mes bras comme si elle eût été frappée d'un coup mortel. Elle ne perdit pourtant pas le sentiment. La douleur fut vive, mais courte. Très-effrayé, j'eus à peine la présence d'esprit et la force de la replacer dans son lit. Elle était blanche comme ses draps. Son visage exprimait une anxiété profonde. C'était la terreur de la volonté vaincue par la douleur physique. Son front était sombre et comme chargé de nuages ; ses yeux avaient des éclats sinistres, et les lignes de sa bouche muette étaient éloquentes d'indignation concentrée et de sourds désespoirs. Je voulais lui parler, et je ne trouvais pas un mot à lui dire. J'étais aussi désolé qu'elle. Il me semblait que quelque chose s'était brisé dans mon cœur et je souffrais horriblement. Je me levai pourtant. Je lui présentai dans un verre un peu du médicament qu'elle avait refusé ; je la soulevai avec des précautions infinies ; elle prit le verre sans se défendre et but avec résignation ; puis, retombée sur son lit,

elle pleura amèrement, mais en silence et sans me regarder.

— Louise, lui dis-je avec douceur, toi et moi nous ne devons avoir maintenant qu'une seule préoccupation : sauver notre enfant. Si tu m'aimes, sois mère avant tout. Chasse de ton esprit les pensées qui l'attristent. N'oublie pas ce cher petit être qui souffre déjà de tes souffrances et que tes émotions peuvent tuer. Tu ne t'appartiens pas, tu te dois toute à lui ; sa faiblesse et son impuissance en font ton maître souverain. Je t'aurais vue, tu le sais, sans murmurer et sans conserver d'arrière-pensée, te rendre aujourd'hui à Paris : ma confiance en toi est au-dessus de tous les événements de la vie. Mais ce voyage est impossible, nous ne le comprenons que trop, toi et moi. Il se peut pourtant que tu ne veuilles, ou même que tu ne puisses pas laisser dans l'incertitude la personne que tu devais aller voir. Eh bien, examinons froidement ce qu'il y a à faire. Ne peux-tu pas lui écrire ?

— Que lui dirais-je ?

— Que tu es malade, chez une amie, à la campagne.

— Je ne lui ai jamais menti !

— Dis-lui alors seulement que tu es malade, et que tu la verras aussitôt que tu pourras te rendre à Paris.

— Une semblable lettre, sans désignation de lieu, serait le pire des expédients. Mieux vaudrait lui avouer toute la vérité.

— Eh bien ! dis-la-lui !

— Ah ! dit-elle, c'est impossible !

— Il y a, repris-je avec la même douceur, un autre moyen plus simple encore et qui doit convenir plus que tous les autres à ta loyauté. C'est d'écrire à cette personne que tu es ici, malade, et que tu l'attends.

— Mais elle viendra ! fit-elle avec effroi.

— Sans doute.

— Et tu consentirais à la voir ?

— Je consentirais à tout pour sauver notre enfant. Si elle vient, je vous laisserai seuls, tu lui parleras comme tu l'aurais fait à Paris ; je ne me montrerai même pas.

En faisant cette proposition à Louise, mon projet était de recevoir moi-même le comte, de l'instruire rapidement de tout et de ne le laisser arriver jus-

qu'à elle que si je le trouvais assez calme pour que l'entrevue me parût sans danger. Dans le cas contraire, j'étais résolu à l'écarter et à lui offrir toutes les réparations qu'il eût pu souhaiter. Louise devina sans doute mes intentions, car elle repoussa ce moyen avec encore plus de vivacité que les autres, et elle n'accepta pas davantage la proposition que je lui fis de me rendre à Paris et de dire moi-même au comte toute la vérité. Elle frissonnait à l'idée de cette rencontre, et elle voulait à tout prix l'éviter.

— Il ne faut, dit-elle, ni qu'il vienne ici, ni que tu ailles à Paris. Je ne veux pas que vous vous rencontriez !

Puis, après un moment, elle ajouta :

— Laisse-moi seule pendant quelques instants. Je veux réfléchir à ce que je dois faire. Le mieux serait peut-être de m'adresser encore une fois à notre ami. Je vais y penser. Donne-moi ce qu'il faut pour écrire, et laisse-moi.

Elle me paraissait assez calme pour que je pusse lui obéir. Je la quittai en me sentant allégé d'un grand poids. Louise, résignée à ne pas se lever et à se soigner, tout espoir me revenait.

Je courus au pays pour avertir le médecin de ce qui s'était passé depuis sa visite, et le prier de ne pas manquer de revenir dans l'après-midi. Je lui contai tout. Il secoua la tête et me dit :

— Je ne veux pas vous bercer d'un espoir chimérique. Vous êtes un de ces hommes qu'on ne doit pas tromper, même dans le but de leur cacher une vérité poignante. Ce que vous venez de me dire, cette vive douleur ressentie par la malade au moment où elle a posé le pied sur le parquet, me fait craindre qu'il n'y ait déjà lésion. Dans ce cas, les chances de conserver l'enfant sont à peu près nulles. L'état que j'ai constaté cette nuit et ce matin ne peut avoir été déterminé que par de vives contrariétés, des peines morales violemment contenues. L'accident dont vous venez d'être témoin est le résultat de l'obstination de la malade, qui a voulu se lever malgré mon avis. Déjà je le répète, je ne répondrais plus de la vie de l'enfant ; mais encore une imprudence semblable, et j'affirme qu'il est perdu : il aura été tué par sa mère !

Ces derniers mots me firent frissonner.

Le docteur ajouta, peut-être pour me rassurer un peu :

— Mais la nature fait des miracles. Il se peut, après tout, que les choses ne soient pas aussi désespérées que je les vois. Dans tous les cas, le repos, l'immobilité du corps et le calme de l'esprit sont des conditions impérieusement nécessaires à un dénouement heureux.

Malgré cette lueur d'espérance que l'honnête praticien avait voulu faire briller à mes yeux, j'étais fort abattu en le quittant. Quand je rentrai, on me dit que madame avait défendu qu'on la dérangeât, qu'elle écrivait et qu'elle n'avait pas sonné. Je montai doucement jusqu'à la porte de sa chambre ; je prêtai l'oreille et n'entendis aucun bruit. Il était déjà midi. Je descendis pour déjeuner, mais je ne pus manger. J'avais des frissons ; les choses se revêtaient autour de moi de teintes lugubres ; sans la crainte d'être surpris, j'aurais certainement pleuré. J'étais abîmé dans mes réflexions, et je demandais à Dieu une inspiration qui me vînt en aide, lorsque la femme de chambre parut et me dit que madame désirait me voir. J'avais le cœur serré, et je montai

l'escalier comme un condamné au dernier supplice monte les marches de l'échafaud. Quelque chose me disait que je touchais à un moment terrible. J'entrai chez Louise ; elle paraissait calme. Sur le tapis, devant le lit, était une feuille de papier écrite aux trois quarts et froissée. Je la ramassai et regardai Louise qui me dit :

— C'est une lettre que j'écrivais à l'ami du comte.

— Et tu ne l'achèves pas ?

— Non, j'ai réfléchi, et voilà à quel parti je me suis définitivement arrêtée. Mais d'abord, ajouta-t-elle en donnant à sa voix une douceur caressante, promets-moi de ne pas me gronder et de me laisser libre d'agir comme je l'entends.

— Je promets tout, pourvu que tu n'oublies pas que tu dois bientôt être mère.

— Je ne l'oublie pas ! Le médecin ma défendu de marcher : eh bien ! je ne marcherai pas. Tu vas m'envoyer chercher une calèche ; ma femme de chambre me passera une robe dans mon lit, et ton domestique me portera jusqu'à la voiture. A Paris...

Je l'interrompis. J'étais confondu.

— N'ajoute pas un mot, lui dis-je, en essayant

encore d'être calme. Ton projet est impraticable, insensé. Tu ne peux ni sortir de ta chambre, ni quitter ton lit.

— Il le faut, pourtant dit-elle.

— Il le faut? m'écriai-je avec indignation. Écoute, Louise, je viens de revoir le médecin, et il m'a dit ceci : « La vie de l'enfant dépend de ce que fera la mère ; si la mère commet une nouvelle imprudence, elle tuera son enfant.

— A-t-il dit cela? demanda Louise d'un air égaré

— Sur l'honneur, il l'a dit! et j'ajoute que je m'éloigne pour ne jamais te revoir si tu ne renonces pas à ton cruel projet.

— Eh bien, va-t'en! fit-elle avec une exaltation subite et en se soulevant sur son lit. Fuis-moi comme la plus indigne des femmes, en emportant la pensée que je n'ai ni cœur ni entrailles, que je ne t'aime pas et ne t'ai jamais aimé! Ton injustice et ton abandon seront mon châtiment!

— Louise! Louise! m'écriai-je épouvanté, en voyant ses yeux se renverser comme ceux d'une femme dont la raison se perd, calme-toi! reviens à toi! C'est moi qui te parle, moi ton meilleur ami!

Tu sais bien que je donnerais ma vie pour t'éviter une contrariété. De grâce, écoute-moi ! Louise ! Louise !...

Elle ne m'entendait déjà plus. C'était le commencement d'une longue et terrible crise, qui avait pour enjeu la vie de notre enfant.

Je renonce à vous dire ce qui se passa alors. En ce moment même, après plusieurs années, je sens mes cheveux se dresser et mes tempes battre au souvenir de cette affreuse scène. Louise était en proie à un délire violent. Palpitante et folle, elle se débattait dans mes bras comme une tourterelle blessée sous la main du chasseur. Dans son délire, elle ne voyait plus en moi qu'un ennemi, et elle cherchait à m'échapper. Des mots sans suite, mais dans la confusion desquels je saisisais l'idée persistante de se rendre à Paris, sortaient de sa bouche, interrompés de silences et de cris. Les deux domestiques étaient accourus à un appel violent de la sonnette, et pendant dix minutes au moins, je devrais dire dix siècles, tout ce que nous pûmes faire à nous trois, ce fut de maintenir la pauvre folle sur son lit bouleversé et d'empêcher qu'elle ne se brisât la tête

ou les membres contre le mur. Enfin le ciel nous vint en aide. Le médecin parut au moment où, l'accès s'étant un peu calmé, j'allais l'envoyer chercher. Du premier coup d'œil il comprit tout.

— Courez à Paris, me dit-il, et revenez avec celui de mes confrères en qui vous avez le plus de confiance.

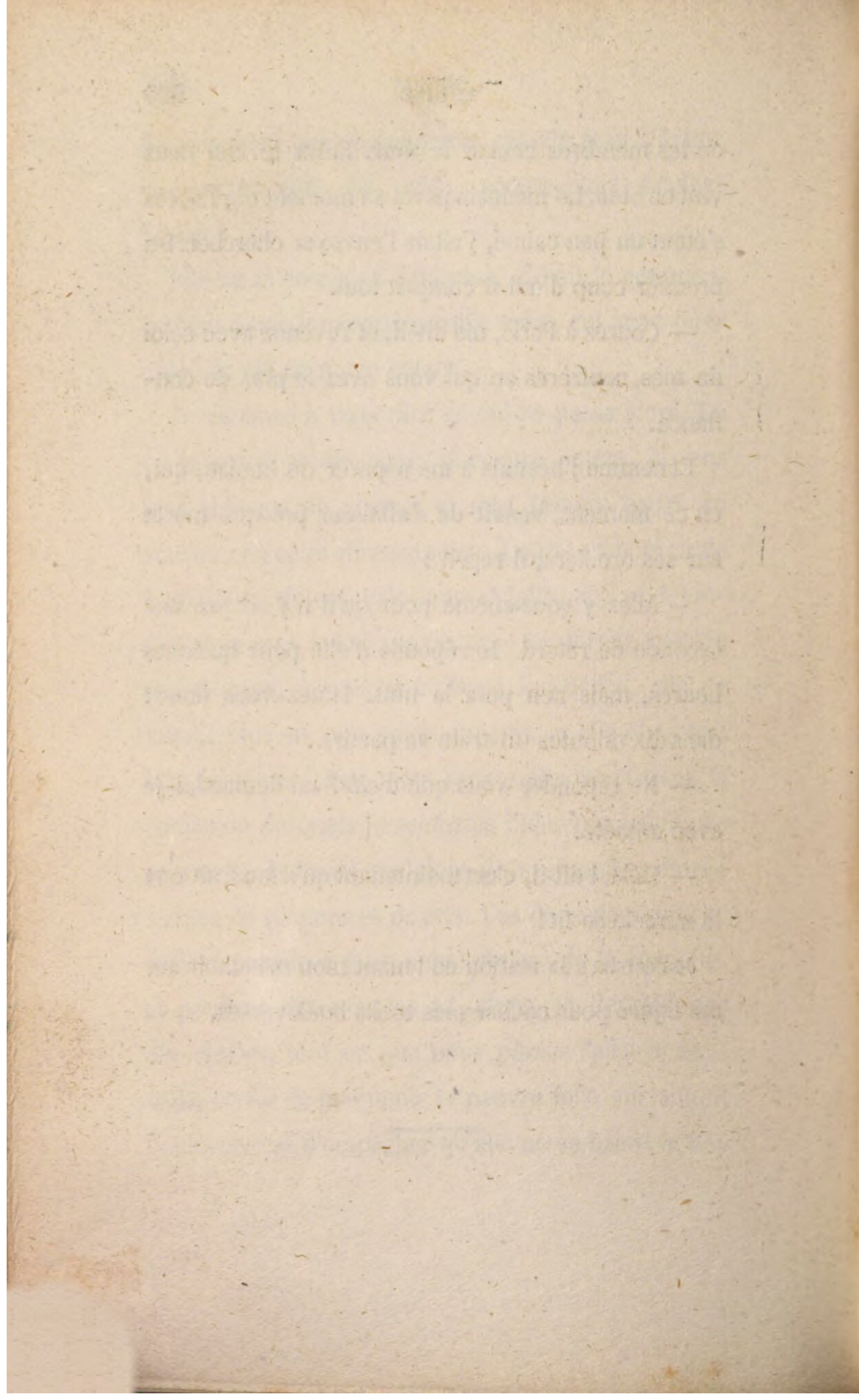
Et comme j'hésitais à me séparer de Louise, qui, en ce moment, venait de s'affaïsser presque morte sur ses oreillers, il reprit :

— Allez-y vous-même pour qu'il n'y ait pas une seconde de retard. Je réponds d'elle pour quelques heures, mais non pour la nuit. Hâtez-vous donc ; dans dix minutes un train va partir...

— Ne répondez-vous que d'elle ? lui demandai-je avec anxiété.

— Hélas ! dit-il, c'est maintenant qu'il faudrait que le miracle se fît !

Je courus à la station en tenant mon mouchoir sur ma figure pour cacher mes traits bouleversés.



IX

Je ne fus pas retenu moins de deux heures à Paris, mon médecin étant absent, et plusieurs autres, que je vis, ne pouvant ou ne voulant pas se déplacer. Enfin j'en trouvai un que je connaissais depuis longtemps et qui consentit à m'accompagner. C'était une des lumières de la science, une spécialité illustre. Pendant le trajet que nous fîmes en voiture (le chemin de fer ne partant que beaucoup plus tard), je le mis au courant de tout. Dans certains cas, un médecin doit être un confesseur. Je ne lui cachai ni les circonstances dans lesquelles j'avais connu Louise, ni les incidents successifs et

de plus en plus sombres qui avaient précédé et probablement préparé les dernières crises. Il m'écouta avec beaucoup d'attention ; puis ayant pris la parole à son tour, il me rendit quelque espoir en me disant qu'on avait vu des femmes dans la position de Louise subir des crises violentes, qui semblaient mettre en danger leur propre vie, sans que le fruit de leur sein en souffrît. Il partageait, du reste, tout à fait l'opinion de l'autre docteur, quant aux précautions à prendre et aux soins à donner : le repos, l'immobilité, étaient les premières recommandations à faire. Mais il fallait surtout s'occuper du cerveau. Tous les efforts devaient tendre à calmer la malade, à dissiper ses idées sombres, à lui donner la confiance et la résignation.

— Tout ce qui s'est passé, me dit-il, est probablement le résultat d'une surexcitation de plus en plus violente de l'esprit. Il se peut, même après les terribles secousses auxquelles vous venez d'assister, que le corps soit en parfait état. N'oubliez pas qu'il y a des exemples de femmes folles qui mettent au monde des enfants vivants et bien constitués. Dans le cas pour lequel vous êtes venu me chercher,

je vois une femme, qui, pendant plusieurs mois, a été poursuivie par une idée fixe : être à Paris à un certain jour. Je ne connais pas les motifs qui lui ont inspiré cette résolution, mais elle en a, soyez-en sûr, de très-sérieux, qu'elle ne vous a pas dits. D'après ce que vous m'avez appris de son caractère, de ses habitudes et de ses sentiments, ces motifs ne peuvent avoir rien de blessant pour vous. Le plus probable, c'est qu'elle a à régler avec son ancien ami des affaires d'intérêt auxquelles est attachée son existence de femme indépendante. Ne m'avez-vous pas dit qu'il était l'administrateur, sinon l'auteur, de sa fortune ? Cette fortune, il se peut qu'elle la perde par une imprudence, un oubli, un retard, que sais-je ? Vous me direz que vous avez la vôtre et qu'il y en a assez pour tous les deux ? Mais songez-y, elle n'a jamais rien voulu accepter de vous ; riche et indépendante, elle est votre compagne, presque votre égale ; elle peut vous aimer sans honte ; pauvre, il faut, ou qu'elle vous quitte, ou qu'elle vous vende son amour. Si j'ai mis le doigt sur la plaie, c'est à tout cela qu'elle a pensé dans le silence, tantôt effrayée des conséquences de l'aveu

qu'il lui faudrait faire à l'homme qu'elle aimait avant de vous connaître, tantôt rassurée par le souvenir de ses bontés passées et de son inaltérable amitié. Une femme dans son état ne peut pas être livrée longtemps à de pareilles émotions sans qu'elles aient un funeste contre-coup sur sa santé. Elle aurait dû lutter, direz-vous, prendre conseil de sa raison, penser à son enfant... Mais sa vie depuis plusieurs mois n'a été qu'une lutte, vous me l'avez dit vous-même; ses crises violentes ne sont que l'expression visible de ses combats intérieurs. Si elle vous aime, soyez sûr qu'elle n'a rien à se reprocher.

Je cherche à résumer en peu de mots ce que me dit l'illustre savant, non pour me rassurer, mais pour m'éclairer. C'était un de ces hommes rares qui ne se contentent pas de voir le fait, en cherchent laborieusement les causes, regardent dans l'âme autant que dans le corps, et finissent par acquérir une expérience qui leur donne comme une seconde vue. Ils savent trop pour affirmer souvent; mais quand ils disent : « Je crois, » leur opinion vaut presque une certitude.

Nous arrivâmes enfin; la porte du jardin était ouverte et je ne trouvai personne en bas. Ces circonstances réveillèrent toutes mes appréhensions. Je montai rapidement l'escalier devant le docteur. J'étais sur le carré, et je mettais déjà la main sur le bouton de la porte, lorsque je fus subitement arrêté dans mon élan par un bruit étrange, un cri aigu, répété et plaintif, le cri d'un enfant nouvellement né.

Je m'appuyai au mur pour ne pas tomber.

— Allons, monsieur, me dit le docteur, du courage! C'est de la mère qu'il faut nous occuper maintenant, puisque le malheur est arrivé.

Il ouvrit la porte et entra dans la chambre en m'y poussant doucement.

Quel spectacle j'eus alors sous les yeux! Le souvenir ne s'en affaiblira jamais en moi, car on ne voit pas deux fois ces choses-là dans la vie, et l'on pourrait perdre la raison pour les avoir vues une seule. Louise, pâle comme un cadavre, sans mouvement et sans parole, était étendue sur son lit. Devant elle, interrogeant du regard ses traits déjà creusés par la douleur, se tenait le médecin du

pays. Dans les bras de la femme de chambre, assise auprès de la cheminée où fumait un feu de bois vert, frissonnait et se plaignait une petite créature délicate, condamnée d'avance, et dont la bouche ne devait jamais sourire. Sur le parquet, au plein jour de la fenêtre, était étendu un matelas taché de sang. Des linges ensanglantés traînaient sur les meubles en désordre. On eût dit une chambre après un meurtre.

Le médecin de Paris s'entretint longtemps avec son confrère, examina Louise et approuva ce qui avait été fait; puis tous les deux se concertèrent pour le traitement à suivre. L'état de la malade ne présentant aucun danger immédiat, le docteur que j'avais amené put repartir dans la soirée. Il me promit de revenir le lendemain, et me rassura au sujet de Louise, sans cependant répondre encore de sa vie. Il lui fallait, me dit-il, deux ou trois jours pour porter un jugement définitif. Quant à l'enfant, que je le suppliai d'examiner avec le plus grand soin, il déclara, malgré les apparences de bonne constitution du cher et pauvre petit être, qu'il ne vivrait pas, parce qu'il n'y avait pas d'exemple

qu'on eût conservé vivant un enfant né trois mois avant le terme. On ne pouvait qu'adoucir son agonie en le tenant bien chaudement. Il ne fallait pas espérer lui faire rien prendre, pas même quelques gouttes d'eau sucrée. Il en fit l'essai sous mes yeux, et en effet l'enfant n'avalait pas le liquide ; il eut une violente quinte de toux et le rejeta.

— Eh quoi ! docteur, lui dis-je, la science est-elle donc impuissante à le sauver ? Que lui manque-t-il pour qu'il vive.

— Il lui manque la force, me répondit-il ; la vie est une lutte qui commence au moment même de la naissance ; la fonction est un travail. Il a tous ses organes, mais ils sont imparfaits et dès lors insuffisants. C'est comme un mécanisme très-complet, mais dont les pièces n'ont pas la résistance voulue.

— Pauvre innocente victime ! m'écriai-je en prenant l'enfant dans mes bras et en le regardant au grand jour. Tes premiers cris dans la vie sont donc des cris de mort ! Que je voudrais pouvoir prendre en moi et te donner ce qui te manque de force pour te voir grandir, répondre à mes caresses et me parler !

La frêle créature avait suspendu ses plaintes et paraissait entendre ma voix. Je la contemplais en pleurant. Elle était grave, comme recueillie, et ses traits délicats avaient quelque chose de solennel qui ne se voit jamais sur la figure d'un enfant. Je compris avec terreur que la mort l'avait déjà touchée.

— Vous avez raison, dis-je au docteur, en étouffant mes sanglots et en remettant le pauvre petit sur les genoux de la femme de chambre, ce n'est pas un berceau qu'il lui faut, c'est un cercueil.

Mon domestique, qu'on avait envoyé au pays pendant mon absence, revint avec une garde indiquée par le médecin. Celui-ci consentit à passer la nuit près de la malade. Quelle nuit ! Le souvenir seul m'en donne le frisson. Assis dans un fauteuil, la tête dans mes deux mains, je me sentais écrasé sous le poids de mes pensées. Je cherchai inutilement à me réfugier dans le sommeil. J'étais tenu éveillé par les plaintes incessantes de la victime. Chacun de ses gémissements avait en moi un douloureux écho ; et pourtant elle ne pouvait que par ses cris me prouver qu'elle vivait encore. Louise, depuis mon arrivée, n'avait pas fait un mouvement. Ses yeux et

sa bouche étaient restés fermés. Elle ne paraissait se rendre aucun compte de ce qui se passait autour d'elle. Le médecin affirmait cependant qu'elle ne dormait pas et qu'elle entendait tout. Elle était dans cette sorte d'anéantissement profond qui n'abolit pas complètement les facultés du cerveau, mais qui fige pour ainsi dire le corps dans une immobilité absolue. A peine avait-on pu lui faire avaler deux ou trois cuillerées d'un liquide dont il fallait qu'elle prît souvent. On attendait qu'elle sortît de cet état de prostration pour commencer une médication régulière ; mais rien n'annonçait qu'il dût bientôt cesser. Le médecin, habitué à ces douloureux spectacles, avait fini par s'endormir dans un fauteuil. Pour moi, j'entendis sonner toutes les heures, et j'aurais pu compter les cris de l'enfant que la garde-malade avait placé à côté d'elle, sur un oreiller, dans l'angle du canapé : ils se suivaient fréquents et réguliers comme les oscillations d'un pendule. Chaque expiration de sa frêle poitrine était une plainte ; on eût dit que l'air lui brûlait la gorge en remontant des poumons. Combien l'innocente créature m'intéressait ! Était-ce parce que j'allais la perdre ? je ne

sais, mais je sentais qu'elle occupait dans mon cœur presque toute la place que sa mère y avait remplie. Je n'accusais pourtant pas Louise, mais je la regardais avec des yeux d'où l'amour s'était envolé. Ma sollicitude pour elle était celle d'un frère et non plus d'un amant. Qu'il en eût été autrement si j'avais reçu d'elle, trois mois plus tard, ce même enfant plein de santé et de force ! Sa vie eût été l'indissoluble lien de notre vie, tandis que sa mort allait ouvrir un abîme entre nous.

Je m'efforçais de chasser les sombres pensées qui m'assiégeaient, mais sans pouvoir y réussir. La vérité me pressait comme dans un étau. Elle parlait à mes yeux et à mes oreilles avec une éloquence funèbre. Je finis par ne plus lutter. A l'aube, l'enfant cessa de crier. La garde-malade s'était assoupie à ses côtés ! En ce moment tout le monde dormait dans la chambre, excepté moi. Louise elle-même sommeillait en murmurant de vagues paroles. Je me levai de mon fauteuil, très-effrayé. En passant devant la cheminée, je me vis dans la glace, et je me trouvai si pâle que j'eus peur de moi. J'avais l'air d'un spectre. La sinistre prédiction s'était accomplie : le pauvre

petit ne criait plus, mais il ne respirait plus ; il était mort. Le médecin, que mes mouvements avaient réveillé, vint près de moi, l'examina et me donna la triste nouvelle, en m'engageant à ne rien faire ni dire qui pût troubler la malade. Je déposai un amer baiser sur le front encore chaud de celui qui me quittait si tôt, et je retournai silencieusement à ma place. Une heure après, il faisait grand jour, et les rayons du soleil levant arrivaient jusqu'à la fenêtre, criblés par le réseau d'une pluie fine et serrée qui n'avait pas cessé de tomber depuis la veille.

J'étouffais dans cette chambre où la mort venait d'entrer. Je descendis au jardin et je m'y promenai longtemps. L'air vif du matin, la pluie, cette effervescence de végétation et de vie qui m'entourait, ranimèrent mon cerveau endolori et presque paralysé par tant d'émotions. Sous ces influences extérieures et bienfaisantes, je me sentais renaître avec une sorte de stupéfaction. J'étais surpris de retrouver en moi l'homme raisonnable et pensant. Le premier usage que je fis de ma libre raison fut de me demander quelle conduite j'allais tenir à l'égard de Louise, et quelle vie j'allais mener désormais. L'idée

de renouer cette existence à deux, coupée par un cercueil, ne fit que me traverser l'esprit ; elle fut énergiquement repoussée par mon cœur. Une séparation était inévitable. J'étais bien sûr, du reste, que Louise la demanderait si je tardais à m'expliquer, et qu'elle se joindrait à moi si je parlais le premier. Je la connaissais trop pour penser un instant qu'elle voulût encore être à moi. Elle aurait, elle aussi, besoin d'oublier, et ma présence ne pourrait que raviver ses chagrins, peut-être ses remords. Ce n'était pas seulement notre enfant qui venait de mourir, c'était aussi notre amour. Je résolus, toutefois, de n'aborder ce sujet avec Louise que lorsqu'elle serait rétablie, ou tout au moins en pleine convalescence, de le faire avec la réserve commandée par la plus profonde et la plus délicate amitié, et de la pressentir avant de m'expliquer clairement moi-même. Pour le moment, l'important était de la sauver, et mes désirs n'allaient pas au delà. J'aurais encore donné la moitié de mon sang pour la voir rétablie, et la moitié du reste pour qu'elle fût heureuse. Sauvée, restait la question de son avenir, de sa fortune. Pour rien au monde, je n'aurais accepté qu'elle souffrît dans son

existence matérielle des suites de notre liaison. Je la voulais, sous ce rapport, indépendante comme par le passé ; je ne pouvais la comprendre autrement. « Si le médecin a dit vrai, pensais-je, si c'était sa fortune qu'elle voulait assurer, et si cette fortune est perdue, eh bien ! je lui donnerai la moitié de la mienne. Je chercherai et je trouverai le moyen de la lui faire accepter sans honte ; à l'aide de quelque subterfuge, j'assurerai son bien-être sans qu'elle sache quelle est la main qui l'enrichit. »

Le cerveau plein de ces pensées, je me rapprochai de la maison pour rentrer. Arrivé au pied de l'escalier, où se trouvaient nos beaux rosiers blancs, je coupai, en choisissant les moins ouvertes, quelques-unes des fleurs. Deux ou trois avaient encore ces légères teintes rosées qui survivent à peine à l'épanouissement du bouton. De retour dans la chambre du cher petit mort, j'allai à lui, je soulevai le léger mouchoir qui lui servait de suaire, je plaçai les fleurs sur sa poitrine, et je lui donnai un dernier baiser. Il était déjà tout glacé.

Louise se rétablit, mais sa vie fut en danger. Elle

resta pendant deux jours entiers plongée dans cette sorte de léthargie dont j'ai parlé, qui l'isolait complètement de nous, et lui donnait les apparences de la mort. En voyant qu'elle respirait librement et sans se plaindre, les médecins ne s'effrayèrent pas de cet état. Ils le considérèrent, au contraire, comme un indice favorable, une preuve qu'un grand travail de réparation s'accomplissait en absorbant toutes les facultés physiques et morales de la malade, en les abolissant presque, mais sans l'éprouver trop cruellement. Les accidents inquiétants ne se présentèrent, en effet, que lorsque Louise eut repris l'usage de sa raison, ce qui arriva le troisième jour, peu de temps après que le corps du pauvre petit eut été enlevé. Elle n'avait pas connu l'enfant qu'elle avait mis au monde (au monde!), et il s'en était allé pour ne plus revenir jamais, sans qu'elle eût posé ses yeux sur lui ! Quand elle le demanda, il n'était déjà plus là. Alors commencèrent les désolations, et avec elles les accidents ; mais heureusement elle avait repris assez de force pour résister à ces nouveaux assauts ; les soins intelligents qu'elle reçut, et surtout sa bonne constitution, la sauvèrent. Une circonstance inat-

tendue contribua sans doute aussi à son rétablissement. Le surlendemain du jour où elle devait aller à Paris, une lettre arriva qui mit un terme à ses incertitudes au sujet du comte.

Elle était de leur ami commun et disait que le comte n'avait passé que vingt-quatre heures à Paris, juste le temps de voir le ministre et de terminer certaines affaires très-pressées. Ce court séjour expliquait pourquoi il avait témoigné le désir de voir Louise aussitôt son arrivée. La lettre disait aussi qu'au nombre des choses dont le comte s'était occupé se trouvait la réalisation de la fortune de la jeune femme : cette fortune s'élevait à trois cent mille francs, que l'ami était chargé de remettre à Louise en titres de rentes sur l'État. Enfin la lettre ajoutait, avec beaucoup de ménagements de forme, mais sans qu'il y eût place au doute quant au fond, que le comte n'avait quitté si précipitamment Paris que pour se rendre dans son département où il allait se marier. Le comte aurait voulu dire lui-même toutes ces choses-là à Louise, en lui exprimant de nouveau son vif désir qu'elle le considérât toujours comme le meilleur de ses amis, mais elle n'avait

pas répondu à son appel ; il était parti avec le profond regret de ne pas l'avoir vue : il fallait donc qu'on lui écrivît ce qu'il n'avait pu lui dire, etc.

Cette lettre était longue ; Louise la lut d'un bout à l'autre sans que sa figure trahît aucune émotion : on eût dit que rien désormais ne pouvait toucher son âme. Quand, sur son désir, j'eus moi-même pris connaissance des quatre pages que je viens de résumer, elle reçut le papier de mes mains, le plaça sous son oreiller, et ne m'adressa aucune question : au lieu d'elle, il se fût agi d'une autre, qu'elle n'eût pas été plus indifférente. Louise était une de ces natures, qui, sans force contre la menace d'un danger inconnu, savent se mettre au niveau de tout malheur qu'elles peuvent mesurer. Il était évident pour moi qu'elle avait déjà réglé sa conduite future. A partir de ce moment, ses crises furent moins fréquentes et moins inquiétantes. Huit jours après, elle était en pleine convalescence.

Tout ce que j'avais prévu arriva. Aussitôt que Louise se sentit assez bien pour soutenir une conversation, elle aborda sans détour le sujet de nos préoccupations communes : « Tu es libre, me dit-elle,

et je te sais gré de n'être pas parti le jour même où j'ai dû te paraître si coupable. Entre nous deux, il n'y a plus de place pour le bonheur désormais. Séparons-nous. Ne cherchons pas à ranimer ce qu'une volonté plus puissante que la nôtre a frappé de mort. Tu ne peux plus avoir d'amour pour moi, et je ne veux pas de ta pitié. Il ne nous est plus permis de nous regarder sans que nos yeux ne s'emplissent de larmes, et ton cœur s'indignerait tout bas des paroles tendres que ta bouche voudrait m'adresser. Une semblable vie n'est pas digne de nous. Nous étions trop heureux ! Un bonheur comme celui dont nous jouissions n'est pas durable, parce qu'il ne laisse rien à désirer, et que nous sommes condamnés ici-bas aux choses incomplètes et imparfaites. Nous avons été nos propres bourreaux : ce sont nos efforts pour assurer l'avenir qui nous ont tué le présent. Éloigne-toi, voyage, cherche l'oubli dans les distractions. Pour moi, mon parti est pris, et il est irrévocable. Plus libre que je ne l'ai jamais été, n'ayant à m'occuper que de moi seule, je vais quitter Paris. J'ai besoin de me reposer dans l'isolement de tant de poignantes émotions. Si, plus

tard, mes plaies, toutes grandes ouvertes aujourd'hui, se cicatrisent, tu me retrouveras, si tu le veux, dans ce même cercle paisible d'amis où tu m'as connue pour la première fois. Tu vois que je suis calme, que j'ai toute ma raison et que je prévois tout, même ce qui n'est guère à prévoir. Cela doit te prouver que mes projets ont été mûrement calculés et que je te saurai gré de ne faire aucun effort pour m'en détourner. Tu n'y parviendrais pas. »

Je sentais trop qu'elle disait vrai pour ne pas me conformer à son désir. Je ne combattis pas sa résolution. Je n'eus qu'une pensée : adoucir ses peines en la relevant à ses propres yeux. Elle fut touchée de mes efforts pour la convaincre que je l'estimais toujours autant et lui laisser la preuve que mon amitié pour elle n'avait pas faibli.

— Courbons-nous sous la nécessité, lui dis-je avec une émotion profonde ; je veux ce que tu veux ; mais en nous séparant, je puis te faire le serment que jamais aucune autre femme...

— Ne jure pas ! s'écria-t-elle en me fermant la bouche avec ses mains. A trente ans, il n'est pas permis de dire que l'on n'aimera plus !

Elle se leva, colla ses lèvres sur mon front, comme si elle eût voulu faire passer en moi sa pauvre âme endolorie, puis, le visage inondé de larmes, elle quitta le salon où nous étions et monta en chancelant dans sa chambre.

Deux jours après, des affaires m'appelèrent à Paris et m'y retinrent fort tard. Il était près de minuit quand je revins. Il faisait un temps brumeux et presque froid; je sonnai, mais personne ne m'ouvrit. La maison était silencieuse et enveloppée d'ombre; mon cœur se serra comme à la révélation subite d'un nouveau malheur. Après avoir sonné plusieurs fois, j'escaladai le mur, et je me disposais à franchir le treillage qui le surmontait, lorsque mon domestique parut devant moi dans la grande avenue. Il me reconnut et m'ouvrit en s'excusant. Il revenait du village, où il s'était cru autorisé à rester jusqu'à cette heure avancée, parce que, dit-il, madame était partie et qu'il avait pensé que je coucherais à Paris. J'entrai précipitamment sans lui répondre, et je m'assurai par moi-même qu'il n'y avait personne. Dans ma chambre, sur un meuble, se trouvait une lettre de Louise. Elle me

disait qu'elle profitait de mon absence pour s'éloigner, parce qu'elle doutait de ses forces et voulait nous épargner, à elle et à moi, la terrible épreuve des adieux. Elle me suppliait de ne pas chercher ses traces, faisait les vœux les plus ardents pour mon bonheur, et promettait de me donner de ses nouvelles plus tard. Le domestique, qui m'avait suivi, ne put répondre à aucune des questions dont je l'accablai; seulement, il me dit que madame s'était rendue peu de temps après mon départ au cimetière du pays, qu'elle en était revenue tout en pleurs, et qu'enfin elle et sa femme de chambre étaient parties pour Paris vers deux heures.

Tout était dit; la séparation était accomplie. J'aurais voulu fuir sur-le-champ cette maison désormais maudite, mais il n'y avait plus de train pour Paris, et je fis inutilement chercher une voiture dans les environs. A deux heures du matin, je me décidai à me jeter tout habillé sur mon lit; mais je ne pus fermer les yeux, et l'aube me trouva éveillé et brisé. Le froid de la nuit m'avait saisi; je grelottais. Je me levai et descendis: cette maison me pesait comme un tombeau. Le jardin était encore

vert, mais désolé. Déjà les herbes envahissaient les plates-bandes, où la plupart des fleurs avaient péri, faute de soins; les feuilles mortes, tombées des grands arbres voisins, s'étaient amoncelées dans les allées et sur le gazon au bord des massifs; les hauts dahlias, renversés ou brisés, laissaient traîner jusqu'à terre leurs têtes flétries et comme rouillées. Partout l'image de la mort. Quinze jours avaient suffi pour tout tuer en moi et autour de moi.

Je donnai quelques ordres à mon domestique, que je chargeai de surveiller l'enlèvement des meubles et de rendre les clefs de la maison; puis je m'éloignai, la tête basse et le regard troublé, en songeant au douloureux contraste de ce départ avec le jour où, elle et moi, gais comme deux enfants, son bras sur mon bras, et nos deux cœurs à l'unisson, nous étions venus prendre possession de notre petit domaine.

FIN



Gourdon, Edouard

Louise

Paris 1860

P.o.gall. 931 e

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10092018-0